

**VIE DE  
SAINT FRANÇOIS  
D'ASSISE**

par **SAINT BONAVENTURE**

**TRADUCTION FRANÇAISE  
INTRODUCTION ET NOTES  
du R. P. Damien VORREUX O.F.M.**

(dans le « Totum », pages 547 à 701)

## INTRODUCTION

« Item, nous ordonnons qu'on rédige, à partir de toutes celles qui existent, une bonne « Légende de saint François ». Ainsi avait ordonné le Chapitre général des Frères Mineurs, tenu à Narbonne en 1260<sup>1</sup>. La rédaction fut confiée au Ministre général lui-même, saint Bonaventure, dont le texte, approuvé en 1263, fut imposé en 1266 comme seul canonique, définitif et exclusif, avec ordre de jeter au feu toutes les biographies antérieures... Pour comprendre toutes ces mesures, il faut connaître les circonstances qui les motivèrent.

### LES CIRCONSTANCES

*La fermentation religieuse des quarante années qui avaient suivi la mort de saint François rendait nécessaire et même urgent un assainissement général.*

- Dans le domaine de la littérature d'abord, car l'épopée franciscaine avait suscité une production considérable : son caractère de renouveau messianique prêtait à d'innombrables développements ; l'extension à l'Église entière de la fête de saint François exigeait pratiquement de chaque monastère ou chapitre la composition d'une « Légende chorale » assez imposante<sup>2</sup> ; certaines polémiques favorisaient la diffusion de manifestes plus ou moins tendancieux. Le personnage et l'idéal de saint François se dégageaient avec peine du flot montant des écrits, libelles, poèmes où les faits dûment attestés risquaient de sombrer tandis que surnageaient de puérides imaginations ou des emprunts de provenance douteuse. Religieux et fidèles attendaient une présentation assez succincte mais complète, de haute tenue mais accessible, un portrait « ne varietur » de saint François. Leur attente fut comblée par cette « Vie de saint François », suivie bientôt d'une seconde, beaucoup plus courte, à usage liturgique.

- Dans le domaine de l'histoire ensuite, il y avait à élucider un point d'où naissait la querelle entre « Spirituels » et « Frères de la Communauté<sup>3</sup> ». Les premiers franciscains possédaient pour toute règle les enseignements de l'Évangile et ne sentaient le besoin de nulle autre chose : « ils étaient peu nombreux ; ils étaient des saints d'exceptionnelle qualité : une élite. Humainement il était impossible que se maintinssent à cette hauteur des milliers de frères qui avaient grossi la famille franciscaine<sup>4</sup> ». Organisation d'une hiérarchie intérieure transformant en un « Ordre » la « Fraternité » primitive, organisation des études, organisation des rapports avec la hiérarchie ecclésiastique, organisation économique : à tout cela le Fondateur, de son

---

<sup>1</sup> AFH 3 (1910), p. 76, t 75.

Le mot *Légende*, et surtout son adjectif légendaire, évoquent pour nous le caractère merveilleux et inauthentique de certains personnages ou événements, par opposition au caractère historique et réel de faits dûment contrôlés. Mais il faut dissiper cette équivoque : *Légende*, ici, comme pour tout le Moyen Âge, ne s'oppose pas à *Histoire* ; c'est un récit historique comportant cette double particularité : 1. qu'il est destiné à la lecture publique, ainsi que l'indique l'étymologie ; 2. qu'il est continu et soumis aux lois de la composition littéraire, par opposition aux *florilèges* qui se contentent de grouper des anecdotes, et dont les *Fioretti* sont un exemple typique.

<sup>2</sup> L'office de Matines comportait 12 leçons, dont 9 historiques, et la fête s'étendait sur toute une octave ; en tout 72 leçons à composer. Les scribes ne s'étaient pas fait scrupule de piller Grégoire de Tours ou Sulpice Sévère pour raconter la vie de saint François... Depuis 1257 déjà, saint Bonaventure menait une campagne de répression de ce dévergondage littéraire dans les lectionnaires clunisiens et cisterciens.

<sup>3</sup> Il est bien entendu que ces mots, utilisés à partir de 1274 pour désigner des *branches* de l'Ordre, ne caractérisent ici que des *tendances*. Ne pas majorer l'importance du conflit : s'il nous en reste de nombreux documents risquant de fausser les perspectives, c'est que la Curie romaine et l'Université de Paris se sont mêlées à une affaire qui, géographiquement, se limita à quelques provinces de l'Ordre. Ne pas oublier enfin que, de même que les Spirituels comptaient des saints et des turbulents, la Communauté compta des saints et des pharisiens.

<sup>4</sup> R. P. VALENTIN-M. BRETON, *Saint Bonaventure*, Collection : Les Maîtres de la Spiritualité chrétienne, Aubier, 1943, p. 18.

vivant même, dut consentir. Sous la pression des circonstances, des hommes dont l'intelligence ne le cédait en rien à l'esprit évangélique, saint Antoine de Padoue par exemple, et le ministre général Aymon de Faversham, poursuivirent l'adaptation ; c'est dans cette lignée d'organiseurs que s'inscrit saint Bonaventure. Il se plaça décidément sur le plan de la spiritualité : certains avaient été bien téméraires de vouloir définir par le mot de pauvreté l'idéal franciscain qui, selon François lui-même, est, et n'est que l'Évangile ; l'Évangile ne peut être résumé d'un mot, fût-ce celui de pauvreté, sans être mutilé. Bien plus téméraires encore de vouloir trouver des caractéristiques à cette pauvreté, car la casuistique des uns et la chimère des autres s'en donnaient alors à cœur joie. Saint François voulait être un exemple, les Spirituels voulaient être un reproche. Saint Bonaventure comprit que l'unité devait avoir pour base non l'uniformité totale des conditions pratiques d'existence mais la communion à un même idéal dans l'amour d'un seul Père : c'est afin d'y atteindre qu'il accepta d'écrire cette « Légende ».

- Dans le domaine enfin des rapports entre les religieux et le clergé paroissial et universitaire, un conflit devait être apaisé dont l'enjeu était d'importance : il y allait de la valeur et de l'existence même de l'Ordre. A la phase de l'hostilité pratique<sup>5</sup> avait succédé celle de la discussion de principes : on démontrait la malice de la pauvreté totale, falsification de l'Évangile et déviation de la tradition<sup>6</sup> ; on contestait aux Mendiants le droit de confesser et de prêcher ; on niait les stigmates de François ; on interprétait avec malveillance son Testament ou certaines recommandations déformées à plaisir. Saint Bonaventure s'était distingué déjà dans la lutte, par son traité « De la perfection évangélique », en réponse au pamphlet de Guillaume de Saint-Amour<sup>7</sup> ; le Chapitre général crut ne pas pouvoir trouver meilleur champion de la pauvreté, meilleur avocat du saint Fondateur ; à cette circonstance encore nous sommes redevables de la « Légende » que, de lui-même, il n'eût sans doute pas entreprise<sup>8</sup>.

## L'HISTORIEN

On a dit que saint Bonaventure n'apportait rien de neuf à l'histoire et qu'il aurait donc pu se dispenser d'écrire.

Il faut avouer que son œuvre n'est pas une « biographie-pour-historiens-futurs » ; la chronologie n'est pas le premier de ses soucis<sup>9</sup> ; les anecdotes sont juxtaposées ou introduites par des formules vagues : « Il dit un jour..., A un autre moment..., Une nuit que.... Il se passa encore un peu de temps puis... » Le genre littéraire choisi n'avait pas davantage pour but l'apport de nouveautés : c'est une compilation, nous dirions aujourd'hui un « digest », un travail de démarquage sur les documents de base retravaillés, repensés, regroupés et présentés sous une forme nouvelle.

Et cependant, outre que saint Bonaventure est le seul à nous apprendre certains détails ou épisodes<sup>10</sup>, il est aussi le seul à nous y faire pénétrer si avant. Ne réduisons pas aux simples

<sup>5</sup> Cf. SALIMBENE, *Chronique*, MGH SS 32, 420-425.

<sup>6</sup> Un témoin de la tradition : BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Expositio in Lucam*, IV (Homélie 2° loco, du Commun d'un confesseur non pontife) : « L'Évangile ne veut pas ordonner aux chrétiens de ne rien garder. »

<sup>7</sup> Le *De periculis* qui fut condamné le 5 octobre 1256.

<sup>8</sup> Il est piquant de constater que, pour défendre la pauvreté, on fit appel à l'un de ces Maîtres attaqués eux-mêmes dans l'Ordre sur le terrain de la pauvreté : « Paris détruit Assise ! » avait dit frère Gilles.

<sup>9</sup> « Je n'ai pas toujours suivi l'ordre chronologique : j'ai cherché plutôt les relations naturelles entre les faits... » avoue-t-il dans son Prologue (§ 4).

<sup>10</sup> Par exemple :

L'homme d'Assise qui étend son manteau sous les pas de François : 1 1.

Arrivée de frère Gilles dans l'Ordre : louanges qui lui sont décernées (et pourtant saint Bonaventure avait eu à souffrir des ironies mordantes que frère Gilles ne ménageait pas) : 3 4.

Guérison de frère Morico et son entrée dans l'Ordre : 4 8.

Culte de François pour le signe Tau : 4 9.

La règle perdue par Elie et rétablie dans son intégrale identité : 4 11.

« faits » l'objet de l'histoire ; la connaissance des « âmes » du passé intéresse plus encore celui qui veut remonter jusqu'à ses origines, et pour nous aider dans cette recherche dont dépend l'authenticité de notre vie franciscaine, saint Bonaventure est un maître irremplaçable et inégalé.

*C'est un témoin qui mérite crédit. Avant d'entrer dans l'Ordre, il avait déjà connu François à travers les leçons et les exemples de ses maîtres, tous franciscains : Alexandre de Halès, Eudes Rigaud, Jean de Parme.*

*Il a connu François par sa pratique personnelle, de 1243 à 1263, de la régie franciscaine de la vie fraternelle : ce n'est pas en vain qu'on se soumet tout entier durant vingt ans à un régime de vie qui est l'expression de l'idéal d'un saint ; baigner dans l'ambiance franciscaine, la recréer en soi, c'est déjà connaître François.*

*Il a mieux compris François en pèlerinant à travers l'Ombrie, séjournant dans les ermitages, voyant prier les frères et les sœurs qui avaient connu le Père, provoquant leurs récits, se laissant façonner par l'Ombrie dont le charme imprègne son œuvre comme il imprégna la mentalité de François.*

*Il a enfin recueilli et dépouillé tous les documents disponibles avec une minutie que seule une « synopse » des Sources permet d'apprécier: documents liturgiques<sup>11</sup>, documents oraux<sup>12</sup>, documents écrits<sup>13</sup>... C'est de ce laborieux « pèlerinage aux sources » qu'est revenue notre biographie de saint François. Avant elle, n'existait qu'un vaste gisement dont les filons enchevêtrés défiaient les meilleures volontés : si nous pouvons maintenant les exploiter, c'est en partie parce qu'elle y a percé une avenue maîtresse sans laquelle l'ensemble serait resté un décourageant labyrinthe.*

## LE PACIFICATEUR

*Comme le Christ, François fut un « scandale » et un « sujet de contradiction ». Saint Bonaventure, qui aime à comparer les débuts de l'Ordre à ceux de l'Église<sup>14</sup> a réglé son attitude d'écrivain sur celle des Évangélistes, de saint Luc en particulier, dont la position à l'épicentre des querelles judéo-chrétiennes était si délicate.*

*Son premier soin fut de présenter fort accusée l'action pacificatrice de François ramenant la paix à l'intérieur des communautés (8 4) ou à l'intérieur des villes (6 9), adoptant pour formule de salutation : « Que le Seigneur vous donne la paix ! » (3 2)<sup>15</sup>. Il devenait manifestement*

---

Réponse au médecin qui lui interdit de pleurer : **5 8**.

Le voyage de nuit et la lumière miraculeuse : **5 12**.

Miracle en faveur de son médecin : la maison lézardée **7 11**.

Prédiction à un théologien : **11 7**.

Hésitations sur son orientation contemplative ou active : **12 1 et 2**.

Nombreux détails sur les stigmates : **13**.

<sup>11</sup> Surtout l'*Office* composé par JULIEN DE SPIRE, et la *Légende*, composée par le même auteur, auquel il a emprunté certains mots, tournures de phrases ou cadences particulièrement heureuses.

<sup>12</sup> Prologue, § 4 : « J'ai soigneusement recueilli les souvenirs de ses compagnons encore vivants. » Pour ce qui concerne le voyage en Égypte et la stigmatisation, la principale source de renseignements fut le frère Illuminé (cf. *Itinéraire de l'âme à Dieu*, chap. VII, N° 3, *Opera Omnia*, V, 312).

<sup>13</sup> La compilation proprement dite fut probablement effectuée au couvent de Mantes, qui avait la préférence de saint Bonaventure et où saint Thomas d'Aquin, le trouvant absorbé dans son travail et sa contemplation, dit en se retirant : « Laissons un saint travailler pour un saint. » (Cf. WADDING, *Annales*, t. II, 1260, n° 18.)

<sup>14</sup> *Epist. de III quaest.* n° 11. *Opera VIII*, p. 335.

<sup>15</sup> On retrouve la même préoccupation dans l'*Itinéraire de l'âme à Dieu*, Prologue, n° 1 : « Cette paix dont Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a apporté à la fois la bonne nouvelle et la réalité, notre Père François en a fait à son tour le thème de sa prédication ; il la souhaitait au peuple au début et à la fin de chaque sermon ; il la souhaitait à tous ceux qu'il rencontrait en chemin ; il soupirait, dans sa contemplation, après la paix de l'extase, vrai citoyen de cette Jérusalem dont il est dit dans le psaume :

incohérent désormais, pour un franciscain, d'entretenir les querelles au nom d'un idéal qui bannissait toute querelle.

Mais cette position spirituelle une fois solidement assurée, il fallait encore user de diplomatie pour apaiser les remous. Notre Légende, sans être tendancieuse, comme on le dit trop souvent<sup>16</sup> témoigne cependant d'une certaine souplesse. Tout d'abord, malgré tous les griefs qu'il pouvait conserver contre « le mouvement » un peu remuant des Spirituels, saint Bonaventure garde aux « personnes » toute son admiration. Il reconnaît explicitement la sainteté des premiers Compagnons et leur valeur de témoins ; il les réjouit indirectement par les louanges qu'il ne ménage pas à sainte Claire, leur oracle depuis la disparition du Père ; s'il évite de les nommer quand il utilise leurs souvenirs, c'est pour ne pas indisposer leurs ennemis ; il ne nomme pas davantage le triste champion des « Conventuels », frère Elie, qui ne paraît que sous le nom de « Vicaire du saint »<sup>17</sup> pour éviter une fois de plus l'inefficace acrimonie. Il atténue enfin certaines exagérations spectaculaires de François qui risquaient de scandaliser les timorés, et il omet les détails capables d'alimenter les polémiques. Bref « il a voulu supprimer les erreurs d'ordre moral là où nous l'accusons d'avoir voulu supprimer des documents historiques »<sup>18</sup>

À l'égard des séculiers, l'entreprise de pacification voulait d'autres méthodes. Ils récusent la sainteté et même la possibilité de l'idéal franciscain ; on le leur montra vécu par le Fondateur et approuvé par le Christ, puisque l'approbation par l'Église n'avait pas levé tous les doutes. L'argumentation entière reposa sur le fait des stigmates. Il s'agissait d'abord de « prouver » historiquement le fait ; de nombreux témoignages furent recueillis et passés au crible ; les plus solides et les plus précis furent retenus<sup>19</sup>. Il s'agissait surtout « d'interpréter » le miracle exégétiquement et spirituellement à l'usage d'un auditoire nourri de belle scolastique, exigeant, pour admettre un fait, d'en connaître la signification. L'interprétation fut celle de la conformité spirituelle de François avec le Christ, puisque le Christ lui avait accordé la conformité corporelle ; le texte scripturaire de base fut le passage de l'Apocalypse (ch. VII) où l'on voit monter de l'Orient<sup>20</sup> le deuxième Ange porteur du signe du Dieu vivant<sup>21</sup>.

Les conflits avaient entraîné une certaine dérive de la « mystique » vers la « politique » ; saint Bonaventure eut le mérite d'assainir la « politique » en la replaçant dans son seul climat viable : la « mystique ». Un homme de poigne aurait achevé de noyer l'Ordre dans les querelles

---

Tendez toujours vers cette paix qui règne en Jérusalem ! » Dans la *Legenda minor* (77), François mourant lègue à ses fils la pauvreté et la paix.

<sup>16</sup> Sabatier en particulier. Mais les Franciscains ne sont pas tous d'accord avec les franciscanisants. Sabatier donnait comme principe d'étude de saint François : les œuvres d'abord ; les biographies ensuite. Appliquons le principe à l'étude de saint Bonaventure : ce n'est qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle qu'on trouve une biographie de saint Bonaventure ; la meilleure source est son œuvre ; or, elle nous le dépeint, ses lettres de Ministre général surtout, comme un homme calme, pondéré, ennemi d'une précision dans les principes qui aboutirait à tyranniser les consciences. C'est à ce trait de caractère et non à une prétendue rouerie finassière qu'il faut attribuer certaines omissions « historiques » trop vite qualifiées de tendancieuses. Les *Analecta Franciscana* ramènent l'affaire à de plus justes proportions (tome X, pp. LXIX et LXX).

<sup>17</sup> En 411, par exemple, où saint Bonaventure fait retomber sur Frère Elie avec beaucoup plus d'âpreté que les autres biographes la responsabilité de la perte de la Règle.

<sup>18</sup> GILSON, *Philosophie de saint Bonaventure*, Paris, Vrin, 1924, p. 28.

<sup>19</sup> On remarquera dans les chapitres XIII<sup>e</sup> et suivants l'insistance fatigante de saint Bonaventure sur la valeur probante du défilé de ses témoins.

<sup>20</sup> C'est à ce texte biblique non moins qu'à son inspiration de poète que DANTE (*Paradis*, c. XI) emprunte son développement fameux : *Nacque al mondo un Sole... Assise ne devrait plus s'appeler Assise, mais Orient.*

<sup>21</sup> Barthélemy de Pise rapporte que saint Bonaventure, méditant sur ce texte, entendit une voix du ciel lui disant : « Frère Bonaventure, ces mots, au sens littéral, s'appliquent à François. » (WADDING, *Annales*, tome IV, p. 290). Il faut remarquer cependant que, dans son livre paru en 1243 : *Introduction à l'Évangile éternel*, le frère mineur Gérard de Borgo Sant Donnino avait déjà appliqué à François stigmatisé la prophétie de Joachim de Flore : « L'Évangile éternel sera annoncé par l'Ange du sixième sceau, porteur du signe du Dieu vivant. » (Cf. Stanislas da Campagnola, *L'Angelo del sesto sigillo et l'Alter Christus*, Rome, 1971).

et provoqué schismes et scandales ; nouveau « cunctator », saint Bonaventure a cru à la valeur cicatrisante du temps et constamment réinfusé plus d'esprit religieux dans les veines de l'Ordre, laissant à la circulation le soin d'alimenter ensuite les cellules affaiblies, quitte à éliminer celles qui s'étaient déjà décomposées.

## L'ÉCRIVAIN

Saint Bonaventure possède un talent merveilleux, un style princier ; et cependant les premiers contacts risquent de lui être défavorables. On trouve, au bout de cinq ou six chapitres, qu'il abuse des clichés : toutes les églises sont « désertes » ; chaque fois qu'on prie, c'est « avec une grande ferveur et dévotion » ; quand on cherche, c'est toujours « diligentissime » ; saint François possède-t-il une vertu ? il en est le « modèle parfait » ; s'il demande la moindre chose, c'est « avec grande humilité »... On se lasse ensuite des participes présents, des superlatifs et de certaines accumulations difficilement tolérables en français.

Accordons que « dans un pays où l'on appelle une chapelle « basilica », une bicoque « palazzo », où l'on donne à un séminariste du « Votre Révérence », les mots n'aient pas la même valeur que de ce côté-ci des Alpes »<sup>22</sup>. Il n'en reste pas moins vrai qu'une lecture assidue découvre, à pleins chapitres, des richesses insoupçonnées. Il en va de cette biographie comme des « Opuscules » de saint François, comme de toute grande œuvre : l'effort est nécessaire pour se rendre digne d'un grand esprit et d'une grande âme, mais, à les fréquenter, quel enchantement, et quel profit pour qui se laisse façonner par eux !

Œuvre de qualité, la « *Legenda major* » est soignée jusque dans les détails : vocabulaire choisi, articulations sûres, rythme large et dilatant. La main du Maître est reconnaissable partout : même les incisives textuellement empruntées à Celano sont fondues dans les périodes et en épousent le mouvement. On écrivait alors en vue de la lecture à haute voix, et seule la lecture à haute voix met effectivement en valeur cette « partition » dans laquelle un art consommé préside à l'économie des pauses, des sonorités et des accents<sup>23</sup>.

Le genre littéraire n'est pas simple : l'amour personnel de l'auteur pour les deux protagonistes de son ouvrage, François et le Christ ; le sujet lui-même : l'amour de François pour le Christ, ont fait de cette biographie un poème lyrique. Tous les chapitres sont fleuris d'allusions au « *Cantique des Cantiques* », le poème des fiançailles de Dieu avec son peuple. On sait que la mystique a depuis toujours emprunté à l'amour humain son langage. A nous de ne point fermer notre âme mais de la rendre hospitalière. « Si tu veux comprendre saint Paul, écrit ailleurs saint Bonaventure, il faut te faire le cœur de Paul. » De même pour le lecteur de cette biographie : s'il est un de ces « amants de la Pauvreté » auxquels la première phrase dédie le poème, il vibrera, correspondra, et par-delà les deux grandes âmes de Bonaventure et de François, s'attachera au Christ.

Car tel est bien, en définitive, l'intérêt véritable, la valeur la plus profonde de l'œuvre, la raison pour laquelle les Frères Mineurs ont toujours été séduits par elle, ont sur elle aligné leur idéal : la transparence du regard que portait un saint authentique sur un saint qu'il aimait, nous ouvre un jour privilégié sur l'âme de François telle qu'elle se donna et telle que le Christ la façonna. Cette sérénité de l'œuvre bonaventurienne, reconnue même par ceux qui la jugent « apparente »<sup>24</sup>, nous savons d'où elle provient : elle n'est que le reflet, au travers de celui dont elle illumine le portrait, de la paix même qui règne au sein de la bienheureuse Trinité.

La *Legenda major* (plusieurs rubriques de manuscrits le signalent) était divisée en un Prologue et quinze chapitres en vue de la lecture au réfectoire pendant toute l'octave de la fête

<sup>22</sup> SABATIER, *Vie de saint François*, Paris 1931, p. XXVI.

<sup>23</sup> La traduction a essayé de garder l'ampleur des périodes afin que le lecteur français puisse goûter approximativement cette euphorie d'un style heureux.

<sup>24</sup> SABATIER, *Collection de documents pour l'Histoire religieuse et littéraire du Moyen Âge*, t. 1, *Spéculum Perfectionis*, p. XIX : « La sérénité des légendes franciscaines est plus apparente que réelle. »

*de saint François. Un autre texte, plus court, divisé en sept chapitres de neuf paragraphes, était nécessaire pour les lectures de l'Office au cours de la même octave ; ce fut la Legenda minor, du même saint Bonaventure, texte d'une densité remarquable où théologie spirituelle et histoire sont intimement fondues. Il est difficile de condenser en moins de lignes tant de faits et tant de science ascétique et mystique. Pour ce caractère de réussite exceptionnelle dans le domaine de la littérature hagiographique, nous donnerons - après la fresque, le portrait - après la traduction de la Legenda major, celle de la Legenda minor.*

*Les notes géographiques et iconographiques de cette édition doivent beaucoup au P. François-Régis DURIEUX o.f.m. qui les a revues avec obligeance et compétence. Nous l'en remercions vivement.*

Fr. DAMIEN VORREUX O.F.M.

## NOTE SUR L'HISTOIRE DU TEXTE

Les premières copies de la *Legenda Major*, au nombre de 34, *une par province*, ont été exécutées à Paris même sous la vigilance de saint Bonaventure, afin d'être présentées aux provinciaux réunis en Chapitre à Pise en 1263.

Le Chapitre de Paris en 1266 en exigea *un exemplaire par couvent* ; or, dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, le nombre de couvents constitués s'éleva jusqu'à 1530, et environ 400 monastères de Clarisses. Il nous reste environ 400 exemplaires datant des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

La première édition parut à Florence en 1509 : *Aurea Legenda major B. Francisci* ; la seconde à Rome en 1596 la *Legenda B. Francisci*, dans le tome VII de l'édition Vaticane des Œuvres de SAINT BONAVENTURE ; les Bollandistes publièrent à Anvers en 1768 la *Legenda Major* dans les *Acta Sanctorum* (oct. t. II, p. 742-798).

Toutes ces éditions ont été surclassées par l'édition critique publiée en 1898 par les Pères du Collège Franciscain de Quaracchi, dans les *Opera Omnia* de SAINT BONAVENTURE (t. VIII, p. 504-564), encore améliorée, en ce qui concerne la *Legenda Major*, par le PÈRE MICHEL BIHL, O.F.M., grâce à quatre manuscrits découverts dans la suite.

C'est ce dernier texte (*Analecta Franciscana*, tome X pages 557-626) qui a été utilisé, à quelques détails près, pour cette traduction.

## **LEGENDA MAJOR**

## PROLOGUE

1. Tous les cœurs humbles, les vrais amis de la sainte pauvreté, ont vu, *ces derniers temps, se manifester la grâce de Dieu notre Sauveur*<sup>1</sup> en la personne de son serviteur François. Ils y ont trouvé sujet d'adorer les merveilles de l'amour de Dieu à son égard. Ils ont appris, à son exemple, à renoncer une bonne fois à l'impiété et aux convoitises de ce monde<sup>2</sup>, à conformer leur vie à celle du Christ, et à creuser en eux sans cesse davantage *le désir de voir se réaliser leur bienheureuse espérance*<sup>3</sup>.

François était vraiment pauvre et pénitent. C'est pourquoi le Dieu très haut l'a regardé avec tant d'affection et de bonté : non seulement il l'a *tiré de l'indigence et de la poussière*<sup>4</sup> de sa vie mondaine, mais il l'a poussé à pratiquer, à enseigner et à promouvoir un mode de vie parfaite selon l'Évangile. Il l'a ainsi *dressé comme un phare pour tous les croyants*<sup>5</sup>, afin que, *témoin lui-même de la Lumière*<sup>6</sup>, *il ouvrît le chemin de lumière et de paix qui doit conduire le Seigneur*<sup>7</sup> jusqu'au cœur de ses fidèles.

*Étoile du matin qui scintille dans une déchirure de nuages*<sup>8</sup>, il a, par le rayonnement de sa vie et de son enseignement, conduit vers la vraie lumière ceux qui étaient assis dans les *ténèbres et l'ombre de la mort*<sup>9</sup>. *Arc-en-ciel qui resplendit dans la brume irisée*<sup>10</sup>, messenger de la vraie paix, porteur du signe de notre alliance avec le Seigneur<sup>11</sup>, *il annonça aux hommes la bonne nouvelle de la paix*<sup>12</sup> et du salut. Dieu l'avait appelé, à l'image et à la ressemblance du Précurseur, à prêcher la pénitence, tant par l'exemple que par la parole, *frayant ainsi le chemin dans le désert* à la très sainte pauvreté<sup>13</sup>.

Comblé dès sa naissance des faveurs du ciel, progressivement enrichi des mérites que lui valait sa générosité sans défaillance, investi par l'esprit qui anima les prophètes, chargé de mission comme l'Ange<sup>14</sup>, tout embrasé du feu dont brûlent les séraphins, emporté par un char de feu<sup>15</sup> après avoir gravi tous les échelons de la sainteté<sup>16</sup>, il est venu à nous avec l'esprit et la puissance d'*Elie*<sup>17</sup> : toute sa vie nous le démontre à l'évidence.

---

<sup>1</sup> He 1 2

<sup>2</sup> Tt 2 12

<sup>3</sup> Tt 2 13

<sup>4</sup> Is 66 2

<sup>5</sup> Jb 36 22

<sup>6</sup> 1 S 2 8

<sup>7</sup> Is 49 6

<sup>8</sup> Jn 1 7

<sup>9</sup> Lc 1 76

<sup>10</sup> Si 50 6

<sup>11</sup> Par ses stigmates. La Croix, que les stigmates reproduisent, est signe de la nouvelle Alliance, comme l'arc-en-ciel l'était de l'ancienne. - Noter l'insistance sur le rôle pacificateur de François : dès le Prologue, saint Bonaventure nous révèle par là son désir d'intervenir lui aussi comme pacificateur entre les deux fractions de l'Ordre : conventuels et spirituels.

<sup>12</sup> Lc 1 79

<sup>13</sup> Saint Bonaventure cite ici le texte d'Isaïe (Une voix crie : Frayez dans le désert) et non celui de saint Marc, qui reproduit les Septante (Une voix crie dans le désert : Frayez). Une triple allusion biblique (l'étoile du matin, l'arc-en-ciel, le Précurseur) a repris pour l'orchestrer dans cette phrase le symbolisme contenu dans la précédente, et le parallélisme des deux fins de phrases nous montre que la très haute Pauvreté n'est autre que le Seigneur qui doit trouver le chemin des cœurs ; c'est Dieu lui-même considéré sous son attribut de Pauvreté, comme il sera considéré ailleurs sous les attributs de Toute-puissance, de Providence, de Bonté, etc.

<sup>14</sup> Quel ange ? La suite du récit précisera cette allusion volontairement vague : François a terrassé les démons comme Michel, apporté la lumière aux incroyants comme Raphaël à Tobie, et annoncé à tous les hommes, comme Gabriel à la Vierge, la bonne nouvelle du salut.

<sup>15</sup> Voyez chapitre IV, § 4.

<sup>16</sup> Littéralement : « comme un homme hiérarchique » ; or nous savons par la *Triple Voie*, auquel le début du paragraphe 5 semble aussi faire allusion, que saint Bonaventure nomme « hiérarchie » la série progressive des exercices et opérations dont se compose la voie spirituelle. Le même qualificatif fut appliqué aux deux premiers frères étudiants de l'Ordre Antoine de Padoue et Adam de Marsh, dont la

Voilà pourquoi l'on peut affirmer à juste titre : c'est lui qui est représenté par l'Ange qui s'élève à l'Orient et qui porte le signe du Dieu vivant, dans la prophétie véritable de cet autre ami de l'Époux<sup>18</sup>. Jean l'apôtre et l'évangéliste : « *Après la rupture du sixième sceau*, dit-il dans son Apocalypse, *j'ai vu monter de l'Orient le deuxième messenger<sup>19</sup> porteur du signe du Dieu vivant<sup>20</sup>*. »

2. Pour arriver à la ferme conviction que ce messenger offert à l'amour du Christ, à notre imitation et à l'amour du monde, est bien le serviteur de Dieu François, il n'est que de contempler cette perfection dans la sainteté qui lui permit de vivre au milieu des hommes sans plus de souillure qu'un ange, et qui lui vaut d'être assigné comme modèle aux parfaits disciples du Christ. Ce qui nous porte à penser ainsi, en fils fidèles et aimants, c'est d'abord la mission qu'il reçut *d'appeler les hommes à pleurer et à se lamenter, à se raser la tête, à ceindre le sac, et de marquer d'un Tau<sup>21</sup> en signe de pénitence le front de ceux que le péché fait gémir et soupirer<sup>22</sup>* (même notre habit est en forme de croix) ; mais ce qui nous confirme dans ces sentiments, c'est la preuve irréfutable de leur vérité : *le sceau qui fit de lui l'image<sup>23</sup> du Dieu vivant, c'est-à-dire du Christ crucifié<sup>24</sup>*, le sceau qui fut imprimé sur son corps non pas par une force naturelle ni par un procédé mécanique, mais bien par l'admirable puissance de *l'Esprit du Dieu vivant<sup>25</sup>*.

3. Je n'aurais jamais osé, m'en sentant bien indigne et incapable, écrire cette vie (digne en tout point d'imitation) d'un homme si vénérable, si je n'y avais pas été incité par la ferveur affectueuse des frères, poussé par les instances unanimes du Chapitre général, et contraint par la dévotion qui me lie à mon saint Père François ; comment m'y dérober en effet ? j'en ai encore le souvenir tout frais : arraché tout enfant à la gueule de la mort par sa prière et ses mérites, je craindrais fort d'être taxé d'ingratitude si je refusais de témoigner à sa louange. Redevable à son intercession de la vie du corps et de l'âme, ayant fait moi-même l'expérience de sa puissance, c'était à moi d'entreprendre ce travail, de *rassembler* tant bien que mal (une collection sans lacunes serait impossible<sup>26</sup> !) ses vertus, ses actes et ses paroles, fragments aujourd'hui éparés ou laissés dans l'ombre et *qui périraient<sup>27</sup>*, hélas ! si venaient à mourir ceux qui partagèrent la vie du serviteur de Dieu<sup>28</sup>.

4. Pour être bien sûr de ne transmettre à ceux qui nous suivront que la vérité authentique et nette concernant sa vie, je me suis rendu sur les lieux où le saint est né, a vécu, a trépassé ; j'ai soigneusement recueilli les souvenirs de ses compagnons encore vivants<sup>29</sup>, de quelques-uns

---

*Chronique de Nicolas Glassberger* dit qu'ils semblaient « non pas avoir étudié les Hiérarchies dans saint Denis, mais les avoir vécues ». (AF, t. II, p. 34). On retrouvera encore cet adjectif dans les *Actus* (cf. Fior 6).

<sup>17</sup> Lc 1 17

<sup>18</sup> Jn 3 29

<sup>19</sup> Le premier messenger porteur du signe du Dieu vivant étant le Christ. On connaît l'inscription du grand portail de l'église des Cordeliers de Reims *Deo-Homini et beato Francisco, utriusque crucifixo* : A l'Homme-Dieu et au bienheureux François, l'un et l'autre crucifiés.

<sup>20</sup> Ap 7 2

<sup>21</sup> Lettre hébraïque en forme de croix. Saint François a été très profondément impressionné par le sermon d'Innocent III sur le signe tau, à l'inauguration du Concile de Latran (1215).

<sup>22</sup> Ez 9 4

<sup>23</sup> Ez 28 12

<sup>24</sup> 1 Co 2 12

<sup>25</sup> 2 Co 3 3

<sup>26</sup> Saint Bonaventure se excuse ainsi par avance du reproche d'avoir supprimé certains faits ; à la documentation exhaustive il a préféré la pacification de l'Ordre.

<sup>27</sup> Jn 6 12

<sup>28</sup> Rassembler... des fragments... qui périraient... Exemple d'allusion intraduisible à un texte évangélique repétri ; il s'agit ici du *Colligite fragmenta ne pereant*.

<sup>29</sup> Il n'y avait que trente-quatre ans que saint François était mort. - Parmi les sources de saint Bonaventure, et au nombre des meilleures, signalons le célèbre frère Gilles, que l'auteur affirme avoir connu personnellement (*infra* 3, 4). Gilles, homme de bon sens et de grande sainteté, témoin aussi de la

surtout qui ont le mieux pénétré et imité sa sainteté, et en qui on peut avoir toute confiance, puisqu'on a reconnu la vérité de leurs dires et de leur vertu. Pour écrire les merveilles que Dieu a daigné accomplir par son serviteur, j'ai cru devoir négliger toute vaine afféterie de style : un lecteur pieux trouve plus de profit dans un récit simple que dans l'éloquence d'apparat<sup>30</sup>. Je n'ai pas toujours suivi l'ordre chronologique ; pour éviter la confusion, j'ai recherché plutôt les relations naturelles entre les faits, tantôt rattachant à des ensembles distincts des faits contemporains, tantôt groupant par affinités des faits éloignés dans le temps.

5. Pour écrire sa vie, enfin, ses débuts, ses progrès et sa consommation, j'ai usé d'une division en quinze chapitres, ainsi qu'il suit :

*1. Sa vie dans le monde. 2. Conversion définitive ; réparation des trois églises. 3. Fondation de l'Ordre ; approbation de la Règle. 4. Progrès de l'Ordre sous sa direction ; confirmation de la Règle précédemment approuvée. 5. Son austérité ; le charme que lui procurait la compagnie des créatures. 6. Son humilité ; son obéissance ; les faveurs que Dieu lui prodiguait à volonté. 7. Son amour pour la pauvreté et sa jolie façon de tirer les autres d'embaras. 8. Les élans de sa piété ; comment les créatures sans raison semblaient s'ingénier à lui faire plaisir. 9. La ferveur de sa charité ; son désir du martyre. 10. Son zèle pour l'oraison ; puissance de sa prière. 11. Sa connaissance des Écritures ; son esprit prophétique. 12. L'efficacité de ses sermons ; son pouvoir de guérison. 13. Les stigmates. 14. Sa longue patience et son trépas. 15. Sa canonisation ; translation de son corps<sup>31</sup>.*

---

première heure, n'a pu qu'aider puissamment saint Bonaventure à camper dans sa vérité la silhouette de saint François.

<sup>30</sup> Or, si l'on analyse le style de saint Bonaventure, on remarque qu'il se soumet aux lois les plus rigoureuses du *cursus rythmique*. Par exemple, sur les 34 phrases que comporte le chapitre 15, 33 se terminent d'après les règles du *velox* du *planus* et du *tardus* ; et la seule exception est une citation de saint Grégoire ! Faut-il prendre pour fausse modestie l'allégation de saint Bonaventure ? Non, car on retrouve les mêmes protestations chez saint Cyprien et beaucoup d'autres auteurs qui ont employé, eux aussi, les clausules rythmiques. Il vaut mieux croire que le *cursus* n'était pas regardé comme un ornement recherché du style, mais qu'il appartenait plutôt à ce minimum d'élégance auquel se croyait obligé tout écrivain. (CF. Laurand, *Le Cursus dans la Légende de saint François, par saint Bonaventure*. RHE 11 (1910). 257 à 262.

<sup>31</sup> Le début et la fin sont donc narratifs et situés à leur place chronologique :

1, 2, 3, 4. jeunesse et conversion ;  
14-15. maladie et mort.

Le corps de l'œuvre (3 fois 3 chapitres) est narratif, lui aussi ; mais il ne raconte pas les événements selon leur succession historique, il les agence selon le schéma bonaventurien de l'itinéraire spirituel :

5-6-7. voie purgative (avec les vertus ascétiques et leur récompense) ;

8-9-10. voie illuminative (avec son triple objet : les créatures, les hommes, Dieu) ;

11-12-13. voie unitive (avec les dons préternaturels, y compris les stigmates).

## CHAPITRE 1

### SA VIE DANS LE MONDE.

1. Il y avait dans la ville d'Assise un homme nommé François. *A son souvenir, chacun remercie le ciel<sup>1</sup> de nous l'avoir donné, car Dieu qui lui avait préparé toutes sortes de grâces de choix<sup>2</sup> eut la bonté de l'arracher aux dangers de la vie présente et fit affluer en lui les dons de sa grâce céleste. Il grandit en effet au milieu des vanités, entouré de ces fils des hommes qui sont frivoles<sup>3</sup>, puis, doté d'un petit bagage de connaissances, il est lancé dans le négoce et traite des affaires qui lui rapportent gros ; mais, Dieu aidant, jamais il ne se laissa entraîner par la fougue des passions au milieu de jeunes libertins, lui pourtant si porté à la dissipation et jamais, lui pourtant âpre au gain, il ne s'attacha désespérément à l'argent et aux trésors<sup>4</sup>, dans son milieu de marchands cupides<sup>5</sup>. Le Seigneur avait mis en son cœur un sens de la pitié qui le rendait généreux pour les pauvres, et ce sentiment grandissant en son cœur d'enfant<sup>6</sup> avait fini par le remplir d'une telle bonté qu'il avait décidé, - il n'était pas sourd, lui, quand on lisait l'Évangile<sup>7</sup> ! - de donner à quiconque lui demanderait<sup>8</sup>, surtout à qui lui demanderait « pour l'amour de Dieu ». Un jour pourtant, trop affairé à son commerce, il renvoya les mains vides un pauvre qui lui demandait l'aumône « pour l'amour de Dieu » ; mais rentrant aussitôt en lui-même<sup>9</sup>, il courut après le pauvre, lui remit une riche aumône et promit au Seigneur Dieu de ne jamais plus refuser désormais si possible, ce qu'on lui demanderait « pour l'amour de Dieu ». Il observa jusqu'à la mort cette résolution avec une charité infatigable, et c'est ce qui lui valut toujours plus de grâce et d'amour du Seigneur. Plus tard, à l'époque où il revêtit parfaitement le Christ<sup>10</sup>, il disait encore que durant sa vie mondaine il ne pouvait entendre ces paroles : « l'amour de Dieu » sans en avoir le cœur bouleversé.*

Douceur, charme, patience, affabilité plus qu'humaine, libéralité allant au-delà même de ses ressources, autant d'indices de sa nature privilégiée, présageant pour la suite une effusion plus abondante encore de la grâce divine en lui. De fait, un homme d'Assise, un simple d'esprit, dit-on mais un homme éclairé par Dieu, ne manquait pas, quand par hasard il rencontrait François en ville, d'ôter son manteau et de l'étendre sous les pieds<sup>11</sup> du jeune homme, affirmant qu'il serait un jour digne du plus grand respect, qu'il accomplirait bientôt de grandes choses et mériterait ainsi la vénération de tous les fidèles.

2. A cette époque, François ignorait encore les desseins de Dieu sur lui<sup>12</sup> : employé à des besognes matérielles pour obéir à son père, il n'avait pas encore appris à contempler les mystères d'En-Haut ; victime des penchants sensuels en raison de la corruption que nous tenons tous de naissance, il n'avait pas encore acquis le goût de la familiarité avec Dieu. *Mais la souffrance permet à une âme de comprendre bien des choses<sup>13</sup> ; la main du Seigneur*

---

<sup>1</sup> Si 45 1

<sup>2</sup> Ps 20 4

<sup>3</sup> Ps 61 10

<sup>4</sup> Si 31 8

<sup>5</sup> Saint Bonaventure veut ici « reblanchir » la réputation de François le converti, qu'on opposait alors à l'« angélique Dominique ». Par contre, 1 C 2 afin de mettre en relief l'action de la grâce, avait poussé au noir le tableau. Julien de Spire ayant aveuglément suivi cette opinion dans une antienne de son *Office de saint François*, une autre version fut promptement rédigée, conforme aux témoignages des Trois Compagnons, qui nous donnent la vérité, plus tempérée. Une vision de Frère Léon signifie clairement que la chair qui devait recevoir les stigmates fut préservée de la souillure du péché charnel (4° Considération sur les stigmates).

<sup>6</sup> Jb 31 18

<sup>7</sup> Emprunt à Sulp. Sévère (*Vita Martini*, II ; PL. 20, 162) par l'intermédiaire peut-être de 1 C 22.

<sup>8</sup> Lc 6 30

<sup>9</sup> Ps 84 9

<sup>10</sup> Ga 3 27

<sup>11</sup> Lc 19 36

<sup>12</sup> Jb 15 8

<sup>13</sup> Is 28 19

*s'appesantit sur lui*<sup>14</sup>, et la droite du Très-Haut le transforma<sup>15</sup>, soumettant son corps à une longue maladie pour disposer son âme à l'invasion de l'Esprit-Saint<sup>16</sup>. Ses forces revenues, il avait repris aussi l'habitude de l'élégance quand un jour il rencontra un chevalier, noble de naissance mais pauvre et mal vêtu ; n'écoutant que son bon cœur, il se dépouilla aussitôt pour le vêtir, épargnant ainsi - double charité - à un chevalier la honte et à un pauvre la misère.

3. La nuit suivante, tandis qu'il dormait, la divine Bonté offrit à sa vue un vaste et merveilleux palais aux panoplies d'armes marquées du signe de la Croix : c'était lui laisser entrevoir de quelle manière incomparable allait être récompensée sa générosité à l'égard du pauvre chevalier pour l'amour du Grand Roi. Il demanda à qui était tout cela. « A toi et à tes soldats », lui fut-il répondu par une voix d'En-Haut.

Inhabile encore à pénétrer les mystères de Dieu et ignorant l'art de passer des apparences visibles aux réalités invisibles, il était persuadé, à son réveil, que cette étrange vision lui assurait pour l'avenir un immense succès. Tout à son illusion, il décide donc d'aller rejoindre en Pouille un comte grand seigneur<sup>17</sup> dans l'espoir de conquérir, sous ses ordres, cette gloire militaire que la vision lui promettait. Il se met en route, arrive à la ville suivante et, durant la nuit, entend le Seigneur lui dire tout familièrement : « François, qui peut te donner davantage : le maître ou le serviteur, le riche ou le pauvre ? » François répond évidemment que c'était le maître et le riche. Et le Seigneur de rétorquer aussitôt : « Pourquoi, s'il en est ainsi, abandonner le Maître pour le serviteur, et, pour courir après un pauvre qui est un homme, délaisser le Riche qui est Dieu ? » Et François : « Seigneur, que veux-tu<sup>18</sup> que je fasse ? »<sup>19</sup>. - « Retourne en ton pays<sup>20</sup>, dit le Seigneur, car ta vision était l'anticipation figurée d'un événement tout spirituel qui s'accomplira non de la façon que l'homme propose, mais selon celle que Dieu dispose. » Au matin, François se dépêcha de rebrousser vers Assise ; confiant, joyeux et déjà modèle d'obéissance, il attendit la volonté du Seigneur.

4. A partir de ce moment, il se dégagea des obligations et de l'agitation des affaires pour solliciter, de la clémence de Dieu, la lumière sur sa vocation. A force de prier, il parvint à un désir du ciel si puissant et à un mépris si total des choses de la terre<sup>21</sup> par amour pour la patrie d'En-Haut, qu'il commençait à apprécier sa découverte du « trésor caché »<sup>22</sup> et songeait, comme un marchand avisé, à liquider tous ses biens pour acheter la perle précieuse<sup>23</sup>. De quelle manière, il l'ignorait encore ; tout ce qu'il savait, grâce aux lumières reçues, c'est que ce trafic spirituel commence par le mépris du monde et que pour devenir chevalier du Christ il faut avoir déjà remporté la victoire sur soi.

---

<sup>14</sup> Ez 1 3

<sup>15</sup> Ps 76 11

<sup>16</sup> Saint Bonaventure passe sous silence la guerre contre Pérouse et la captivité de François, ne voulant connaître que la maladie qui fit suite à ces épreuves.

<sup>17</sup> Une véritable frénésie guerrière possédait alors les Italiens du Centre contre les occupants allemands, qui s'étaient fait universellement détester. Markwald d'Anweiler, grand sénéchal d'Empire, revendiquait par la force la tutelle du futur Frédéric II, attribuée au pape Innocent III ; celui-ci confia ses troupes à Gauthier de Brienne, dont les premiers succès en Pouille déterminèrent dans beaucoup de cités la levée de nouveaux contingents.

Est-ce simple coïncidence si François voulut suivre à la guerre un seigneur français, originaire de Brienne-le-Château, dans la région même de ces foires de Champagne que fréquentait le drapier Pierre Bernardone ?

<sup>18</sup> Le jeune homme riche avait demandé : Que faut-il que je fasse ? et il était resté dans le pharisaïsme, la Loi lui faisant écran. François, après saint Paul, demande : « Que veux-tu que je fasse ? et entame un dialogue personnel avec le Christ. Ce passage de la légalité à la foi est la première démarche de toute conversion.

<sup>19</sup> Ac 9 6

<sup>20</sup> Gn 32 9

<sup>21</sup> Ct 8 7

<sup>22</sup> Mt 13 44

<sup>23</sup> La parabole du marchand a toujours beaucoup frappé François (Cf. 6 4 ; II 4, etc.). Il ne faut pas oublier que son éducation première, confiée au curé de Saint-Georges, avait eu pour but principal de le rendre apte au commerce, et que toute sa jeunesse avait eu pour cadre la boutique de son père.

5. Or, un jour qu'il se promenait à cheval dans la plaine qui s'étend auprès d'Assise, il trouva un lépreux sur son chemin. A cette rencontre inopinée, il éprouva, d'horreur, une intense commotion, mais se remettant en face de sa résolution de vie parfaite et se rappelant qu'il avait d'abord à se vaincre s'il voulait devenir soldat du Christ<sup>24</sup>, il sauta de cheval pour embrasser le malheureux. Celui-ci, qui tendait la main pour une aumône, reçut avec l'argent un baiser. Puis François se remit en selle. Mais il eut beau, ensuite, regarder de tous côtés - et cependant aucun accident de terrain ne gênait la vue - il ne vit plus le lépreux. Plein d'admiration et de joie, il se mit à chanter les louanges du Seigneur et se promit bien, après cet acte généreux, de ne pas en rester là.

Il fréquentait volontiers, dès lors, les endroits écartés, propices aux larmes, pour s'y livrer plus facilement à sa recherche et à des *gémissements ineffables*<sup>25</sup>, tant et si bien que ses longues et instantes prières furent exaucées du Seigneur ; un jour qu'il priait ainsi dans la solitude et qu'emporté par sa ferveur il était tout absorbé en Dieu, le Christ en croix lui apparut. A cette vue *son âme se fondit*<sup>26</sup> et le souvenir de la Passion du Christ le vrilla si profond<sup>27</sup> qu'à partir de ce moment il pouvait difficilement se retenir de pleurer et de soupirer lorsqu'il venait à penser au Crucifié ; lui-même en fit un jour l'aveu peu de temps avant sa mort. Et voilà comment l'homme de Dieu comprit que c'était à lui que s'adressait la parole de l'Évangile : « *Si tu veux venir après moi, renonce à toi-même, prends ta croix et suis-moi*<sup>28</sup> ! »

6. Il s'abandonna dès lors à l'esprit de pauvreté, au goût de l'humilité et aux élans d'une piété profonde. Alors que jadis non seulement la compagnie, mais la vue d'un lépreux, même de loin, le secouait d'horreur, il se mettait dorénavant, avec une parfaite insouciance pour lui-même, à leur rendre tous les services possibles, toujours humble et très humain, à cause du Christ crucifié qui, selon la parole du Prophète, a été considéré et *méprisé comme un lépreux*<sup>29</sup>. Il allait souvent leur rendre visite dans les lazarets, leur distribuait de larges aumônes, puis, ému de compassion, baisait affectueusement leurs mains et leur visage. Aux mendiants aussi, non content de donner ce qu'il avait, il aurait voulu se donner lui-même et, quand il n'avait plus d'argent sous la main, il leur donnait ses vêtements, les découvant ou les déchirant parfois pour les distribuer. Aux prêtres pauvres, qu'il respectait et vénérât, il venait en aide en leur offrant surtout des ornements d'autel : il voulait ainsi prendre sa part du culte divin et soulager la misère de ceux qui en avaient la charge.

C'est vers cette époque qu'il accomplit un pèlerinage de dévotion au tombeau de l'apôtre Pierre<sup>30</sup> ; quand il vit les mendiants qui grouillaient sur le parvis de la basilique, poussé par la compassion autant que séduit par l'amour de la pauvreté, il choisit l'un des plus misérables, lui proposa ses vêtements en échange de ses guenilles et passa toute la journée en compagnie des pauvres, l'âme emplie d'une joie qu'il ne connaissait pas encore. Il voulait ainsi mépriser ce à quoi le monde attache de la gloire et arriver progressivement à la perfection évangélique. Il ne veillait pas moins à porter dans son corps, en mortifiant sa chair, la croix du Christ que déjà il portait dans son cœur. Et pourtant, ni règle ni couvent ne l'avaient encore retranché du monde.

---

<sup>24</sup> 2 Tm 2 3

<sup>25</sup> Rm 8 26

<sup>26</sup> Ct 5 6

<sup>27</sup> Littéralement : « jusqu'à la moelle des entrailles de son cœur. »

<sup>28</sup> Mt 16 24

<sup>29</sup> Is 53 3

<sup>30</sup> Le pèlerinage à Rome faisait alors partie des activités de tous les gens qui attendaient une grâce du Seigneur. A pied, il fallait une petite semaine seulement pour se rendre d'Assise à Rome par la « Via Francesca » qui passait juste au pied d'Assise.

François a donc découvert Dame Pauvreté au cœur même de la Chrétienté, et il est difficile de ne pas voir à cette coïncidence une intention providentielle.

## CHAPITRE 2

### CONVERSION DÉFINITIVE. RÉPARATION DES TROIS ÉGLISES.

1. Le serviteur du Très-Haut n'avait pour se diriger d'autre Maître que le Christ<sup>1</sup> et c'est pourquoi celui-ci, dans sa délicatesse, s'en vint une fois de plus le visiter pour lui apporter la douceur de sa grâce. Un jour que François *était sorti dans la campagne pour méditer*<sup>2</sup>, ses pas le conduisirent du côté de l'église Saint-Damien, si vétuste qu'elle menaçait ruine ; poussé par l'Esprit, il y entra pour prier et, prosterné devant le crucifix, il se sentit l'âme envahie, durant sa prière, d'un réconfort extraordinaire. Fixant alors, de ses yeux baignés de larmes, la croix du Seigneur, il entendit de ses oreilles de chair une voix tombant du crucifix lui dire par trois fois :

« François, va et répare ma maison qui, tu le vois, tombe en ruines ! »

Effrayé, stupéfait d'entendre cette voix étrange alors qu'il était seul dans l'église, pénétré jusqu'au fond du cœur par la puissance de la parole de Dieu, tout délirant<sup>3</sup>, il entre en extase... Enfin revenu à lui il se dispose à obéir et concentre toutes ses forces pour réparer cette église matérielle. Mais l'église que lui désignait la voix était celle *que le Christ s'est achetée de son sang*<sup>4</sup> ; le Saint-Esprit le lui apprit plus tard, et lui-même le révéla aux frères.

Il se lève donc, fait le signe de la croix pour se donner du courage, prend au magasin quelques pièces de tissu, galope jusqu'à Foligno, vend sa marchandise et même quelle aubaine ! - trouve acquéreur pour son cheval ; il ramasse tout l'argent, revient à Assise, rentre avec respect dans l'église qu'il avait reçu mission de réparer, s'en va trouver le prêtre desservant qui était fort pauvre et, après lui avoir présenté ses respects, lui offre son argent pour la réparation de l'église et les besoins des pauvres, enfin sollicite humblement la permission de séjourner quelque temps auprès de lui. D'accord pour le séjour, le desservant refusa l'argent, par crainte de la famille. François, dans son désintéressement absolu, projeta la bourse dans un coin de la fenêtre avec autant de mépris que pour de la boue.

2. *Mais le séjour* du serviteur de Dieu auprès du desservant se prolongeait<sup>5</sup> ; son père finit par comprendre ce qui s'était passé, entra en fureur et accourut. François avait appris qu'on le cherchait, qu'on le menaçait et il se doutait bien qu'on viendrait le chercher, mais conscient d'être un athlète du Christ trop novice encore et préférant *laisser carrière ouverte à la colère*<sup>6</sup>, il se cacha dans une grotte inconnue de tous ; là, plusieurs jours durant, à grand renfort de larmes, il supplia le Seigneur *de le délivrer des mains de ceux qui poursuivaient son âme*<sup>7</sup> et de lui permettre enfin, dans sa bonté, la réalisation des desseins que Lui-même avait inspirés. Finalement, il se sentit envahir et déborder de joie, commença à se traiter de capon et de lâche, sortit de sa cachette et se dirigea sans crainte vers Assise.

---

<sup>1</sup> Même après la formation de la première Fraternité, « personne ne me montrait ce que je devais faire ; mais le Seigneur lui-même me révéla que je devais vivre selon la forme du saint Évangile. » (Test. 14.) Ce choix du Christ comme unique « directeur spirituel » n'est d'ailleurs nullement exclusif du recours à la hiérarchie. François, par exemple, demande au desservant de Sainte-Marie de la Portioncule des éclaircissements sur l'Évangile qu'il vient d'entendre, et plus tard soumettra sa règle à l'approbation du Pape.

<sup>2</sup> Gn 24 63

<sup>3</sup> Délirer, au sens étymologique signifie : « sortir du sillon (*lira*), quitter la droite ligne ». Pour saint Bonaventure (*Triple Voie*, traduction R.P. Valentin-M. Breton Éditions Franciscaines, Paris, 1942, p. 115), la deuxième étape de l'amour de Dieu « est l'avidité. Quand l'âme, en effet, a commencé à s'accoutumer à cette douceur (de la connaissance de Dieu dans la méditation), il en naît en elle une si grande faim que rien ne peut l'assouvir, sinon la possession parfaite de Celui qu'elle aime. Or, comme l'atteindre est impossible dans le temps présent parce qu'il est loin, continuellement elle s'élance *et sort de soi par un amour extatique...* »

<sup>4</sup> Ac 20 28

<sup>5</sup> Mt 25 5

<sup>6</sup> Rm 12 19

<sup>7</sup> Ps 30 16 ; 108 31 ; 141 7

Quand ses concitoyens le virent, avec ses traits tirés et l'âme transformée, ils se dirent qu'il avait perdu la tête, le poursuivirent en lui jetant de la boue et des pierres et le couvrant d'insultes, comme un simplet ou un fou ; mais le serviteur de Dieu, insensible et inébranlable, passait au milieu des injures comme s'il n'entendait rien. Au bruit, son père accourut, non pour le délivrer mais pour l'accabler davantage et, sans pitié, le traîna chez lui, l'accabla de reproches puis de coups et enfin l'enchaîna. François n'en était que plus résolu et plus décidé à continuer, se répétant la phrase de l'Évangile : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux*<sup>8</sup>.

3. Bientôt après cependant, profitant d'un voyage du père, la maman, qui n'approuvait pas les façons de faire de son mari et désespérait de fléchir le courage à toute épreuve de son fils, lui ôta ses chaînes et lui permit de partir ; il rendit grâce à Dieu et revint à sa solitude. Mais le père de retour, ne le retrouvant plus à la maison, fit une scène à sa femme et, furieux, bondit jusqu'à sa retraite pour le ramener si possible ou au moins le faire expulser du territoire. François, à qui Dieu donnait courage, vint à la rencontre de son père en fureur, lui signifia d'un ton ferme que chaînes et coups lui étaient indifférents et ajouta solennellement que pour le nom du Christ il était *prêt à subir joyeusement tous les maux*<sup>9</sup>. Voyant qu'il n'y avait rien à faire pour le ramener à la maison, le père se rabattit sur l'argent qu'il voulait récupérer ; il retrouva la bourse dans le coin de la fenêtre, ce qui le calma un peu, comme si d'avoir bu de l'argent étanchait la soif de l'avarice...

4. Ce n'était pas assez de l'avoir dépouillé de son argent ; il voulut, - père charnel d'un fils de la grâce, - le traduire devant l'évêque pour que François renoncât à tous ses droits d'héritier et lui restituât tout ce qu'il possédait encore. Celui-ci, en véritable amant de la pauvreté, se prêle volontiers à la cérémonie, se présente au tribunal de l'évêque et, sans attendre un moment ni hésiter en quoi que ce soit, sans attendre un ordre ni demander une explication, enlève aussitôt tous ses habits et les rend à son père (on s'aperçut alors que, sous un élégant habit, l'homme de Dieu portait un cilice). Tout à son admirable ferveur, emporté par son ivresse spirituelle<sup>10</sup>, il quitte jusqu'à ses chausses et, complètement nu devant toute l'assistance, déclare à son père : « Jusqu'ici je t'ai appelé père sur la terre ; désormais je puis dire avec assurance : *Notre Père qui es aux cieux*<sup>11</sup>, puisque c'est à Lui que j'ai confié mon trésor et donné ma foi. »

L'évêque, un saint et bien digne homme, pleurait d'admiration à voir les excès où le portait son amour de Dieu ; il se leva, attira le jeune homme dans ses bras, le couvrit de son manteau et fit apporter de quoi l'habiller. On lui donna le pauvre manteau de bure d'un fermier au service de l'évêque ; François le reçut avec reconnaissance et ramassant ensuite sur le chemin un morceau de gypse, y traça une croix ; le vêtement était bien significatif de cet homme crucifié et de ce pauvre demi-nu. C'est ainsi que le serviteur du Grand Roi fut laissé nu pour marcher à la suite de son Seigneur attaché nu à la croix et c'est ainsi qu'il adopta cette croix pour emblème<sup>12</sup>, afin de confier son âme *au bois qui nous sauva* et, par lui, *d'échapper sain et sauf au naufrage du monde*<sup>13</sup>.

---

<sup>8</sup> Mt 5 10

<sup>9</sup> Ac 5 41

<sup>10</sup> L'ébriété est cataloguée par saint Bonaventure (Triple Voie, p. 117) comme quatrième degré de l'amour de Dieu, avec cette description « On y aime Dieu de tant d'amour que non seulement on se lasse des consolations, mais qu'on cherche pour consolations les épreuves, et pour l'amour de celui qu'on aime on se réjouit dans les peines, les opprobres, les souffrances... De même qu'un homme ivre se dévêt sans pudeur et reçoit les coups sans les sentir, ainsi en est-il à cette étape. »

<sup>11</sup> Mt 6 9

<sup>12</sup> Nous aimons voir en ce jugement épiscopal la prise d'habit et la profession de saint François combinées. On objectera que ce ne peut être vraiment l'état religieux dont il s'agit ici, puisqu'il n'y a ni règle, ni vœux ni communauté. Mais il y a, de la part de François, volonté de se donner au Christ par l'intermédiaire de l'Église, et de la part de l'évêque, acceptation de cette donation. N'est-ce point l'essentiel, surtout en un temps où le droit canonique n'était point aussi précis que de nos jours, et où l'autorité ecclésiastique accueillait de la sorte bien des ermites ou des recluses ?

<sup>13</sup> Sg 14 1-7

5. Et le voilà qui part, abandonnant sa ville natale, dédaigneux du monde, délivré des liens de tout désir terrestre, allègre et sans souci, cherchant une retraite bien solitaire pour mieux comprendre, dans le silence, les mystérieuses paroles venues du ciel. Il voyageait ainsi dans la forêt et, tout joyeux, chantait en français les louanges du Seigneur, quand deux voleurs surgirent du fourré et bondirent sur lui. Ces brutes lui demandèrent : « Qui es-tu ? » L'homme de Dieu, sans rien perdre de son assurance, leur répondit cette parole prophétique : « Je suis le héraut du Grand Roi ! »

Ils l'envoyèrent alors, d'un coup, rouler dans un fossé plein de neige, en ricanant : « Restes-y, espèce de croquant qui fais le héraut de Dieu ! » François attendit qu'ils fussent partis, sortit de son fossé, se mit à rire de tout son cœur et reprit de plus belle, dans la forêt, sa chanson à la louange du Seigneur.

6. Un monastère était là tout près ; il y demanda l'aumône comme un mendiant et y fut servi comme l'anonyme qu'on méprise un peu<sup>14</sup>. Puis il poussa jusqu'à Gubbio où il fut reconnu et hébergé par l'un de ses anciens amis dont il accepta une de ces tuniques bon marché, tenue digne d'un petit pauvre du Christ. Épris de totale humilité, il se retira enfin chez les lépreux, vivant au milieu d'eux et mettant tout son soin à les servir à cause de Dieu<sup>15</sup>. Il leur lavait les pieds, bandait leurs plaies, en ôtait les lambeaux de chair pourrie, étanchait le pus ; il allait même, dans son extraordinaire dévotion, jusqu'à baiser leurs plaies chancreuses : début bien significatif pour le *médecin de l'Évangile*<sup>16</sup> qu'il allait devenir ! Et c'est pourquoi Dieu lui accorda le pouvoir de guérir les maladies de l'âme et du corps.

Voici, entre beaucoup d'autres, un fait qui s'est passé un peu plus tard, à une époque où son nom était déjà plus connu : un homme du comté de Spolète avait la bouche et la mâchoire rongées par un mal affreux devant lequel toute la médecine était restée impuissante. Or, au retour d'un pèlerinage au tombeau des Apôtres dont il était allé implorer le secours, il rencontra le serviteur de Dieu et voulut, par dévotion, baiser la trace de ses pas. L'humble François ne le toléra pas ; il embrassa à pleine bouche celui qui voulait lui baiser les pieds. A peine le serviteur des lépreux, admirable d'amour, eut-il touché de ses lèvres saintes cette plaie horrible, que le mal disparut, et le malade retrouva une santé si longtemps désirée. Je ne sais ce qui mérite davantage notre admiration, de l'humilité qui va jusqu'à un baiser si charitable ou de la puissance qui éclate dans un miracle si étonnant.

7. Une fois posée pour base cette humilité telle que la veut le Christ, il était temps pour François de songer à l'ordre reçu du crucifix : la réparation de l'église Saint-Damien. En fils vraiment soumis, il revint à Assise pour obéir à la parole de Dieu, au moins en mendiant s'il ne pouvait construire lui-même. Sans un grain de honte il s'en va quêter pour l'amour du pauvre Crucifié, chez ceux au milieu desquels il tranchait naguère du grand seigneur, et bien qu'exténué de jeûnes il chargeait sur son pauvre dos son lourd fardeau de moellons. Dieu aidant et grâce à la générosité de ses concitoyens, il vint à bout des travaux de réfection. Puis, afin de ne pas s'endormir à ne rien faire, il entreprit d'en réparer une autre ; il choisit celle de Saint-Pierre, assez loin de la ville, à cause de la dévotion spéciale que, dans l'authenticité et la pureté de sa foi<sup>17</sup> il portait au prince des Apôtres.

---

<sup>14</sup> Euphémisme ! En fait, François fut embauché comme homme de peine, mais « réduit à convoiter les eaux grasses pour s'en nourrir » et dut finalement quitter le monastère. Plus tard, le prieur, « se rappelant avec confusion de quelle manière on avait traité le saint, vint le supplier au nom du Seigneur de lui pardonner à lui et à ses frères. » (1 C 16).

<sup>15</sup> « Le Seigneur lui-même me conduisit parmi les lépreux, et je leur fis miséricorde. » (Test 2).

<sup>16</sup> Lc 10 30-37

<sup>17</sup> La dévotion au prince des Apôtres est présentée ici comme caractéristique d'une foi authentique, car certains hérétiques de l'époque s'appelaient eux aussi évangéliques, mais éliminaient de leur Credo toute foi et toute obéissance à Pierre et à ses successeurs. - L'église Saint-Pierre que François aurait réparée ne doit pas être confondue avec l'église bénédictine du même vocable qui se trouve dans la partie basse d'Assise et qui était alors le siège d'un puissant monastère. Il s'agirait, selon Fortini, d'une chapelle dont il ne reste rien, mais dont la trace est parfaitement connue, dans la région de Rivo-Torto.

8. Ce travail enfin terminé, il s'en vint au lieu dit « la Portioncule ». Un sanctuaire de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu se trouvait là construit depuis très longtemps, mais désert maintenant et laissé sans entretien. A le voir ainsi à l'abandon, l'homme de Dieu y fit de fréquents séjours pour y travailler, car il avait une dévotion fervente pour Marie Dame du Monde ; il y bénéficia fréquemment de la visite des Anges (ce qui n'est pas étonnant si l'on sait que l'église s'appelait Sainte-Marie-des-Anges) et il s'y fixa à cause de son respect des Anges et de son amour pour la Mère du Christ<sup>18</sup>. Il aima toujours cet endroit plus que tout autre au monde : c'est là qu'il débuta humblement, là qu'il progressa dans la vertu, là qu'il atteignit la consommation bienheureuse<sup>19</sup> ; c'est cet endroit qu'en mourant il confia aux frères comme particulièrement cher à la Vierge<sup>20</sup>.

La vision qu'eut à ce sujet un saint frère avant de se convertir vaut d'être rapportée : il vit tout autour de cette église une foule innombrable de pauvres aveugles, à genoux, bras tendus en l'air et visage tourné vers le ciel ; tous, avec des cris et des larmes, imploraient de Dieu miséricorde et clarté. Alors une lueur éclatante rayonna dans le ciel, se répandit sur eux tous, leur donnant à chacun la lumière et la santé qu'ils désiraient. C'est en ce lieu que François, poussé par Dieu qui lui révéla sa volonté<sup>21</sup>, fonda son Ordre des Frères Mineurs.

Voilà comment, sur ordre de la Providence de Dieu qui réglait tous ses actes, le serviteur du Christ réalisa la réfection matérielle de trois églises avant de fonder son Ordre et de prêcher l'Évangile : et cela non seulement pour que lui-même s'élevât par degrés de ce qui relève des sens à ce qui relève de l'intelligence, de ce qui est moindre à ce qui est plus grand<sup>22</sup>, mais aussi pour fournir à tous un symbole sensible de ce qu'il allait accomplir plus tard. Car de même qu'il avait remaçoné un triple édifice, de même, sous son impulsion, c'est l'Église, la triple armée des élus<sup>23</sup> promise au triomphe, qui allait retrouver une triple vitalité grâce au genre de vie, à la règle et à l'enseignement du Christ transmis par lui ; cette œuvre, aujourd'hui sous nos yeux, est accomplie.

---

<sup>18</sup> La réparation des trois églises et la vie érémitique de François à la Portioncule occupent les années 1206-1208 ; on peut dire que sa « conversion » dura trois ans.

<sup>19</sup> Saint Bonaventure a repris ici chacun des trois aspects de l'unique et triple voie : la purification, l'illumination et la perfection.

<sup>20</sup> La Portioncule est un des rares ermitages franciscains qui ne soit pas à flanc de montagne, et dont le site soit quelque peu prosaïque. Il semble bien que c'est l'amour de Notre-Dame qui a attiré François dans le bois marécageux d'alors. On avait, il est vrai, le charme des sous-bois, avec de jolies échappées sur Assise, le Subasio et les autres montagnes alentour.

<sup>21</sup> Le jour où il y entendit lire l'Évangile racontant l'envoi des Apôtres en mission : *infra*, 3 1.

<sup>22</sup> Toujours la sursumactio, démarche chère à saint François et à saint Bonaventure. Cf *supra* 1, 2.

<sup>23</sup> Les hommes, les femmes, les foyers, à l'intention desquels saint François a fondé ses trois Ordres.

## CHAPITRE 3

### FONDATION DE L'ORDRE. APPROBATION DE LA RÈGLE.

1. François séjourna donc quelque temps dans l'église de la Vierge Mère de Dieu, lui demandant par d'instantes et continuelles prières la faveur de devenir son protégé. Par les mérites de la Mère de miséricorde c'est auprès de celle qui conçut *le Verbe plein de grâce et de vérité*<sup>1</sup>, qu'il conçut lui aussi et enfanta l'esprit de la vérité évangélique. Voici en quelles circonstances.

Il assistait dévotement à la messe des Apôtres<sup>2</sup> ; l'évangile était celui où le Christ envoie ses disciples prêcher et leur enseigne la façon évangélique de vivre : *ni or ni argent, pas de monnaie dans la ceinture, pas de sac de voyage, pas de tunique de réserve, pas de chaussures, pas de bâton*<sup>3</sup>. Sitôt compris<sup>4</sup> et retenu ce texte, le voilà amoureux de cette pauvreté des Apôtres et il s'écrie, transporté de joie : « Voilà ce que je veux ! Voilà ce que toute mon âme désire ! » Et sans attendre il ôte ses chaussures, laisse tomber sa canne, abandonne besace et argent comme objets d'horreur, ne garde qu'une tunique, envoie promener sa ceinture qu'il remplace par une corde ; il met tout son cœur à réaliser ce qu'il vient d'entendre et à se conformer en tout à ce code de perfection donné aux Apôtres.

2. Un élan communiqué par Dieu le pousse dès lors à la conquête de la perfection évangélique et à une campagne de pénitence. Quand il parlait, ce n'était ni pour débiter des babioles ni pour faire rire<sup>5</sup>, mais ses paroles étaient tout imprégnées de la force de l'Esprit-Saint : elles pénétraient jusqu'au plus profond des cœurs et plongeaient ses auditeurs dans la stupéfaction. Toute sa prédication était une annonce de paix, et il commençait chacun de ses sermons par cette salutation au peuple : « *Que le Seigneur vous donne la paix*<sup>6</sup> ! » C'est une révélation du Seigneur, déclara-t-il plus tard, qui lui avait appris cette formule. On pourrait dire, lui appliquant le verset du prophète, « *il annonça la paix, prêcha le salut et, par d'opportunes interventions, réconcilia avec la vraie paix ceux qui, loin du Christ, étaient ainsi loin du salut*<sup>7 8</sup>. »

3. On parlait de plus en plus de l'homme de Dieu, de son enseignement si simple, de sa vie, et quelques-uns, à son exemple, s'éprouvèrent de pénitence puis se joignirent à lui, quittèrent tout et, dans le même accoutrement, partagèrent sa vie. Le premier fut le vénérable Bernard, *qui entendit, lui aussi, l'appel de Dieu*<sup>9</sup> et mérita d'être le premier-né de notre bienheureux Père au titre de l'ancienneté autant que de la sainteté. Lorsque, convaincu de la sainteté du serviteur du Christ, il eut pris la résolution de n'avoir plus, comme lui, que mépris pour le monde, il vint le

---

<sup>1</sup> Jn 1 14

<sup>2</sup> A la donation de François au service du Christ entre les mains de son Église, il manquait un code de vie, un directoire spirituel. C'est la grande grâce qu'il va trouver au pied de l'autel dédié à la Reine des Anges. On pense, selon la liturgie du temps, que ce fut la fête de saint Mathias, à la fin du mois de février, qui valut à François d'entendre cet évangile révélateur.

<sup>3</sup> Mt 10 9

<sup>4</sup> 1 C 21 nous apprend que François en demanda l'explication au prêtre desservant, qui la lui fournit « point par point ».

<sup>5</sup> Vices malheureusement trop répandus chez les prédicateurs de l'époque. La règle avertira les prédicateurs d'avoir à parler « d'une manière soignée et châtiée, pour l'utilité et l'édification du peuple... et avec brièveté ». (2 Reg 9 3).

<sup>6</sup> 2 Th 3 16 ; Is 26 12 ; Jn 14 27

<sup>7</sup> Is 52 7

<sup>8</sup> Saint Bonaventure ne manque pas de souligner, à cause des dissensions de l'Ordre, le message de paix apporté par François. La vocation du « pacificateur » avait d'ailleurs profondément frappé les contemporains, qui en furent les premiers bénéficiaires : au moment où François lance son message de paix, Assise déteste Pérouse, Spolète saccage Foligno, et à l'intérieur même des villes, les partis sont aux prises. Une antienne de l'office du 4 octobre répète avec insistance :

*Pacem salutem nuntiat - In spiritus virtute  
Veraeque Paci sociat - Longinquos a salute.*

<sup>9</sup> He 3 1

trouver et lui demanda comment s'y prendre. Cette demande de son premier fils fut pour le serviteur de Dieu un grand réconfort spirituel. « C'est à Dieu, répondit-il, que nous devons demander conseil. » Le lendemain matin, ils allèrent donc à l'église Saint-Nicolas, et après avoir prié, François, qui avait le culte de la sainte Trinité, ouvrit par trois fois le livre des Évangiles, demandant à Dieu de ratifier par un triple oui la sainte résolution de Bernard. A la première fois, il tomba sur ce verset : « Si tu veux être parfait, va, vends tous tes biens et donnes-en le prix aux pauvres<sup>10</sup>. » La seconde fois : « *Pour voyager, n'emporte rien*<sup>11</sup>. » Et la troisième : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, prenne sa croix et me suive*<sup>12</sup>. » - « Voilà notre vie, dit le saint, voilà notre règle et celle de tous ceux qui voudraient venir avec nous. Si tu veux être parfait, va et mets en pratique ce que tu viens d'entendre ! »

4. Cinq autres, peu après, répondirent à l'appel du même Esprit, et les fils de François atteignirent le nombre de six. Le troisième était notre saint Père Gilles<sup>13</sup>, un homme tout rempli de Dieu et dont la mémoire est à conserver. Car, arrivé aux plus sublimes vertus, vers la fin de sa vie, comme François l'avait prédit, il s'éleva, lui pourtant simple et illettré, aux plus hauts sommets de la contemplation. Il passa de longues années dans une recherche continue de Dieu, ravi souvent en de telles extases - j'en parle en témoin oculaire - qu'il paraissait mener parmi les hommes une vie angélique plutôt qu'humaine.

5. C'est vers cette époque aussi qu'un excellent prêtre d'Assise nommé Sylvestre eut une vision qu'il me faut rapporter. Comme il ne pouvait souffrir les idées et les pratiques lancées par François et ses frères, la grâce d'en-haut s'en vint le visiter pour éviter qu'un jugement si téméraire ne le perdît. Il vit donc en songe la ville d'Assise entièrement investie par un *énorme dragon*<sup>14</sup> qui semblait devoir, tant il était monstrueux, ravager toute la province. Mais une croix d'or plantée dans la bouche de François apparut ensuite, dont le sommet touchait le ciel<sup>15</sup> et dont les bras s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre<sup>16</sup>. À peine eut-elle commencé de rayonner que le dragon sanguinaire et horrible prit la fuite et pour toujours. Comme ce songe s'était renouvelé trois fois, il pensa que c'était un enseignement du ciel et il en fit à l'homme de Dieu et aux frères un récit détaillé. Peu de temps après, quittant le monde, il mit tant de persévérance à suivre les traces du Christ que sa vie dans l'Ordre accrédiata la vision qu'il eut dans le siècle<sup>17</sup>.

6. Le récit de cette vision ne fit germer en l'homme de Dieu aucune pensée de vanité : il n'y vit qu'une nouvelle manifestation de la bonté de Dieu et n'en fut que plus acharné à combattre les ruses de l'antique ennemi et à prêcher la gloire de la croix du Christ. Un jour que, dans la solitude, il voyait défiler ses années passées et *les pleurait avec amertume*<sup>18</sup>, la joie de l'Esprit-Saint fondit sur lui et lui donna l'assurance que ses péchés lui étaient pleinement remis. Arraché alors à lui-même, tout absorbé dans une admirable lumière, et embrassant en esprit un immense panorama, il vit nettement toute son histoire à venir et celle de ses fils. Retrouvant ensuite ses frères il leur dit : « Courage, mes bien-aimés, *réjouissez-vous dans le Seigneur*<sup>19</sup>; ne vous attristez ni de votre petit nombre ni de ma simplicité ou de la vôtre, car le Seigneur m'a fait voir,

---

<sup>10</sup> Mt 19 21

<sup>11</sup> Lc 9 3

<sup>12</sup> Mt 16 24

<sup>13</sup> Mort à Pérouse le 22 avril 1262, au cours même de la rédaction de cette légende.

<sup>14</sup> Dn 14 22

<sup>15</sup> Réminiscence de l'échelle de Jacob : Gn 28 12

<sup>16</sup> Se rappeler que personne n'avait encore imaginé que la terre pût être ronde

<sup>17</sup> La venue d'un prêtre ne peut s'expliquer qu'avec l'accord spécial de l'évêque d'Assise. C'est un événement gros de conséquence pour l'avenir de ce groupe de laïcs qui va évoluer progressivement vers un ordre de clercs. François, qui n'avait pas envisagé de devenir un fondateur d'ordre religieux, n'a pourtant jamais reculé devant les aspects nouveaux que le Seigneur donnait à la fondation.

<sup>18</sup> Is 38 15

<sup>19</sup> Ep 6 ; Ph 3 1 ; 4 4

de façon irrécusable, que Dieu fera de nous une multitude immense et que, par la grâce de sa bénédiction, il nous multipliera toujours de plus en plus<sup>20</sup>.

7. A la même époque, l'entrée dans l'Ordre d'un autre homme de bien porta à sept le nombre des enfants du serviteur de Dieu. Alors le pieux Père<sup>21</sup> réunit tous ses fils, leur parla longuement du royaume de Dieu, du mépris du monde, du renoncement à la volonté propre et de la mortification corporelle, et leur annonça son projet de les envoyer dans les quatre parties du monde. Sa simplicité *pourtant stérile et chétive lui avait à peine donné sept enfants*<sup>22</sup>; et voilà qu'il désirait enfanter au Christ Seigneur tous les fidèles en les appelant à la pénitence. « Allez, dit-il tendrement à ses fils, et en annonçant la paix aux hommes, *prêchez-leur la pénitence pour qu'ils obtiennent le pardon de leurs péchés*<sup>23</sup>. Soyez patients dans la difficulté, assidus à la prière, courageux au travail; soyez sans prétention dans vos sermons, sans écarts dans votre conduite et reconnaissants pour les bienfaits reçus: si vous remplissez ce programme, le royaume des cieux est à vous! » Eux alors, humblement à genoux aux pieds du serviteur de Dieu, reçurent dans la joie spirituelle le mandat que leur confiait la sainte obéissance, et lui de dire à chacun: « Abandonne au Seigneur tout souci, et il prendra soin de toi<sup>24</sup>. » C'était sa phrase habituelle lorsqu'il envoyait un frère en mission<sup>25</sup>. Quant à lui, conscient de sa vocation de modèle et voulant *agir avant de parler*<sup>26</sup>, il prit un de ses compagnons et s'en alla vers l'un des quatre points cardinaux, les trois autres points ayant été dévolus aux frères qui restaient, comme pour tracer un immense signe de croix. Quand, un peu plus tard, il voulut revoir ses enfants bien-aimés, ne sachant comment leur faire parvenir son appel, il pria le Seigneur de les réunir, *lui qui rassemble les enfants dispersés d'Israël*<sup>27</sup>. Et il arriva que, sans avoir été convoqués par qui que ce fût mais par un bienfait de la bonté de Dieu, tous, à leur grand étonnement, se rencontrèrent comme il l'avait désiré. Quatre nouveaux, - des hommes recommandables, - se joignirent à eux, et ils atteignirent ainsi le nombre de douze.

8. Voyant augmenter peu à peu le nombre des frères, le serviteur du Christ mit par écrit, pour lui et pour eux, en quelques mots bien simples, leur idéal de vie: un élément fondamental et sans transaction possible, l'Évangile; en outre, quelques points nécessaires à l'uniformité<sup>28</sup>. Il désira l'approbation du Souverain Pontife<sup>29</sup> et, négligeant tout appui humain, mais sûr de Dieu, résolut d'aller se présenter au Siège Apostolique avec son équipe d'hommes simples. Dieu, du haut du ciel, contemplait ce désir; mais comme les compagnons étaient épouvantés de se voir si simples, il leur rendit courage par une vision dont il gratifia François: il lui sembla qu'il parcourait une route sur le bord de laquelle s'élevait un arbre gigantesque; arrivé à quelque distance, il s'arrêta pour en admirer la hauteur et soudain une force divine le souleva jusqu'à le hausser à la cime de l'arbre qu'il fit ployer facilement jusqu'à terre. En homme plein de Dieu, il comprit que cette vision présageait la condescendance du Siège Apostolique; alors, rempli de l'allégresse de l'Esprit, ayant rendu courage à ses frères, il se mit en route avec eux.

---

<sup>20</sup> Continuation du parallélisme avec la vision de Jacob, évoquée au paragraphe précédent, et avec les promesses faites au patriarche: « Ta postérité sera comme la poussière de la terre; tu t'étendras à l'Occident et à l'Orient, au Midi et au Septentrion, et toutes les races de la terre seront bénies en toi et en Celui qui naîtra de toi. »

<sup>21</sup> Besoin bien méridional de caser des adjectifs, ou bien réminiscence classique (*Pius Eneas*) à propos d'un personnage conçu comme un héros d'épopée, le fait est que l'appellation de « pieux » caractérise très souvent François dans cette Légende, et avec un sens très étendu (*Cf. infra*, ch. 8): conscience d'être fils de Dieu et frère de toute créature, et comportement en conséquence.

<sup>22</sup> 1 S 2 5

<sup>23</sup> Mc 1 4

<sup>24</sup> Ps 54 23

<sup>25</sup> Littéralement: en obéissance. Le mot latin est passé dans le vocabulaire monastique sous la forme « obédience », qui désigne maintenant la « feuille de route » du religieux envoyé en mission par son supérieur.

<sup>26</sup> Ac 1 1

<sup>27</sup> Ps 146 2

<sup>28</sup> L'uniformité, ennemi numéro 1 des Spirituels auxquels saint Bonaventure concède cependant que l'essentiel est d'abord l'Évangile. Voyez encore 14 5: l'Évangile avant toute autre Constitution.

<sup>29</sup> Détail caractéristique, distinguant bien François de tous les réformateurs contemporains.

9. Arrivé en cour de Rome, il fut admis en présence du Souverain Pontife<sup>30</sup>. Le Vicaire du Christ, plongé dans de profondes réflexions, se promenait de long en large dans son palais du Latran, dans la salle dite du Miroir ; il fit chasser sans aucun égard le serviteur du Christ, qui lui était inconnu. Celui-ci, humblement, repartit. Or, la nuit suivante, le Souverain Pontife eut une vision envoyée par Dieu : un palmier poussait lentement à ses pieds et devenait un arbre magnifique. Tandis qu'il s'émerveillait et s'interrogeait sur le sens de cette vision, Dieu vint, par ses lumières, au secours de sa réflexion et lui révéla que ce palmier représentait le pauvre qu'il avait chassé la veille. Et le lendemain matin le pape envoya ses serviteurs à la recherche de ce pauvre à travers la ville ; on le retrouva près du Latran, à l'hôpital Saint-Antoine<sup>31</sup> ; il le fit aussitôt amener devant lui.

Introduit en présence du Souverain Pontife, François présenta son projet en demandant avec d'humbles instances l'approbation de sa règle de vie. Le Vicaire du Christ, qui était alors le Seigneur Innocent III, d'une sagesse remarquable, admirant la limpidité de cette âme toute simple<sup>32</sup>, la ténacité et l'ardent amour qu'il apportait à son dessein, se sentit tout prêt à donner son assentiment. Il ne rendit toutefois au petit pauvre du Christ qu'une réponse dilatoire, car plusieurs cardinaux trouvaient que c'était là une nouveauté et une entreprise au-dessus des forces humaines. Or il y avait parmi les cardinaux un homme vénérable, Messire Jean de Saint-Paul, évêque de la Sabine, acquis d'avance à toute forme de sainteté et protecteur des pauvres du Christ. Tout enflammé de l'Esprit de Dieu, il dit au Souverain Pontife et à ses frères<sup>33</sup> : « Si nous repoussons comme une nouveauté ou une gageure la proposition de ce pauvre : vivre conformément à l'Évangile<sup>34</sup>, nous nous exposons, ce faisant, à blesser l'Évangile du Christ. Car soutenir que c'est une nouveauté, une folie ou une gageure que de pratiquer la perfection de l'Évangile, c'est blasphémer contre le Christ, l'auteur de l'Évangile. » Alors le successeur de Pierre se tourna vers le pauvre du Christ et lui dit : « Mon fils, prie le Christ de me révéler par toi sa volonté, et quand j'en serai mieux instruit, je pourrai avec plus de sécurité t'accorder ce que ta générosité désire. »

10. Le serviteur du Dieu tout-puissant se plongea dans la prière et, par sa ferveur, obtint pour lui-même de savoir ce qu'il avait à dire, et pour le Pape la disposition d'âme appropriée. Il se mit à raconter, comme Dieu la lui avait apprise, la parabole de ce roi très riche qui avait choisi pour épouse une femme belle et pauvre et dont les enfants ressemblaient si bien au roi leur père, que celui-ci voulut les élever dans son palais. Il ajouta en guise d'explication : « Pas de danger que meurent de faim les fils et héritiers du Roi éternel : à l'image du Christ-Roi, né par l'opération du Saint-Esprit d'une mère pauvre, ils vont, eux aussi, être engendrés dans notre pauvre petit Ordre par l'esprit de pauvreté. Car enfin, - si le Roi des cieux promet à ceux qui

---

<sup>30</sup> Le paragraphe qui suit est une addition au texte de saint Bonaventure, due à la plume de Jérôme d'Ascoli, ministre général de l'Ordre, et plus tard pape sous le nom de Nicolas IV († 1292). Il tenait le fait du Cardinal Richard de Annibaldi, parent d'Innocent III. Mathieu Paris et Roger de Wendover se font aussi l'écho d'un premier accueil assez rude. Voir plus bas p. 1343.

<sup>31</sup> Dirigé par les frères Hospitaliers de saint Antoine, fondés au XI<sup>e</sup> siècle en France et qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, comptaient déjà plus de 350 établissements. La tenue de ces Frères comportait un bâton terminé par un Tau (comme on peut en voir dans la plupart des représentations de saint Antoine Ermite) et un grand Tau cousu sur leur habit.

L'hôpital Saint-Antoine où François descendit n'est pas celui qui se trouvait près de Sainte-Marie Majeure (à l'emplacement du Russicum actuel) mais celui qui s'élevait entre l'Aqueduc et l'église des saints Pierre et Marcellin (L. Oliger, *S. Francesco a Roma*, dans : *L'Italia Francescana*, Sainte-Marie-des-Anges, 1927, pp. 67 ss.).

<sup>32</sup> Pour Bonaventure comme pour François, simplicité et pureté vont toujours de pair. Voyez la *Salutation des Vertus* : Pure simplicité...

<sup>33</sup> Les cardinaux.

<sup>34</sup> La Règle de saint François commence par ces mots, dont toute la suite n'est qu'une explicitation : « La règle de vie des Frères Mineurs consiste à observer le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ... »

l'imitent le royaume éternel<sup>35</sup>, à bien plus forte raison leur procurera-t-il ce qu'il accorde indifféremment aux bons et aux méchants<sup>36 37</sup> ! »

Le vicaire du Christ avait écouté avec beaucoup d'intérêt la parabole et son explication ; il était émerveillé et ne doutait plus que le Christ eût parlé par la bouche de cet homme. Il avait eu d'ailleurs, peu de temps auparavant, une vision dont il affirma, sous l'inspiration de l'Esprit divin, qu'elle trouverait en François son accomplissement. Il avait vu la basilique du Latran prête à s'écrouler ; mais un pauvre homme, petit et d'aspect misérable, la soutenait de l'épaule pour empêcher l'effondrement<sup>38</sup>. « Voilà vraiment, dit-il, celui qui, par son action et son enseignement, soutiendra l'Église du Christ ! » Et, sa dévotion l'emportant, il acquiesça sans réserve, vouant au serviteur du Christ un amour tout spécial qui ne se démentit jamais. Non seulement il lui accorda tout ce qu'il demandait, mais il promit de donner plus encore dans la suite. Il approuva sa règle, lui donna mission de prêcher la pénitence et fit faire de petites tonsures à tous les laïcs compagnons de François, pour leur permettre de *prêcher la parole de Dieu*<sup>39</sup> sans être inquiétés<sup>40</sup>.

---

<sup>35</sup> 2 P 1 11 ; Mt 19 28

<sup>36</sup> Mt 5 45

<sup>37</sup> Type de *raisonnement a fortiori*, caractéristique des tempéraments passionnés et familier à saint François : Cf. *Première Lettre* : « Si la bienheureuse Vierge Marie.. si le Baptiste bienheureux... si le sépulcre glorieux... comme il doit être saint. » - Ou encore : *Deuxième Règle*, chap. 6 : « Si une mère nourrit et chérit son fils selon la chair, à combien plus forte raison un frère... »

<sup>38</sup> « Les Frères Prêcheurs ont, de leur côté, perpétué ce rêve pontifical avec l'épaule de saint Dominique. Mais je préfère la tradition franciscaine, qui est italienne, à la dominicaine, qui est espagnole ». (E. Gebhart, *La Vieille Église*, Paris 1910, p. 79).

<sup>39</sup> Lc 11 28

<sup>40</sup> Cette tonsure en faisait des clercs, et par là les soustrayait à la juridiction des princes pour les faire passer à celle de l'Église. Une approbation orale n'était pas alors, comme on pourrait le croire de nos jours, quelque chose comme une simple tolérance. Le pape se souviendra de cette approbation donnée aux Mineurs lorsque, au Concile de Latran (1215), il réservera leur cas en interdisant les nouvelles règles religieuses ; saint Dominique, approuvé provisoirement plus tard (alors qu'il avait fondé plus tôt), devra se rabattre sur la règle de saint Augustin.

## CHAPITRE 4

### PROGRÈS DE L'ORDRE SOUS SA DIRECTION. CONFIRMATION DE LA RÈGLE PRÉCÉDEMMENT APPROUVÉE.

1. Fort de la grâce d'En-Haut et du mandat pontifical, François partit plein de confiance et prit le chemin de la vallée de Spolète pour y *vivre l'Évangile du Christ et le prêcher*<sup>1</sup>. Tout en marchant, il discutait avec ses compagnons de la manière d'observer sans détour la règle qu'ils avaient reçue, de vivre *en toute justice et sainteté sous le regard de Dieu*<sup>2</sup>, de se sanctifier eux-mêmes et de donner l'exemple aux autres. La conversation durait depuis longtemps et l'heure passait. Fatigués par cette longue étape et sentant la faim, ils firent halte ; l'endroit était désert<sup>3</sup> ; pas moyen de se procurer la nourriture nécessaire. Alors la Providence de Dieu leur vint en aide<sup>4</sup> : un homme leur apparut soudain portant un pain qu'il remit aux petits pauvres du Christ, et disparut aussitôt sans qu'on ait vu d'où il venait ni où il allait. C'était là pour les pauvres frères la preuve que le secours d'En-Haut leur était acquis en compagnie de l'homme de Dieu, et cette certitude de la bonté de Dieu les reconforta plus encore, que la nourriture corporelle. Là-dessus, le cœur tout ému encore, ils décidèrent fermement et prirent l'engagement irrévocable de ne jamais faillir à leur vœu de sainte pauvreté, quels que fussent leur embarras ou leur détresse.

2. Et, sur ce beau programme, de se remettre en route pour la vallée de Spolète. Là, ils commencèrent à se demander s'ils devaient vivre parmi les hommes ou se retirer dans la solitude. Mais le serviteur du Christ, François, ne voulant s'en remettre ni à sa réflexion ni à celle des siens, demanda à Dieu par une instante prière de lui révéler le bon plaisir de sa volonté. La lumière lui vint encore du ciel, et une révélation lui fit comprendre sa mission divine : gagner au Christ les âmes que le diable s'efforçait de lui ravir<sup>5</sup>. Il choisit donc de vivre pour tous les autres et non pour lui tout seul<sup>6</sup>, stimulé en cela par l'exemple de *Celui qui daigna mourir pour tous les hommes*<sup>7</sup>.

3. Et voilà donc l'homme de Dieu qui s'installe avec ses compagnons dans une chaumière abandonnée<sup>8</sup> près d'Assise, pour y vivre selon leur règle de pauvreté dans le travail et le dénuement, trouvant plus d'énergie dans *le pain des larmes*<sup>9</sup> que dans celui des délices. Sans cesse en oraison, ils priaient avec leur cœur bien plutôt qu'avec leur voix, car, dépourvus de livres, ils ne pouvaient pas encore<sup>10</sup> chanter les heures canoniales. La croix du Christ leur tenait lieu de livre ; jour et nuit ils s'en remémoraient le mystère, la regardant sans se lasser, à l'exemple et suivant les instructions de leur Père qui les en entretenait longuement. Ils lui demandèrent un jour de leur apprendre à prier, et il leur dit : « *Quand vous priez, dites : Notre Père*<sup>11</sup> et ajoutez : Nous vous adorons, ô Christ dans toutes les églises du monde entier, et nous vous bénissons parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix ! » Il leur apprit aussi à louer Dieu en toutes et par toutes créatures, à témoigner aux prêtres une spéciale

<sup>1</sup> Ac 1 1

<sup>2</sup> Lc 1 75

<sup>3</sup> La tradition place à côté d'Orte, au confluent de la Nera avec le Tibre, la joie idyllique des frères discutant sur leur avenir.

<sup>4</sup> L'anecdote est dirigée contre les « Conventuels », qui n'envisageaient pas la vie en communauté sans une marge considérable de sécurité.

<sup>5</sup> A l'adresse des Spirituels, qui avaient tendance à se confiner dans leurs ermitages, saint Bonaventure rappelle que c'est sur une révélation du ciel que François inscrivit au programme de l'Ordre le travail apostolique.

<sup>6</sup> Rm 14 7 : « On ne vit pas pour soi tout seul. »

<sup>7</sup> 2 Co 5 15

<sup>8</sup> Rivo-Torto. Pourquoi saint Bonaventure a-t-il passé sous silence cette appellation pourtant inséparable des émouvants souvenirs que la tradition franciscaine nous a toujours gardés ?

<sup>9</sup> Ps 79 6

<sup>10</sup> Saint Bonaventure considère comme anormal ce que les « Spirituels » prenaient pour idéal : oraisons individuelles remplaçant l'office choral qui est la louange officielle de l'Église.

<sup>11</sup> Lc 11 2

déférence, à croire d'une foi solide et à prêcher sans recherche de style ce que croit et enseigne la sainte Église romaine. Eux suivaient en tous points les enseignements de leur Père saint ; à chaque église ou chaque calvaire aperçu de loin, ils se mettaient humblement à genoux et priaient en utilisant la formule qu'il leur avait apprise<sup>12</sup>.

4. C'est durant le séjour des frères au lieu dit que se déroula l'événement que voici ; un samedi, le saint s'en fut à Assise où il devait, le lendemain matin, donner le sermon habituel dans la cathédrale. Tandis que, selon son habitude, il passait la nuit en prière sous un auvent dans le jardin des chanoines, loin de ses fils, voilà que vers minuit, - quelques frères dormaient, les autres prolongeaient leur oraison, - un char de feu d'une merveilleuse splendeur surmonté d'un globe resplendissant, semblable au soleil, qui illuminait la nuit, entra par la porte de leur chaumière et en fit trois fois le tour. Ceux qui veillaient furent transis de stupeur, et ceux qui dormaient s'éveillèrent, terrifiés ; leurs cœurs furent éclairés non moins que leurs corps, si bien qu'à cette admirable lumière ils purent lire à découvert dans la conscience les uns des autres ; chacun pénétrant le cœur de tous, ils furent unanimement d'avis que c'était leur Père qui, *absent de corps mais présent en esprit*<sup>13</sup> leur apparaissait sous cette image, tout fulgurant et embrasé d'amour, et que le Seigneur voulait leur montrer, par ce char de feu<sup>14</sup> tout resplendissant, qu'ils suivaient, en vrais Israélites<sup>15</sup>, le nouvel Elie établi par Dieu pour être le char et le conducteur<sup>16</sup> des hommes de l'Esprit<sup>17</sup>. Il faut croire que Dieu à la prière de François, *ouvrit les yeux*<sup>18</sup> de ces gens simples pour qu'ils contemplent ses grandeurs, comme il avait *jadis ouvert les yeux du serviteur d'Elisée pour qu'il vît la montagne couverte de chars de feu et de chevaux environnant le prophète*<sup>19</sup>.

Le saint, de retour près de ses frères, pénétra les secrets de leurs consciences, ragaillardit leur courage en leur parlant de leur étonnante vision, et leur fit de nombreuses prédictions concernant les progrès de l'Ordre. À l'entendre ainsi exposer tant de choses hors de la portée d'une intelligence d'homme, les frères comprirent à n'en plus douter que *l'Esprit du Seigneur s'était reposé*<sup>20</sup> sur son serviteur François avec une telle plénitude que pour eux le parti le plus sûr était de suivre sa vie et ses enseignements.

5. Berger de ce petit troupeau<sup>21</sup>, François, guidé par la grâce d'En-Haut, installa ensuite ses douze frères à Sainte-Marie de la Portioncule afin que là où, par les mérites de la Mère de Dieu, l'Ordre des Mineurs avait pris naissance, là aussi, avec la protection de Marie, s'opérât sa croissance. Héraut de l'Évangile, *il parcourait cités et bourgades*<sup>22</sup>, annonçant le royaume de Dieu, *non pas dans le docte langage de la sagesse humaine, mais par la vertu de l'Esprit-Saint*<sup>23</sup>. Il semblait un homme d'un autre monde<sup>24</sup>, lui qui avait l'âme et le visage sans cesse tournés vers le ciel et tendait sans cesse à élever tous les cœurs plus haut que la terre. Dès lors,

---

<sup>12</sup> Saint François recommande encore la formule dans son *Testament* v. 5.

Rivo Torto, malgré Sabatier, serait bien, selon Fortini, à l'emplacement actuellement occupé sous ce nom par les Pères Conventuels, dans la plaine au bord de la route provinciale de Pérouse à Spolète, à peut-être deux kilomètres à l'est de la Portioncule.

On ignore les vrais motifs du non-retour immédiat des frères à la Portioncule après le voyage de Rome.

<sup>13</sup> 1 Co 5 3

<sup>14</sup> 2 R 2 11

<sup>15</sup> Jn 1 47

<sup>16</sup> 2 R 2 12

<sup>17</sup> Littéralement : *des Spirituels*. La fin du chapitre dira suffisamment que si François est leur guide, c'est bien par sa Règle approuvée et confirmée, et non par la mystique « débraillée » que lui prêtaient les *faux* Spirituels pour justifier leurs excentricités.

La formule « vrais Israélites » sera expliquée plus bas : 7 9.

<sup>18</sup> Jn 9 39

<sup>19</sup> 2 R 6 17

<sup>20</sup> Is 11 2

<sup>21</sup> Lc 12 32

<sup>22</sup> Mt 9 35

<sup>23</sup> 1 Co 2 13

<sup>24</sup> Cf. 1 C 36, n. 2.

la vigne du Christ se mit à pousser des *bourgeons parfumés*, à produire des *fleurs de suavité, d'honneur et de sainteté*, et à porter des *fruits abondants*<sup>25</sup>.

6. Il en vint beaucoup, en effet, qui, enflammés par l'ardeur de sa prédication, s'imposaient les nouvelles règles de pénitence conformément à la formule mise au point par l'homme de Dieu qui décida de nommer ce genre de vie : « l'Ordre des Frères de la Pénitence ». Et comme il n'y a pas d'autre voie possible, à tous ceux qui tendent au ciel, que la voie de la pénitence, on y admit les clercs et les laïcs, les célibataires et les gens mariés. Les nombreux miracles accomplis par certains d'entre eux prouvent assez quel fut leur mérite aux yeux de Dieu.

Des jeunes filles aussi optaient pour la chasteté perpétuelle, parmi lesquelles Claire<sup>26</sup>, vierge très chère à Dieu, fut la première tige du jardin, parfumée comme une fleur printanière et blanche, radieuse comme une étoile étincelante. C'est elle qui, maintenant glorieuse au ciel et vénérée sur terre par l'Église, fut la fille dans le Christ de notre Père saint François, le petit pauvre, et la mère des Pauvres Dames<sup>27</sup>.

7. Beaucoup de gens, non seulement gagnés à la dévotion mais ardemment désireux de perfection chrétienne, méprisaient toutes les vanités mondaines pour suivre les traces de François ; chaque jour voyait croître leur nombre, et bientôt ils s'élançèrent à *la conquête des extrémités de la terre*<sup>28</sup> : ne possédant pour tout trésor que la sainte pauvreté, ils étaient parés pour n'importe quel départ, vaillants et rapides marcheurs parce que débarrassés de tout bagage. Aucun bien matériel : aucun attachement, aucune perte à redouter ; partout en sûreté, jamais paralysés par quelque appréhension ni distraits par quelque souci, ils vivaient l'âme en paix et ne se mettaient pas plus en peine du lendemain que du gîte pour la nuit. En plusieurs contrées, il est vrai, on les couvrit d'injures comme racaille et roture, mais leur amour pour l'Évangile du Christ les avait rendus si patients qu'ils recherchaient les lieux où ils souffriraient la persécution corporelle de préférence à ceux où, réputés pour saints, ils auraient pu tirer vanité de la faveur du monde. Leur dénuement lui-même leur semblait encore de l'abondance puisque, comme dit le Sage, la moindre chose leur faisait plaisir à l'égal d'une *considérable aubaine*<sup>29</sup>. Certains frères allèrent jusque chez les infidèles. Un sarrazin, ému de pitié, leur tendit un jour de l'argent pour l'achat de leur nourriture, mais ils refusèrent, et notre homme en restait ébahi, car enfin il voyait bien qu'ils étaient sans ressources. Il comprit enfin que s'ils étaient pauvres et refusaient son argent, c'était par amour pour Dieu, et il en conçut pour eux tant d'affection qu'il s'offrit à *leur procurer tout ce dont ils auraient besoin*<sup>30</sup> tant qu'il lui resterait quelque fortune. Précieuse et inestimable pauvreté, puissance admirable qui transforma cette sauvagerie de barbare en une compassion si pleine de tendresse ! Et quel crime horrible et abominable pour un chrétien que de *fouler aux pieds cette perle précieuse*<sup>31</sup>, qu'un sarrazin recueillit avec tant de vénération !

8. Il y avait alors dans un hôpital près d'Assise un religieux de l'Ordre des Croiziers<sup>32</sup> nommé Morico, depuis longtemps rongé par une grave maladie et condamné par les médecins. Il envoya un messenger supplier instamment l'homme de Dieu de bien vouloir intercéder pour lui près du Seigneur. Notre bienheureux Père y consentit volontiers, commença par prier, émietta du pain,

---

<sup>25</sup> Si 24 17

<sup>26</sup> Elle avait alors 18 ans.

<sup>27</sup> « Pauvres Dames » est le nom officiel du deuxième Ordre franciscain, mais les filles de sainte Claire sont rapidement devenues pour le peuple les « Clarisses », comme les Frères Mineurs étaient devenus les « Cordeliers ».

<sup>28</sup> Ps 18 5

<sup>29</sup> Si 29 30

<sup>30</sup> 1 R 4 7

<sup>31</sup> Mt 7 6

<sup>32</sup> Les Croiziers, Crucifères ou Religieux de Sainte-Croix, ont été fondés, dit-on, par le Pape saint Clet (78-91). Notre Frère Morico appartient sans doute à la branche italienne qui reçut d'Alexandre III en 1169 une règle et des constitutions. (La branche belge et française dite des Croiziers, ou Congrégation des Chanoines réguliers de Sainte-Croix, n'a été fondée qu'en 1211, à Clair-Lieu, par Théodore de Celles, et approuvée en 1216 par Honorius III). C'était un Ordre militaire, d'où la comparaison employée plus bas par François.

le pétrit avec un peu d'huile puisée à la lampe qui brûlait devant l'autel de la Vierge et fit porter son électuaire au malade par les frères, en disant : « Portez à notre frère Morico ce remède qui, grâce à la puissance du Christ, non seulement lui rendra pleine santé, mais fera de lui un soldat vigoureux qui s'enrôlera pour toujours dans notre armée. » Et de fait, le malade n'eut pas sitôt absorbé ce médicament préparé sur ordre de l'Esprit-Saint, qu'il se leva guéri et retrouva, grâce à Dieu, tant de force de corps et d'âme qu'il entra dans l'Ordre sans tarder, ne voulut jamais pour vêtement plus qu'une seule petite tunique sous laquelle il porta longtemps une cuirasse à même sur la peau, ne mangea que des aliments crus, herbes, légumes et fruits, se refusa pain et vin durant de longues années, et se conserva pourtant sain et vigoureux.

9. Plus les petits pauvres du Christ croissaient en vertu et plus leur réputation, se répandant comme un parfum, leur attirait de tous les points de la terre des hommes qui voulaient connaître notre bienheureux Père : jusqu'à un poète mondain autrefois couronné par l'Empereur et surnommé depuis « le roi des chansons », qui voulut aller trouver cet homme de Dieu dont on racontait le mépris pour le monde ; il le rencontra prêchant dans un monastère à San Severino, et *la main de Dieu<sup>33</sup> fut sur lui<sup>34</sup>* : il vit François, le prédicateur de la croix du Christ, marqué lui-même du signe de la croix par deux épées resplendissantes : l'une allait de la tête aux pieds, et la deuxième, transversale, d'une main à l'autre. Il n'avait jamais vu le visage du serviteur du Christ, mais un pareil prodige lui tint lieu de présentation. Frappé de stupeur, il commença par songer à une vie meilleure, puis, incapable à la fin de résister aux paroles du saint, et comme transpercé par le glaive de l'Esprit sortant de sa bouche<sup>35</sup>, il s'attacha au bienheureux Père, dédaigneux désormais de toute la gloire que le monde pouvait lui offrir. A le voir passer aussi totalement de l'agitation du siècle à la paix du Christ, le saint lui donna le nom de frère Pacifique<sup>36</sup>. Plus tard, très avancé en sainteté, il mérita de voir encore une fois sur le front de François avant de devenir Ministre en France - il y fut le premier provincial - un grand Tau dont les couleurs variées donnaient au visage du saint une admirable beauté. Ce signe Tau avait en effet toute la vénération et la dévotion du saint : il en parlait souvent pour le recommander, l'écrivait de sa main au bas des lettres qu'il envoyait<sup>37</sup> comme s'il voulait mettre tout son zèle à *imprimer ce Tau*, selon la parole du Prophète<sup>38</sup> *sur le front de ceux qui gémissent et pleurent leurs péchés<sup>39</sup>*, de tous les vrais convertis au Christ Jésus.

10. Avec le temps, le nombre des frères s'étant considérablement augmenté, leur pasteur dévoué voulut les convoquer pour un Chapitre général à Sainte-Marie de la Portioncule afin de « lotir » comme Dieu le voudrait *le domaine de la pauvreté<sup>40</sup>*, et *d'attribuer à chacun une région<sup>41</sup>* où

---

<sup>33</sup> La main de Yahweh : « expression fréquente chez Ezéchiel pour désigner l'action de la puissance divine s'emparant de l'homme pour le mettre en présence de visions. » (Crampon.)

<sup>34</sup> Ez 1 3

<sup>35</sup> He 4 12 : « Elle est vivante, la Parole de Dieu (que prêchait François), elle est efficace, plus acérée qu'aucune épée à deux tranchants ; si pénétrante qu'elle va jusqu'à séparer l'âme et l'esprit, les jointures et les moelles... » Cette parole de Dieu sortant de la bouche du Christ et de François évoque aussi le « Christ au glaive entre les dents » de l'Apocalypse, si magnifiquement illustré par l'un des vitraux de Bourges.

<sup>36</sup> Le Frère Pacifique, était né à Lisciano, près d'Ascoli. C'est lui qui fut envoyé en France, à la place de saint François, en 1217, pour y établir l'Ordre franciscain. Il fonda de nombreux couvents, dont *la Cordelle* de Vézelay et Saint-Denys. De retour en Italie en 1223, il fut compagnon de saint François dans les dernières années de sa vie ; de 1226 à 1228, le Frère Pacifique devint Visiteur des Clarisses. Il retourna en France et y mourut vers 1236. Wadding dit que l'on conservait au couvent de Lens « les ossements du bienheureux Pacifique » et le couvent de Vézelay avait devant le maître-autel de son église une pierre tombale portant cette inscription : « Ci-gît Frère Pacifique de Picenum, compagnon de saint François, ministre de France. Que son âme repose en paix. »

<sup>37</sup> De sa propre main : ce détail nous indique que François, même avant que les stigmates l'en aient physiquement empêché, utilisait pour ses lettres un secrétaire.

<sup>38</sup> Nous avons vu que le sermon d'Innocent III sur le signe Tau dont il est question dans ce verset, avait fortement frappé François.

<sup>39</sup> Ez 9 4

<sup>40</sup> Gn 41 52

<sup>41</sup> Ps 77 54

l'enverrait l'obéissance. On vit arriver une foule de plus de cinq mille frères<sup>42</sup> et l'on manquait absolument de tout, mais Dieu, dans sa bonté, leur vint en aide : un ravitaillement suffisant assurait la santé des corps et la joie spirituelle débordait<sup>43</sup>. Quant aux Chapitres provinciaux, François n'y pouvait assister en personne, mais sa direction attentive, sa prière instante et sa bénédiction efficace le rendaient présent en esprit ; parfois même, par un merveilleux effet de la puissance de Dieu, il apparaissait visiblement. Un jour, par exemple, au Chapitre d'Arles, notre célèbre prédicateur Antoine, associé maintenant à la gloire des confesseurs du Christ, faisait aux frères un sermon sur le titre de la Croix : *Jésus de Nazareth roi des Juifs*<sup>44</sup>, et voilà qu'un frère nommé Monaldo, dont la vertu nous est garantie, tourna vers la porte ses regards, dirigés certainement par Dieu : il vit alors, de ses yeux de chair, le bienheureux François soulevé dans les airs, les bras étendus en forme de croix et bénissant les frères. Tous jugèrent alors que si l'Esprit avait voulu les emplir d'une si vive et si extraordinaire consolation, c'était pour leur *donner un témoignage certain*<sup>45</sup> de la présence réelle de leur saint Père qui confirma lui-même dans la suite ce qu'avait attesté ce miracle évident. Nous devons croire que la même force toute-puissante de Dieu qui permit jadis au saint évêque Ambroise d'assister aux funérailles du glorieux Martin pour que la sainteté du dernier convoi fût digne de celle du défunt, permit aussi à son serviteur François d'assister à la prédication de son fidèle porte-parole Antoine pour authentifier ce qu'il disait à la louange de la croix du Christ dont François était porteur et fidèle servant.

11. Quand l'Ordre eut pris de l'extension, il crut le moment venu de faire confirmer pour toujours par Honorius, successeur d'Innocent, la forme de vie approuvée par ce dernier, et c'est alors que Dieu, pour l'instruire, lui envoya la révélation que voici : Il lui sembla qu'il avait ramassé à terre de minuscules miettes de pain et qu'il devait les distribuer à ses frères affamés qui se pressaient nombreux autour de lui. Comme il hésitait à distribuer d'aussi petites miettes qui auraient pu leur glisser des mains, une voix lui dit du ciel « François, avec toutes ces miettes, fais donc une hostie, et tu pourras donner à manger à tous ceux qui le désireront. » Il le fit, mais voilà que tous ceux qui la recevaient sans dévotion ou la traitaient sans égards apparaissaient nettement marqués d'une lèpre qui les rongeaient. Au matin, le saint raconta tout cela à ses compagnons, désolé de n'en pouvoir percer le mystère. Mais le lendemain soir, pendant que, se privant de sommeil, il continuait à prier, il entendit la même voix lui dire du haut du ciel : « François, les miettes que tu as vues la nuit dernière, ce sont les paroles de l'Évangile, l'hostie représente la règle, et la lèpre le péché. »

Voulant donc, pour faire confirmer la règle, comme sa vision l'y invitait, donner une rédaction plus serrée à ce qui n'était encore qu'un brassage assez confus de phrases d'Évangile, il se retira sur une montagne avec deux compagnons<sup>46</sup> sous la conduite de l'Esprit-Saint, et là, jeûnant au pain et à l'eau, il dicta au fur et à mesure des inspirations qu'il recevait de l'Esprit de Dieu, dans sa prière. Une fois descendu, il la confia aux mains de son vicaire<sup>47</sup>, mais quelques jours après celui-ci déclara qu'il l'avait perdue par négligence ; le saint alors retourna à sa solitude, et rédigea aussitôt une nouvelle règle, identique à la précédente, comme s'il en avait

---

<sup>42</sup> Ce chiffre est confirmé par Eccleston, *De Adventu* AF I, p. 232, et par Ange Clareno, *Expositio Regulae*, éd. Oliger, Quaracchi 1912, p. 128 et 190. Jourdain de Giano parle de trois mille seulement : *Chronica*, 16, AF I, p. 6.

<sup>43</sup> De véritables colonnes de ravitaillement montaient de Pérouse, de Spolète, de Foligno, de Spello et d'Assise pour apporter aux pauvres du Christ toutes sortes de bonnes choses à manger, sans oublier les nappes, les cruches et les verres. « Et bienheureux s'estimait celui qui pouvait apporter le plus de choses. » Voyez *Fioretti*, ch. 18. Sur l'ambiance de ces chapitres, lire plus loin le témoignage de Jacques de Vitry (p. 1323). Et sur la présence de saint Dominique au Chapitre des Nattes, lire le témoignage d'Olivi (p. 1338).

<sup>44</sup> Jn 19 19

<sup>45</sup> Jn 1 7

<sup>46</sup> Léon et Bonizio.

<sup>47</sup> Frère Elie. Saint Bonaventure passe discrètement sur le rôle de Frère Elie dans cette aventure, mais le signale pourtant afin d'insister une fois de plus, à l'intention des Spirituels, sur la volonté de François de rédiger une Règle, et sur l'importance qu'il y attachait.

reçu chaque mot de la bouche de Dieu ; et il en obtint enfin la confirmation, comme il l'avait souhaité, par le Seigneur Pape Honorius, alors dans la huitième année de son pontificat. Pour pousser les frères à plus de ferveur dans l'observance de cette règle, il disait qu'il n'y avait rien mis qui vînt de sa réflexion personnelle, mais qu'il l'avait fait écrire comme elle lui avait été révélée par Dieu. Dieu lui-même vint l'attester puisque, quelques jours plus tard, les Stigmates du Seigneur Jésus furent imprimés dans la chair de François par le doigt du Dieu vivant<sup>48</sup> : c'était comme une bulle du Pontife suprême, le Christ, qui confirmait la règle sans réserve, et soulignait les mérites de l'auteur. Mais nous reparlerons de cet événement quand le moment sera venu, après avoir décrit toutes les vertus de notre saint.

---

<sup>48</sup> Le doigt de Dieu : dans la Liturgie et les Écritures, c'est le nom du Saint-Esprit (cf. le *Veni Creator*) ; et c'est au Saint-Esprit que sont attribuées toutes les manifestations de force, de puissance miraculeuse de la Trinité (Cf. : Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons.) Ex **31** 18 et Dt **1** 10.

## CHAPITRE 5

### SON AUSTÉRITÉ. LE CHARME<sup>1</sup> QUE LUI PROCURAIT LA COMPAGNIE DES CRÉATURES.

1. A voir toutes ces âmes entraînées par son exemple à porter avec ferveur la croix du Christ, François, l'homme de Dieu, se sentait, lui aussi, encouragé, en digne chef de l'armée du Christ, à conquérir *la palme de la victoire*<sup>2</sup> sur les plus hauts sommets de la vertu. Frappé en effet par cette parole de l'Apôtre : « *Ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences*<sup>3</sup> », il voulut assurer à son corps l'armure de la croix. Il opposait aux désirs de ses sens une discipline d'une telle rigidité qu'il accordait à peine à la nature ce qui lui est nécessaire pour se soutenir. Il est bien difficile de subvenir à une nécessité du corps, disait-il, sans se laisser aller aux penchants des sens<sup>4</sup>. Aussi, tant qu'il fut en bonne santé, n'accepta-t-il qu'à contrecœur et rarement des aliments cuits<sup>5</sup> ; encore les mélangeait-il de cendre ou les noyait-il dans l'eau, tant et si bien que l'assaisonnement perdait toute saveur<sup>6</sup>. Et en fait de boisson, je ne parlerai même pas de vin, puisque, même brûlé de soif, il ne buvait d'eau qu'à peine assez pour se désaltérer<sup>7</sup>. Il savait inventer des moyens de pratiquer une abstinence plus dure encore et par l'entraînement y faisait chaque jour des progrès. Bien qu'il eût atteint déjà le sommet de la perfection, il se considérait toujours comme un commençant, trouvait toujours du neuf pour châtier la concupiscence en matant la chair. Quand il quittait sa solitude, il prenait la même nourriture que ses hôtes, à cause de la parole de l'Évangile<sup>8</sup>, mais sitôt rentré il se remettait strictement à sa rigoureuse abstinence. C'est ainsi que, dur pour lui-même, humain avec tous, soumis en tous points à l'Évangile du Christ, qu'il jeûnât ou qu'il mangeât, il était toujours un exemple et un sujet d'édification. C'était la terre nue qui la plupart du temps servait de lit à son pauvre corps fatigué<sup>9</sup>, et souvent il dormait assis, avec une pierre ou une bûche en guise d'oreiller, et sa seule pauvre tunique comme couverture : il servait le Seigneur « dans le froid et la nudité<sup>10</sup> ».

2. On lui demanda un jour comment un habit<sup>11</sup> si léger pouvait le défendre de la morsure du froid en hiver ; il répondit avec toute l'ardeur de son âme : « Si nous brûlions de ce feu intérieur qu'est le désir de la patrie céleste, nous supporterions allègrement le froid extérieur ! » Il avait en horreur les tissus trop caressants et préférait les habits grossiers, car c'était, disait-il, ce qui avait mérité à Jean-Baptiste d'être loué de la bouche même de Dieu. Si la tunique qu'on lui

---

<sup>1</sup> Au lieu des inévitables *solatio* ou *consolatio*, dont saint Bonaventure fait une étrange consommation, on trouve ici *solatium*, qui insiste davantage sur l'agrément et le charme que sur la consolation après une épreuve. Serait-ce une réminiscence d'Ovide (*Fastes*, 1, 441) : *Aves, solatia ruris* Oiseaux qui faites le charme des campagnes ?... - En tout cas, ce titre contrasté veut souligner l'aimable génie franciscain de l'équilibre entre le refus de jouissance sensuelle, d'une part, et l'aisance toute fraternelle, d'autre part, dans les rapports avec toute créature.

<sup>2</sup> Ap 7 9

<sup>3</sup> Ga 5 24

<sup>4</sup> Saint Bonaventure se montre ici plus nuancé que 1 C 51 qui dit : Il est impossible de satisfaire à la nécessité sans devenir esclave du plaisir.

<sup>5</sup> Vieille tradition ascétique : chez les ermites syriens déjà « manger un aliment cuit passait pour intempérance ! » (Saint Jérôme, Lettre 27, à Eustoche, 7).

<sup>6</sup> Nous sommes au pays du piment, et chacun sait qu'en Italie plus peut-être qu'en France, « c'est la sauce qui fait le poisson ».

<sup>7</sup> Voyez cependant plus bas § 10.

<sup>8</sup> Reproduite dans les deux Règles successives (1 9 et 11 3) : Mangez de tout ce qu'on vous présentera. (Lc 10 7).

<sup>9</sup> On montre en divers ermitages des « lits » de saint François (Alverne, Greccio). Authentiques ou non, ce sont d'affreux réduits sur le roc à nu, qu'un grillage protège parfois des excès de la dévotion populaire.

<sup>10</sup> 2 Co 11 27

<sup>11</sup> On vénère plusieurs habits de saint François, par exemple celui de la sacristie du Sacro Convento à Assise. Très probablement authentiques, ces habits sont constitués par un entrelacs grossier de laine claire et sombre. L'un des manteaux est conservé à Paris, au couvent des capucins, rue Boissonade.

donnait était trop douce à son gré, il en garnissait l'intérieur de cordelettes et citait la parole de Celui qui est la Vérité : « *Ce n'est pas dans la chaumière du pauvre mais dans les palais des rois qu'on rencontre les vêtements moelleux*<sup>12</sup>. » L'expérience lui avait appris d'ailleurs que l'austérité met en fuite les démons, tandis qu'ils prennent grand plaisir à tenter les voluptueux et les sensuels.

Une nuit où, contre son habitude, il avait utilisé un oreiller de plumes, à cause de ses migraines et de son ophtalmie, le démon s'y glissa, l'empêcha de dormir jusqu'à Matines et le distrayait de mille manières dans ses efforts pour prier, jusqu'à ce qu'un frère fût venu sur sa demande pour emporter loin de la cellule le traversin et son démon. Mais ce fut alors le frère, à peine sorti de la cellule avec le duvet maudit, qui se trouva sans force et tout paralysé jusqu'à ce que le Père, averti par le Saint-Esprit, rendît d'un mot leur pleine vigueur à son cœur et à son corps<sup>13</sup>.

3. Austère, *toujours sur ses gardes*<sup>14</sup>, il veillait avec le plus grand soin à conserver purs son âme et son corps ; dans les débuts de sa conversion, il lui arrivait en plein hiver de se plonger dans un fossé plein d'eau glacée<sup>15</sup> pour mater pleinement l'ennemi que chacun porte en soi<sup>16</sup> et préserver des atteintes de la volupté la blanche robe de son innocence. Un homme spirituel, affirmait-il, endure infiniment plus volontiers le froid qui glace son corps que l'ardeur du plus léger désir charnel s'emparant de son esprit.

4. Une nuit, il était en train de prier dans sa cellule de l'ermitage de Sarteano, quand il entendit l'antique ennemi l'appeler trois fois

- François ! François ! François !

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Et l'autre, insidieux :

- Il n'est pécheur en ce monde à qui Dieu, s'il se convertit, n'accorde le pardon ; mais celui qui se tue lui-même à force de pénitence, celui-là jamais n'obtiendra miséricorde.

Une révélation permit aussitôt à l'homme de Dieu de pénétrer la fourberie de l'ennemi qui s'acharnait ainsi à le ramener à la médiocrité. La preuve en fut que tout de suite une forte tentation charnelle le saisit, attisée par *celui dont le souffle peut allumer des charbons*<sup>17</sup>. Sitôt effleuré par cette tentation, notre amant de la chasteté ôte son habit, empoigne sa corde et se flagelle vigoureusement en disant : « Voilà, frère âne, l'état dans lequel tu mérites de rester ; voilà le fouet que tu dois subir ! La tunique est un habit religieux, un symbole de sainteté ; un vicieux n'a pas le droit de se l'approprier. Mais si tu veux partir, pars donc comme tu es ! »

Il n'en reste pas là : débordant d'une magnifique ardeur spirituelle, il sort de sa cellule, va au jardin, se roule tout nu dans l'épaisse couche de neige<sup>18</sup> -, puis, la ramassant à pleines mains, il en fabrique sept bonshommes, les passe en revue et, s'adressant à « l'homme extérieur » : « Regarde, dit-il : le plus grand c'est ta femme ; les quatre autres tes deux garçons et tes deux filles, et les deux derniers ton domestique et ta bonne, car il faut aussi se faire servir ! Dépêche-toi donc de leur trouver des vêtements : ils meurent de froid. Mais si tu trouves trop lourds tant de soucis, alors reporte tous tes soins à ne servir que Dieu seul ! » Le tentateur, vaincu, battit en retraite aussitôt et le saint retourna en cellule, victorieux ; le froid extérieur qu'il s'était imposé comme châtiment avait si bien éteint le feu intérieur de la concupiscence qu'il en fut pour

---

<sup>12</sup> Mt 11 8

<sup>13</sup> L'histoire de l'oreiller est localisée à Greccio par LP 94, au récit plus pittoresque et développé.

<sup>14</sup> Is 21 8

<sup>15</sup> 1 Cel 42 situe ces austérités hivernales à Rivo Torto.

<sup>16</sup> Saint François illustre ici, par la pratique, la théorie qu'il avait présentée dans l'Admonition 10.

<sup>17</sup> Jb 41 12

<sup>18</sup> A quelques kilomètres au sud-ouest de Chiusi et du Lac Trasimène (province de Sienne, district de Montepulciano), on est à plus de 300 mètres d'altitude et au pied de monts d'un millier de mètres ; aussi la neige y est-elle plus fréquente et plus abondante qu'un Français ne se le figure.

toujours débarrassé. Un frère, encore en prière à cette heure-là, fut témoin de tout le spectacle grâce à un splendide clair de lune ; l'homme de Dieu en fut informé, lui raconta le drame de sa tentation, mais lui défendit d'en parler à quiconque tant qu'il vivrait.

5. Il enseignait que ce n'est pas assez de détruire les vices et de réprimer les ardeurs de la chair, mais qu'il faut encore surveiller avec grand soin l'accès des sens extérieurs par lesquels la mort entre dans l'âme. Il ordonnait d'éviter avec le plus grand soin les allures familières, les bavardages et les entrevues avec les femmes, occasion de chute pour beaucoup, car, affirmait-il, « c'est ce qui perd les plus faibles et affaiblit les plus forts ; à moins d'être d'une vertu très éprouvée, il est aussi facile de leur parler sans être contaminé que de *marcher dans le feu*, comme dit l'Écriture, *sans se brûler les pieds*<sup>19</sup> ». Lui-même d'ailleurs *détournait ses yeux pour ne pas s'attarder à des vanités*<sup>20</sup>, si bien qu'il put un jour déclarer à un compagnon n'en reconnaître pratiquement aucune<sup>21</sup>. Il n'est pas prudent, pensait-il, d'enregistrer de ces visions qui sont capables ensuite de faire reprendre feu à une chair déjà domptée ou de ternir la blancheur d'une âme innocente. Il allait jusqu'à déclarer que parler à une femme relève de la frivolité, sauf en confession ou pour lui adresser deux mots d'exhortation, selon les besoins de son âme et les exigences de la politesse ; « Que peut donc bien avoir un religieux à traiter avec une femme si ce n'est lorsqu'elle lui demande le sacrement de pénitence ou un conseil pour devenir meilleure ? Quand on est trop sûr de soi, on prend moins garde à l'ennemi, et le diable a tôt fait, quand il vous a saisi par un cheveu, d'en faire un joug qu'on ne peut plus rejeter. »

6. Quant à l'oisiveté, qu'il considérait comme le cloaque où grouillent toutes les mauvaises pensées, il recommandait de la fuir avec le plus grand soin et montrait par son exemple qu'il faut dompter la chair paresseuse et rétive par une application soutenue et un travail utile<sup>22</sup>. Aussi appelait-il son corps « frère âne », pour signifier qu'il fallait le surcharger de travail et de fardeaux, le fouetter souvent et le nourrir du premier picotin venu. S'il voyait un frère traîner son oisiveté et prétendre vivre aux crochets des autres : « On devrait l'appeler frère mouche, disait-il, car celui-là inspire à tous aversion et mépris, qui ne fait rien de bon, gâte ce qui est bien fait. Je veux que tous mes frères travaillent et se donnent de la peine pour empêcher l'oisiveté de les entraîner au mal en pensées ou en paroles. » En fait de paroles, il ordonnait aux frères l'observation du silence dont parle l'Évangile : s'abstenir soigneusement et toujours *de toute parole oiseuse parce qu'on aura, le jour du jugement, à en rendre compte*<sup>23</sup>. S'il prenait un frère à bavarder assez souvent et sans utilité, il l'en reprenait avec véhémence ; il affirmait que silence et discrétion protègent la pureté du cœur et sont une grande force, puisque « la langue (l'Écriture parle ici de l'organe de la parole plutôt que du goût) peut donner et la vie et la mort<sup>24</sup>. »

7. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour amener ses frères à vivre dans l'austérité ; il n'aimait cependant pas cette rigueur enragée qui ne *revêt pas les entrailles de la douceur*<sup>25</sup> et n'est pas assaisonnée de discrétion<sup>26</sup>. Ainsi, par exemple, un frère qui avait mené le jeûne beaucoup trop longtemps, n'en pouvant plus de faim, en avait aussi perdu le sommeil ; le doux berger comprit le péril qui menaçait sa brebis : il appela le frère, lui servit du pain, et, pour lui éviter d'en rougir, mangea le premier en l'invitant à en faire autant. Abandonnant toute timidité, le frère mangea, tout content d'avoir ainsi, grâce à la sagesse et à la bonté de son pasteur, évité

---

<sup>19</sup> Pr 6 28

<sup>20</sup> Ps 118 37

<sup>21</sup> Celano parle pourtant de deux femmes que François reconnaissait : sans doute Claire, et Jacqueline de Settesoli (2 C 112) ; Ange Clareno opte pour Claire et Dame Pica (*Expositio Regulae*, édit. Oligier, Quaracchi 1912, p. 217).

<sup>22</sup> Qui ne sera pas forcément un travail manuel. D'après saint Bonaventure lui-même, François n'a pas gagné en tout par son travail la valeur de 12 deniers (*Epist. de 3 quaest.* § 9). Voir cependant plus bas (10 6) l'épisode du coffret.

<sup>23</sup> Mt 12 36

<sup>24</sup> Pr 18 21

<sup>25</sup> Col 3 12.

<sup>26</sup> Une fois lancé dans les réminiscences bibliques, saint Bonaventure en oublie de veiller à la cohérence de ses images et comparaisons.

l'anémie<sup>27</sup> et reçu un bel exemple de sainteté. Au matin, quand tous les frères furent rassemblés, l'homme de Dieu leur raconta l'incident de la nuit et en tira une leçon pleine de sagesse : « Soyez des modèles les uns pour les autres, mes frères, non point par vos jeûnes mais par votre charité ! » Il leur apprit encore à suivre la discrétion, accompagnatrice obligée de toute vertu, non pas la modération à laquelle nous porte notre nature charnelle, mais la discrétion que nous enseigna le Christ dont la vie très sainte nous est à tous un exemple de perfection<sup>28</sup>.

8. Mais il est impossible à l'homme, *parce que la chair est faible*<sup>29</sup>, de suivre parfaitement et sans contracter quelque souillure, l'Agneau sans tache crucifié pour nous ; le saint affirmait donc - et son enseignement est solide - que la poursuite de la perfection ne va pas sans larmes abondantes et quotidiennes. Lui-même, arrivé pourtant à une merveilleuse pureté de cœur et de corps, ne cessait de clarifier toujours plus les regards de son âme par des ruisseaux de larmes, sans souci du préjudice ainsi causé aux yeux de son corps. A pleurer continuellement il avait fini, en effet, par contracter une très grave maladie des yeux et il répondit un jour au médecin qui lui prescrivait de ne pas pleurer s'il ne voulait devenir aveugle : « Frère médecin, ce n'est pas pour l'amour d'une lumière dont jouissent les mouches tout aussi bien que nous, qu'il nous faut renoncer si peu que ce soit à la vision de la lumière éternelle<sup>30</sup>, car ce n'est pas l'esprit qui a reçu pour la chair le privilège de voir la lumière, mais la chair pour l'esprit. » Il préférait encore perdre la vue que de s'interdire, au prix de l'extinction en lui de toute dévotion, les larmes qui permettent de voir Dieu parce qu'elles rendent plus pur le regard intérieur<sup>31</sup>.

9. Une autre fois, les médecins prescrivirent comme remède une cautérisation<sup>32</sup>, et les frères le pressaient instamment d'y consentir ; l'homme de Dieu, humblement<sup>33</sup> s'y soumit, car il y vit à la fois l'occasion de guérir et de souffrir. On appela donc un chirurgien qui vint et mit un fer à rougir pour procéder à l'opération. Le serviteur du Christ, pour redonner courage à son corps, d'avance tout secoué d'effroi, s'adressa au feu comme à un ami : « Mon frère le feu, dit-il, le Très-Haut t'a conféré une splendeur que t'envient toutes les créatures ; il t'a fait utile, fort et beau<sup>34</sup> ; montre-toi bon et courtois envers moi. Je prie le Seigneur Magnifique, le Dieu qui te créa, de tempérer pour moi ton ardeur afin que j'aie la force de supporter ta caresse brûlante ! » Sa prière terminée, il traça un signe de croix sur le fer incandescent et ensuite attendit sans trembler. Le fer encore tout pétillant d'étincelles fut enfoncé dans sa chair délicate, et la cautérisation s'étendit de l'oreille au sourcil... Mais le saint nous renseigne lui-même sur la souffrance qu'il endura : « Louez le Très-Haut, dit-il aux frères, car je vous le dis en vérité, je n'ai pas senti la brûlure du feu, et ma chair n'a pas eu à souffrir. » Et se tournant vers le médecin : « Si ce n'est pas assez cuit, tu peux recommencer ! » A voir tant de vaillance et de force d'âme dans un corps si fragile, le médecin fut stupéfait et s'écria que c'était un miracle de Dieu : « Je vous le dis, mes frères, *j'ai vu des merveilles aujourd'hui*<sup>35</sup> ! » Le saint, en effet,

<sup>27</sup> Littéralement : Amaigrissement ; le mot choisi par saint Bonaventure, *dis-pendium*, indique avec précision le « dépérissement progressif constaté par la diminution du poids ».

<sup>28</sup> LP 1 situe l'événement à Rivo-Torto.

<sup>29</sup> Mt 26 41

<sup>30</sup> Les larmes provoquent la cécité : cette menace était sans doute croyance commune. Elle se lisait déjà dans les *Proverbes* de WIPO, chapelain de l'empereur Henri III (PL 142, 1262).- L'allusion à la lumière dont jouissent les mouches tout aussi bien que nous est un emprunt aux *Vies des Pères du Désert* (PL 73, 889) emprunt déjà utilisé par saint Jérôme (PL 73, 814).

<sup>31</sup> Ce regard intérieur est à la fois, pour saint Bonaventure, la « lampe du corps » dont parle l'Évangile, l'intention que nous projetons sur les choses, et la conscience, le sens moral, la faculté de discerner le bien du mal.

<sup>32</sup> Le *Miroir de la Perfection* 115 situe le fait à Fonte Colombo, près de Rieti, là-même où François écrivit sa Règle de 1223.

<sup>33</sup> Humblement, c'est-à-dire en esprit d'obéissance, car Celano nous apprend (1 C 98) que frère Elie, alors ministre général, avait demandé au saint de ne pas repousser plus longtemps les secours de la médecine. Pour saint Bonaventure, biographe pacificateur, toujours la même méthode de travail : passer sous silence un nom qui suscitait encore des discussions passionnées.

<sup>34</sup> Bien remarquer cette sorte d'extrait du *Cantique des Créatures*, dont saint Bonaventure ne parle nulle part explicitement.

<sup>35</sup> Lc 5 26

parvenu à cette pureté qui unit la chair à l'esprit et l'esprit à Dieu dans une merveilleuse harmonie, se voyait obéi, à son tour, par ordre de Dieu, lorsqu'il exprimait un désir ou une volonté, par la créature soumise au Créateur.

10. En voici un autre exemple : un jour que, très gravement malade à l'ermitage de Saint-Urbain<sup>36</sup> et sentant ses forces l'abandonner, il avait demandé du vin à boire, on lui répondit qu'il n'y en avait pas une goutte. Il se fit alors apporter de l'eau, la bénit d'un signe de croix, et aussitôt ce qui n'avait été jusque-là que de l'eau pure se changea en un vin excellent ; il en but et sentit un grand mieux. Ce que la pauvreté de l'ermitage rendait impossible fut obtenu par la pureté du saint. À peine en eut-il goûté que les forces lui revinrent. L'eau avait pris un nouveau goût, et le malade y puisait une nouvelle santé : tant la boisson que celui qui la buvait furent miraculeusement transformés : double preuve qu'il avait parfaitement *dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau*<sup>37</sup>.

11. Il n'y avait pas que les créatures à venir, sur son ordre, se mettre au service du serviteur de Dieu : le Créateur lui-même et sa providence daignait combler ses désirs. Accablé par toutes les maladies qui s'étaient donné sur lui rendez-vous, il aurait aimé entendre un peu de musique qui rendît l'essor en son âme à la joie spirituelle, mais comme les convenances<sup>38</sup> ne permettaient pas d'engager des hommes à cet effet, ce furent les anges qui vinrent prêter leur concours pour lui faire plaisir. Durant une nuit, en effet, où il veillait et pensait au Seigneur, une cithare fit entendre soudain un son merveilleux et fila une délicieuse mélodie. Il ne voyait personne mais pouvait suivre au son les allées et venues du cithariste. La douce chanson fut un tel bonheur pour le saint tendu vers Dieu de toute son âme, qu'il se crut dans l'autre monde<sup>39</sup>. Ce fait ne put d'ailleurs rester caché à ses compagnons les plus habituels qui reconnaissaient à des indices certains que leur Père était *visité par le Seigneur*<sup>40</sup> et favorisé de consolations si fréquentes et si extraordinaires qu'il ne pouvait les leur cacher.

12. Une autre fois, s'en allant prêcher avec un frère entre la Lombardie et la marche de Trévise, ils furent tous deux, sur une rive du Pô, bloqués par la nuit. Continuer dans cette obscurité sans voir le fleuve et au milieu des marais était très dangereux. Son compagnon dit au saint : « Père, prie donc pour nous délivrer des dangers qui nous menacent ! » Avec son immense confiance, l'homme de Dieu répondit

« S'il plaît à sa bonté, Dieu est assez puissant pour dissiper ces ténèbres et nous accorder le bienfait de la lumière. » À peine avait-il parlé qu'une lumière miraculeuse les environna et bien qu'au-delà régnât la nuit, ils voyaient clairement et dans un grand rayon la route et tous les alentours. Cette lumière fut le guide de leur corps et le réconfort de leur âme, et après une longue route ils arrivèrent sans encombre, en chantant des hymnes et des cantiques de louange, à la maison où ils devaient descendre.

Je vous laisse à juger quelle fut l'admirable pureté et la vertu de cet homme pour qu'à son gré le feu modérât son ardeur, l'eau changeât de goût, les anges lui procurassent la consolation de leur musique et la lumière de Dieu lui servît de guide, l'univers entier donnant ainsi la preuve qu'il se met au service des cinq sens<sup>41</sup> de celui qui, en se sanctifiant, les avait sanctifiés.

---

<sup>36</sup> L'ermitage du Speco Sant'Urbano est situé à quelques kilomètres au sud-est de Narni. C'est l'un des mieux conservés des ermitages où vécut saint François.

<sup>37</sup> Col 3 9

<sup>38</sup> Les convenances, c'est-à-dire surtout l'opposition de frère Elie dont saint Bonaventure, une fois de plus, tait les agissements. Notons cependant, à décharge, que pour le ministre général comme pour toute imagination du XIII<sup>e</sup> siècle, les musiciens comme les acteurs, étaient assimilés soit aux histrions habitués des kermesses, beuveries, sauteriers, orgies, soit aux jongleurs habitués des châteaux : de toutes façons il eût été très original de les introduire dans un ermitage de pénitents.

<sup>39</sup> LP 24 place l'épisode à Rieti dans la maison de Tabald le Sarrasin, médecin qui soignait saint François.

<sup>40</sup> Lc 1 68 ; 7 16

<sup>41</sup> En fait, quatre seulement sont ici mentionnés : le toucher pour le feu, le goût pour l'eau, l'ouïe pour la musique des anges, et la vue pour la lumière dans l'obscurité. Pour l'odorat, on n'a qu'une légère

---

allusion à l'occasion du baiser au lépreux. Saint François dit lui-même dans son Testament : « Quand je revins de chez eux (les lépreux), ce qui me semblait autrefois amer s'était changé pour moi en douceur pour l'âme et pour le corps. »

## CHAPITRE 6

### SON HUMILITÉ. SON OBÉISSANCE. LES FAVEURS QUE DIEU LUI PRODIGUAIT À VOLONTÉ.

1. L'humilité, sauvegarde et parure de toutes les vertus, surabondait en l'homme de Dieu<sup>1</sup>. À ses yeux, il n'était rien moins que pécheur, mais en réalité il était le miroir resplendissant de toute sainteté. Comme un *architecte avisé qui commence par les fondations*<sup>2</sup>, il mit toute son application à n'édifier que sur elle, conformément à l'enseignement du Christ : « Si le Fils de Dieu, disait-il, est descendu de toute la hauteur qui sépare de notre abjection le sein du Père, c'est pour nous apprendre l'humilité, lui Seigneur et Maître, par la parole et par l'exemple. » Aussi veillait-il, en vrai disciple du Christ, à entretenir devant ses yeux et aux yeux des autres le spectacle de son abjection, se rappelant la parole du Maître des maîtres : « *Ce qui est grand devant les hommes est une abomination aux yeux de Dieu*<sup>3</sup>. » Et il répétait volontiers cette maxime : « L'homme ne vaut que ce qu'il vaut aux yeux de Dieu et rien de plus<sup>4</sup>. » Il estimait donc que la fierté d'avoir acquis la faveur du monde est une folie ; une humiliation le mettait en joie, un compliment l'assombrissait. Il aimait mieux recevoir un blâme qu'un éloge, sachant bien que le premier nous pousse à nous corriger tandis que le second est une occasion de chute. C'est pourquoi souvent quand les foules vantaient ses mérites et sa sainteté, il ordonnait à un frère, par manière d'antidote, de lui seriner à l'oreille des paroles humiliantes ; et quand ce frère, bien à contrecœur, l'avait traité de croquant, de goujat, de propre-à-rien, de parasite, alors il répondait, le cœur et le visage rayonnants de joie : « Que le Seigneur te bénisse, mon fils bien-aimé, car tu dis bien vrai, et c'est là ce que mérite d'entendre le fils de Pierre Bernardone ! »

2. Pour s'attirer le mépris, il n'hésitait pas, dans ses tournées de prédication, à signaler à tout le peuple ses propres défauts. Il lui était arrivé un jour, malade et n'en pouvant plus, d'adoucir un peu la rigueur de son jeûne afin de recouvrer la santé. Quand il eut, tant bien que mal, repris un peu de forces, il lui tarda de s'exposer au mépris des autres, tant il se méprisait lui-même : « Il n'est pas juste, dit-il, que les gens me prennent pour un homme mortifié, alors qu'au contraire je me soigne en cachette. » Il se leva, tout enflammé par l'esprit de sainte humilité, convoqua tout le peuple sur la place d'Assise, et, accompagné de nombreux frères, entra solennellement dans l'église majeure, puis il leur ordonna de le traîner corde au cou et en caleçons devant toute la foule jusqu'au pilori où les malfaiteurs étaient d'ordinaire maintenus avant leur exécution. Il y monta et, de là-haut se mit à prêcher avec une vigueur étonnante malgré sa fièvre quarte, sa santé délabrée et le froid vif. Tous l'entendirent affirmer qu'il ne fallait pas le vénérer comme « spirituel<sup>5</sup> », mais bien plutôt le mépriser comme charnel et glouton. Tous les assistants, remplis d'admiration à ce spectacle extraordinaire et profondément édifiés, car ils connaissaient bien son austérité, proclamèrent que pareille humilité était plus admirable qu'imitable. Accordons qu'il faille voir là une de ces *actions symboliques*<sup>6</sup> dont les prophètes étaient coutumiers, plutôt qu'un exemple il reste que nous avons là une belle leçon d'humilité parfaite où le disciple du Christ apprend qu'il doit mépriser tous les témoignages de la louange

---

<sup>1</sup> Dans le chapitre précédent, la chasteté avait été jumelée à dessein avec la pénitence ; ici l'obéissance est jumelée à dessein avec l'humilité. Pareil double groupement existe dans les fresques triangulaires qui ornent la voûte de la basilique inférieure d'Assise au-dessus du maître-autel. Tout comme celles de la basilique supérieure, il semble bien que ces quatre fresques émanent directement du livre de saint Bonaventure.

<sup>2</sup> 1 Co 3 10 ; He 6 1

<sup>3</sup> Lc 16 15

<sup>4</sup> Cette maxime est consignée dans les *Écrits* de saint François (*Adm* 20). Elle a beaucoup frappé l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* (III, 50).

<sup>5</sup> Dirigé contre les « Spirituels » non parce que spirituels, mais parce que voulant passer pour tels.

<sup>6</sup> Is 20 3

passagère, réprimer la bouffissure prétentieuse de la vanité et déposer le masque de la simulation hypocrite<sup>7</sup>.

3. Des avanies de ce genre, il s'en imposait souvent afin de paraître extérieurement *comme un de ces vases de rebut*<sup>8</sup>, tout en possédant quand même à l'intérieur l'Esprit de sainteté. Il veillait à enfouir dans le secret de son cœur les bienfaits de son Seigneur, refusant d'exposer à la gloire ce qui aurait pu lui être une occasion de chute. Souvent à ceux qui le proclamaient bienheureux, il lançait des phrases de ce genre : « Je pourrais encore avoir des garçons et des filles<sup>9</sup> ; ne me louez pas comme si j'étais à l'abri désormais ! *Il ne faut faire l'éloge de personne avant sa mort*<sup>10</sup> » ; cela à l'adresse de ses admirateurs ; mais il s'apostrophait aussi lui-même : « Un brigand serait bien plus reconnaissant que toi, François, s'il avait reçu les mêmes grâces que toi ! » Aux frères il disait souvent : « On ne doit jamais se vanter et se féliciter, car ce serait criminel, d'une action dont un pécheur est capable : un pécheur peut jeûner, prier, pleurer, mortifier sa chair ; une seule chose lui est impossible : être fidèle à son Seigneur. Nous n'avons à mettre notre point d'honneur qu'en ceci : rendre au Seigneur la gloire qui lui revient, et porter à son compte, en serviteurs fidèles, tous les biens dont il nous a comblés. »

4. François, semblable au marchand dont parle l'Évangile<sup>11</sup>, voulant gagner toujours plus et rendre productif chacun de ses instants, choisit d'être sujet plutôt que supérieur, et d'obéir plutôt que commander ; aussi résigna-t-il sa charge de supérieur général, demandant un gardien à la volonté duquel il se soumit en tous points. En effet, disait-il, on retire de l'obéissance cet immense avantage qu'une fois notre cou engagé sous son joug, aucune minute ne passe sans apporter quelque profit. C'est pourquoi il promettait obéissance - et obéissait - au frère qui l'accompagnait ordinairement dans ses voyages. Il déclara un jour à ses compagnons : « Parmi les bienfaits qu'a daigné m'accorder la bonté de Dieu, j'ai obtenu la grâce d'être prêt à obéir avec autant d'empressement à un novice d'une heure qu'on me donnerait pour gardien, qu'au frère le plus ancien et le plus expérimenté. Un sujet ne doit pas considérer l'homme dans son supérieur, mais Celui pour l'amour duquel il a choisi d'obéir. Moins le supérieur est digne, et plus l'humilité de celui qui obéit plaît à Dieu. »

Aux frères qui lui demandèrent un jour à quoi l'on reconnaît le religieux vraiment obéissant, il proposa en parabole l'exemple du cadavre : « Prenez, dit-il, un corps que l'âme a quitté et placez-le n'importe où : vous verrez qu'il ne mettra aucune mauvaise grâce à se laisser manœuvrer, ne se plaindra pas de la posture où on le laisse, ne réclamera pas son changement. Installé dans une chaire, ce n'est pas en haut qu'il regardera, mais en bas ; revêtu de pourpre, il n'en paraîtra que deux fois plus pâle. Voilà le parfait obéissant qui ne s'institue pas juge des raisons de son transfert, n'intrigue pas pour se voir désigner tel couvent<sup>12</sup>, n'est pas toujours à demander son changement<sup>13</sup> ; s'il reçoit une charge, il conserve son humilité ; plus il est comblé d'honneurs, plus il se juge indigne. <sup>14</sup> »

5. Il dit un jour à son compagnon : « Je ne me croirai un vrai Frère Mineur que quand je serai arrivé à l'état d'âme que je vais te décrire<sup>15</sup>. Voici : Je suis le supérieur de mes frères, je me

---

<sup>7</sup> LP 36 et 1 C 52 donnent le même récit avec plus de pittoresque. Celano nous révèle que le « péché » de François avait été de manger une cuisse de poulet.

<sup>8</sup> Ps 30 13

<sup>9</sup> Même réflexion en 2 C 133 et en LP 95.

<sup>10</sup> Si 11 26

<sup>11</sup> Le marchand qui a trouvé une perle et liquide tout son avoir afin de pouvoir se la payer : Mt 13 45.

<sup>12</sup> *Ubi locetur non curat* : de même que le mot *locus* désigne un pied-à-terre, de même le verbe est ici employé au sens de résider dans un des ces *loci*. Comparez avec le français : *ni feu ni lieu*.

<sup>13</sup> La bougeotte, la gyrovagie, sévissaient chez les Mendiants comme chez les laïcs à cette époque de pèlerinages et de croisades.

<sup>14</sup> L'apologue du cadavre sera repris par saint Ignace de Loyola. Il était antérieur à saint François, puisqu'on le trouve déjà dans les Pères du Désert (PL 65, 272b) et même chez des auteurs arabes comme Al Ghazali († 1111).

<sup>15</sup> Remarquer, en ce paragraphe comme au précédent, à quel point François, esprit concret par excellence, aime les fables et les mimes quand il veut faire passer une idée spirituelle chez ses disciples.

rends au chapitre, j'y fais un sermon, je donne mes avis, et quand j'ai fini, on me dit : « Tu n'as pas ce qu'il faut pour rester avec nous ; tu n'as pas fait d'études, tu n'as aucune éloquence, aucune culture, et tu es borné... » Et je suis chassé honteusement, chargé du mépris universel. Eh bien, je te le dis, si je ne reçois pas tout cela du même front, avec la même allégresse intérieure et en conservant ferme ma volonté de sanctification, je ne suis pas, mais pas du tout, un Frère Mineur ! » Et il ajoutait : « Une dignité est une occasion de chute ; la louange est un précipice béant ; mais la place de sujet est source de mérites pour son âme. Pourquoi désirer les risques plus que les profits, puisque c'est pour nous enrichir que le temps nous a été donné ? »

On comprend dès lors pourquoi François, modèle d'humilité, voulut que ses frères fussent appelés « Frères Mineurs », et les supérieurs de l'Ordre « serviteurs », afin de mettre ainsi en circulation les termes même de l'Évangile<sup>16</sup> qu'il avait promis d'observer<sup>17</sup>, et d'enseigner à ses disciples, par leur appellation même, qu'ils s'étaient mis à l'école du Christ au cœur humble précisément pour apprendre de lui l'humilité. Car voici comment le Christ Jésus, maître d'humilité, a inculqué à ses disciples l'humilité parfaite : « *Celui qui veut être le plus grand parmi vous doit se faire votre serviteur ; et celui qui veut tenir le premier rang parmi vous doit se faire votre esclave*<sup>18</sup>. » Bien mieux : comme le seigneur cardinal d'Ostie, alors protecteur et actif organisateur de l'Ordre (il fut plus tard, comme le saint l'avait prédit, élevé aux honneurs du Souverain Pontificat sous le nom de Grégoire IX), lui avait demandé s'il aimerait voir certains de ses frères promus aux dignités ecclésiastiques, il répondit : « Seigneur, si mes frères ont reçu le nom de petits (mineurs), c'est pour qu'ils n'aspirent jamais à devenir grands. Si vous voulez qu'ils fassent du bon travail dans l'Église de Dieu, maintenez-les et conservez-les dans le cadre de leur vocation, et ne leur permettez jamais d'accéder aux dignités ecclésiastiques<sup>19</sup>. »

6. Parce qu'il préférerait pour lui comme pour ses frères l'humilité à tous les honneurs, il fut jugé par Dieu qui aime les humbles, digne de la suprême élévation ; une vision en témoigne, envoyée du ciel à un frère d'une vertu et d'une piété remarquables<sup>20</sup>. Ce frère accompagnait l'homme de Dieu durant un voyage et, entré avec lui dans une église déserte<sup>21</sup>, pria de tout son cœur quand, ravi en extase, il vit dans le ciel quantité de sièges et en remarqua un plus distingué, rehaussé de pierres précieuses et tout rayonnant de gloire. Ébloui par l'éclat de ce

---

<sup>16</sup> L'Évangile dit en effet :

- « Plus on veut être grand, plus il faut se faire petit (mineur) » (Lc 22 26), d'où le nom de *frères mineurs*, et :

- « Celui qui voudra être le plus grand se fera ministre et serviteur des autres (Mt 20 25), d'où le nom de *ministres* donné aux supérieurs.

Ces deux textes sont cités par saint François dans la *Première Règle*, 5 14-15. Au Moyen Âge, Minores désignait le menu peuple.

<sup>17</sup> « L'Évangile que nous avons promis d'observer » est une formule consacrée pour parler de la « Règle dont nous avons fait profession ». Saint François et ses premiers biographes l'affectionnent, et à juste titre, étant donné l'équivalence entre les deux termes : « La règle et la vie des Frères Mineurs consiste à observer le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

<sup>18</sup> Mt 20 26-27

<sup>19</sup> Les Frères Mineurs manifestèrent la même aversion pour l'épiscopat ; quelques exemples du XIII<sup>e</sup> siècle : saint Bonaventure refusa l'archevêché d'York en 1265 ; saint Louis d'Anjou, celui de Lyon ; le bienheureux André de Segni, le cardinalat ; Raymond Godefroid, les évêchés de Padoue et de Milan. (Cf. Salimbene, pp. 322 et 324-329).

<sup>20</sup> Selon la tradition, frère Pacifique, le premier frère mineur envoyé en France. Il avait déjà bénéficié d'une vision concernant saint François. Cf. chap. IV, § 9.

Outre le thème littéraire signalé en 2 C 123, à propos de cette même vision, il faut signaler aussi le thème hagiographique du *decimus ordo* appelé à combler les vides laissés par les anges déchus. Cf. Y. Congar, *Aspects ecclésiologiques de la querelle entre Mendicants et Séculiers*, dans : *Archives d'hist. doctrinale et litt. du Moyen Âge* 28 (1961) 129 (Paris, Vrin, 1962). Et références patristiques dans : Y. Lefèvre, *l'Elucidarium et les Lucidaires ; Contribution... à l'histoire des croyances religieuses en France au m. à.*, Paris 1953, 114, 118.

<sup>21</sup> Le *Miroir de la Perfection*, chap. 59 et 60, nous donne le lieu de l'épisode ; la petite église de Bovara, près de Trevi et des sources du Clitumne chantées des poètes. Une fresque d'Assise représente le frère Pacifique ayant la vision du trône dans le ciel.

trône incomparable, il aurait bien voulu savoir qui était destiné à y monter, et il cherchait, cherchait... Une voix du ciel lui dit : « C'était le trône d'un ange déchu ; il est maintenant réservé à l'humble François. » Quand le saint quitta l'église, le frère revenu de son extase le suivit comme d'habitude et ils reprirent la route, s'entretenant de Dieu. Le frère alors, qui n'oubliait pas sa vision, lui demanda adroitement ce qu'il pensait de lui-même. L'humble serviteur du Christ lui dit : « Je vois en moi le plus grand des pécheurs. » Comme le frère protestait qu'il ne pouvait raisonnablement ni le penser ni le dire, il ajouta : « Si le Christ avait prodigué sa miséricorde à n'importe quel scélérat autant qu'à moi, je pense bien que celui-ci en témoignerait beaucoup mieux que moi son affection envers Dieu<sup>22</sup> ». Après une réponse si admirable d'humilité, le frère fut convaincu que sa vision avait dit vrai, sachant, par l'affirmation de l'Évangile<sup>23</sup>, que c'est l'homme vraiment humble qui est porté au comble de la gloire d'où l'orgueilleux s'est vu précipiter.

7. Priant un jour dans une église abandonnée près du Mont Casal (province de Massa)<sup>24</sup>, il fut averti par l'Esprit de Dieu qu'on avait laissé là des reliques de saints. Peiné de voir qu'elles avaient été longtemps privées de la vénération qui leur était due, il ordonna aux frères de les ramener avec honneur au couvent, puis, appelé ailleurs, il les quitta. Mais les fils oublièrent l'ordre de leur père et ne tinrent nul compte du mérite de l'obéissance. Or, préparant un jour la célébration des saints mystères, quelle ne fut pas leur surprise de trouver sous les nappes de l'autel des ossements très beaux et d'une suave odeur : c'étaient les reliques apportées là non par la main des hommes, mais par la puissance de Dieu. De retour peu après, l'homme de Dieu leur demanda si l'on avait exécuté ses ordres concernant les reliques. Les frères s'accusèrent humblement d'avoir négligé d'obéir, obtinrent leur pardon moyennant pénitence, et le saint leur dit : « Béni soit le Seigneur mon Dieu qui a lui-même accompli ce que vous auriez dû faire ! » Méditez la sollicitude de la divine Providence pour la poussière que nous sommes ; jugez de la puissante faveur dont jouissait aux yeux de Dieu l'humble François : aux ordres que les hommes n'avaient pas exécutés, Dieu lui-même voulut obéir.

8. Passant un jour par Immola<sup>25</sup>, il s'en fut trouver l'évêque pour lui demander humblement la permission de convoquer le peuple pour un sermon. L'évêque lui répondit sèchement : « Mon frère, je prêche moi-même à mon peuple, et cela suffit ! » Humble jusqu'au bout, François inclina la tête et sortit, attendit une petite heure, puis revint. L'évêque, presque irrité, lui demanda quelle permission il venait encore chercher. *Humble au fond du cœur*<sup>26</sup>, humble dans ses paroles, il répondit : « Seigneur, quand un père a chassé son fils par une porte, celui-ci doit en trouver une autre pour rentrer. » Vaincu par tant d'humilité, l'évêque enthousiasmé l'embrassa et lui dit : « Dorénavant vous prêcherez dans mon diocèse, toi et tous tes frères ; je vous en donne la permission sans réserve, car ta sainte humilité l'a bien mérité ! »

9. Passant un jour par Arezzo, il trouva la ville toute bouleversée par une émeute et à deux doigts de la ruine. Logé hors des remparts, il vit les démons qui menaient joyeux sabbat au-dessus de la ville et poussaient à s'entredétruire les habitants déchaînés. Afin de mettre en fuite *ces puissances de sédition*<sup>27</sup> qui saturaient l'atmosphère, il envoya comme porte-parole le frère

---

<sup>22</sup> *Multo quam ego Deo gratior esset*. On pourrait comprendre aussi : « Il serait certainement plus agréable que moi aux yeux de Dieu » ; mais le sens actif *de gratus* semble préférable, étant donné qu'il s'agit de répondre à la grâce prévenante de Dieu.

<sup>23</sup> Mt 23 12.

<sup>24</sup> L'ermitage de Monte Casale est situé par Thomas de Celano (2 C 202) et ici par saint Bonaventure, « province de Massa ». Il ne s'agit d'aucun des deux Massa aujourd'hui connus : Massa Maritima, patrie de saint Bernardin, à l'ouest de Sienne ; et Massa près de Carrare, le pays du marbre. Le Monte Casale est situé à quelques kilomètres au sud-est de Borgo San Sepolcro, sur le flanc des montagnes qui limitent vers l'est la Val Tiberina ou haute vallée du Tibre. C'était pour François l'un des itinéraires d'Assise vers l'Alverne. Il s'agit de la région de Massa Trabaria ou Massa San Pietro, zone montagneuse sise au nord de Pérouse et à l'est d'Arezzo.

<sup>25</sup> Imola est une ville de la grande plaine de Romagne sur la Via Emilia, au pied nord-est de l'Apennin, à 34 kilomètres au sud-est de Bologne.

<sup>26</sup> Mt 11 29

<sup>27</sup> Ep 2 2

Sylvestre qui avait une *simplicité de colombe*<sup>28</sup> : « Va te poster face aux portes de la ville, lui dit-il, et en vertu de l'obéissance commande aux démons de la part du Dieu tout-puissant de décamper en vitesse. » Obéissant comme il se doit, le voilà qui file pour exécuter les ordres de son père, chantant des hymnes sur la route à la face de Dieu<sup>29</sup> et se met à crier à tue-tête devant la porte de la ville : « Démons, de la part de Dieu tout-puissant et par ordre de son serviteur François, déguerpissez tous d'ici ! » Sur-le-champ la ville retrouve la paix et c'est en toute sérénité que les habitants rédigèrent une charte reconnaissant les droits de chacun<sup>30</sup>. Ainsi donc, c'est la sagesse d'un pauvre - je veux dire l'humilité de François - qui vint à bout de cette furie d'orgueil des démons assiégeant la ville, qui ramena la paix et sauva la cité. L'humble obéissance en effet, cette vertu si efficace, lui avait conféré une telle emprise sur les esprits rebelles et prêts à tout, qu'il arrivait à déjouer leurs entreprises les plus hardies et repoussait leurs assauts les plus acharnés.

10. Les hautes vertus des humbles, nous venons de le voir, mettent en déroute l'orgueil des démons ; cependant, pour la sauvegarde de leur humilité, Dieu permet qu'ils en reçoivent des soufflets, comme l'écrit saint Paul à son propre sujet<sup>31</sup> et comme François put en faire l'expérience : Invité un jour par le seigneur Léon, cardinal de Sainte-Croix, à demeurer un moment avec lui à Rome, il y consentit humblement, car il respectait et aimait beaucoup le cardinal<sup>32</sup>. Mais à la tombée de la nuit, François, après avoir prié, se disposait à dormir quand survinrent des démons qui bondirent avec rage sur le soldat du Christ, le rouèrent de coups et le laissèrent finalement à demi-mort. Appelant alors son compagnon, le serviteur de Dieu lui raconta ce qui venait de se passer et conclut : « Vois-tu, frère, si les démons, qui n'ont de puissance que celle accordée par la divine Providence, se sont jetés si sauvagement sur moi, c'est que mon séjour à la cour des Grands est d'un mauvais exemple. Mes frères qui logent dans de pauvres petits couvents<sup>33</sup>, apprenant que je vis en compagnie des cardinaux, pourraient me croire enfoncé dans les mondanités, grisé par les honneurs et comblé de bien-être. Il vaut mieux, je crois, que celui dont la vocation est de donner l'exemple<sup>34</sup> fuie les palais et loge humblement dans d'humbles couvents au milieu des humbles, afin de leur donner, en partageant leur situation, plus de force pour supporter leur indigence. » Au matin, ils s'en furent trouver le cardinal et, avec d'humbles excuses, lui firent leurs adieux<sup>35</sup>.

---

<sup>28</sup> Mt 10 17

<sup>29</sup> Réminiscence du psaume 94, invitatoire de Matines. Même chargé de mission contre l'Enfer, Sylvestre garde la paix, la sérénité de l'âme et sa simplicité de colombe », mentionnée plus haut. Le contexte évangélique dans lequel figure la recommandation : « Soyez simples comme les colombes » permet de saisir pourquoi saint Bonaventure fait ici valoir cette qualité de frère Sylvestre : c'est la déclaration : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. »

<sup>30</sup> On montre toujours, au sud de la ville d'Arezzo, sur la route (devenue rue d'un faubourg) la chapelle commémorative de cet événement. Le rempart se trouvait à quelques centaines de mètres, à peu près sur l'emplacement actuel de la voie ferrée. - La fresque de la basilique supérieure d'Assise nous montre l'abside de la cathédrale qui a gardé sensiblement la même silhouette depuis le XIV<sup>e</sup> siècle.  
2 Co 12 7.

<sup>32</sup> Léon Brancaleone avait été cardinal-diacre du titre de Sainte-Lucine au Septisolium (1200-1202), puis cardinal-prêtre du titre de Sainte-Croix de Jérusalem à partir de 1202 ; il mourut vers 1230 (AF 10, p. 200).

<sup>33</sup> *Couvent*, ici comme quelques lignes plus bas, traduit le latin *locus*, qui n'évoque même pas une image quelconque de bâtisse, mais souligne volontairement la précarité du séjour que se fixent les Frères Mineurs ici ou là.

<sup>34</sup> Le désir surnaturel de perfection qui poussa François à se démettre de sa charge de supérieur n'est pas exclusif d'une intuition qui l'achemina vers la même décision : François comprit que son autorité pouvait paralyser son influence. Conscient de sa vocation d'exemple et de modèle, il passa les commandes à frère Elie mais resta le ressort et l'âme de son Ordre, et tout se passa, tant qu'il vécut, comme dans une famille où le père a plus d'autorité, la mère plus d'influence.

<sup>35</sup> L'ensemble du paragraphe semble une admonition adressée aux relâchés à tendance « conventuelle ».

11. Autant le saint détestait l'orgueil, père de tous les maux, et la désobéissance, la pire de ses filles ; autant il était prêt à accueillir cependant tout humble repentir<sup>36</sup>. On lui présenta un jour, pour qu'il lui imposât un juste châtiment, un frère coupable de désobéissance. À des signes qui ne pouvaient tromper, l'homme de Dieu s'aperçut que le frère était sincèrement contrit et fut enclin, dès lors, tant il aimait l'humilité, à lui témoigner beaucoup d'indulgence. Pour éviter cependant de porter les autres à mal faire puisqu'il était si facile de se faire pardonner, il ordonna d'arracher au frère son capuce et de le jeter au feu : il fallait montrer à tous quelle rigueur méritent les manquements à l'obéissance. Au bout de quelques instants il fit retirer du feu le capuce pour le rendre au frère qui avait humblement accepté sa pénitence. On retire le capuce du milieu des flammes ; ô merveille : il ne portait aucune trace de brûlure ! Dieu soulignait ainsi d'un seul miracle et la vertu du saint et l'humilité du pénitent.

Il nous faut donc imiter François dans son humilité qui, déjà sur terre, lui mérita de fléchir Dieu, de changer le cœur des hommes, de briser d'un mot la furie des démons et de réfréner à volonté la voracité des flammes. Tant il est vrai que l'humilité est la vertu qui exalte celui qui la possède<sup>37</sup> : toujours prompte à s'incliner, elle s'attire l'hommage universel.

---

<sup>36</sup> Saint Bonaventure est ici beaucoup plus long que 2 C 154, qui rapporte la même anecdote. Avait-il pu interviewer directement la victime durant son voyage d'information en Italie ?

<sup>37</sup> Selon la sentence évangélique : Mt **23** 12 ; Lc **14** 11 ; **18** 14.

## CHAPITRE 7

### SON AMOUR POUR LA PAUVRETÉ ET SA JOLIE FAÇON DE TIRER LES AUTRES D'EMBARRAS.

1. Entre autres grâces<sup>1</sup> reçues de la munificence de Dieu, François obtint la prérogative particulière d'enrichir toujours son trésor de simplicité grâce à son amour de la très haute pauvreté. Voyant que celle qui avait été la compagne habituelle du Fils de Dieu était devenue désormais l'objet d'une répulsion quasi universelle, il eut à cœur de la prendre pour épouse *et lui voua un amour éternel*<sup>2</sup>. Non content de quitter pour elle père et mère, *il distribua aux pauvres tout ce qu'il pouvait avoir*<sup>3</sup>. On ne vit jamais un homme plus avare de son or que lui de sa pauvreté ; personne jamais ne surveilla son trésor avec plus de soin qu'il n'en mit à garder cette *perle*<sup>4</sup> dont parle l'Évangile. Rien ne blessait son regard comme de rencontrer chez ses frères une chose qui ne fût pas en tous points conforme à la pauvreté. Lui-même n'eut pour toutes richesses, du début de sa vie religieuse jusqu'à sa mort, que sa tunique, une corde, des caleçons, et il ne lui fallait rien de plus<sup>5</sup>. Il lui arrivait souvent de songer en pleurant à la pauvreté du Christ Jésus et de sa Mère : « Voici, disait-il, pourquoi la pauvreté est la reine des vertus : c'est à cause de l'éclat dont elle a brillé chez le *Roi des Rois*<sup>6</sup> et la Reine sa Mère<sup>7</sup> ». Et comme les frères lui demandaient un jour, au cours d'un chapitre, quelle est la vertu qui rend davantage ami du Christ, il répondit, leur ouvrant pour ainsi dire le secret de son cœur : « Sachez, frères, que la pauvreté est le chemin privilégié du salut, car elle est la sève de l'humilité et la racine de la perfection : ses fruits sont innombrables bien que cachés. Elle est ce *trésor enfoui dans un champ*<sup>8</sup> pour l'achat duquel, dit l'Évangile, il faut tout vendre et dont la valeur doit nous pousser à mépriser tout ce qui ne peut être vendu ! »

2. « Et celui qui veut atteindre le sommet doit pour ainsi dire abjurer non seulement la prudence selon le monde, mais encore les lettres et les sciences ; ainsi dépouillé de ce qui est encore une forme de possession, *il proclamera la puissance du Seigneur*<sup>9 10</sup> et s'offrira nu à l'accolade du Crucifié<sup>11</sup>. On n'a pas renoncé entièrement au monde tant qu'on garde encore son petit magot de sens propre en réserve dans un repli du cœur<sup>12</sup> ». Dans ses sermons sur la

---

<sup>1</sup> *Charismatum dona* : citation d'une antienne des deuxièmes Vêpres du dimanche de la Pentecôte. Saint Bonaventure ajoute : *a largo Datore*; or, les hymnes et séquences de cette même fête de la Pentecôte demandent : *veni Dator munerum... Veni Creator, Altissimi Donum Dei...* Le Saint-Esprit est à la fois *Dator* et *Donum*, grâce et source de grâce. Par ailleurs, on trouve dans la lettre de saint Jacques (1 17) : « C'est du Père que vient tout Don Parfait... »

Pour les noces de François avec la Pauvreté, saint Bonaventure utilise les termes mêmes que la Bible utilise pour le mariage : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme » (Gn 2 24) ; texte repris dans Ep 5 31.

<sup>2</sup> Jr 21 3

<sup>3</sup> De même que « Très Haute Pauvreté » un peu plus haut (2 Co 8 2), ce membre de phrase est une citation scripturaire (Ps 111 9) reprise au *Testament de saint François*, à ceci près qu'on a ici *dispersit* là où le Testament évoquait le *dedit pauperibus*, tous deux mis en parallèle dans le psaume.

<sup>4</sup> Mt 13 45

<sup>5</sup> Nouvelle réminiscence du Testament v. 16.

<sup>6</sup> 1 Tm 6 15

<sup>7</sup> François ne parle jamais de la pauvreté de Jésus sans y associer le souvenir de celle de la Vierge sa Mère.

<sup>8</sup> Mt 13 44

<sup>9</sup> Ps 70 15

<sup>10</sup> Car il sera dès lors bien évident pour tous que c'est Dieu et non ce pauvre homme qui travaille et agit. Les *Opuscules* de saint François reviennent sans cesse sur ce thème : c'est le Seigneur qui, en nous et par nous, opère tout bien. Cf. Ph 2 13.

<sup>11</sup> Celano (2 C 194) utilise la même image, inspirée de saint Jérôme (*Epist.* 52,5 ; 68,2 ; 120,1 ; 125,20). Sur la formule, cf. *Bulletin de Th. anc. et méd.* VII, n° 977 ; et surtout M. Bernards, *Nudus nudum Christum sequi*, dans *Wiss. Weish.* 14 (1951) ; du même : *Speculum Virginum*, Cologne 1955, pp. 153-56 et 178-82. - Pour la formule *nudus luctari*, cf. infra 14 3.

<sup>12</sup> Cf. *Admonition* 4.

pauvreté, il citait souvent aux frères ce passage de l'Évangile : « *Les renards ont leur tanière et les oiseaux du ciel leur nid, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*<sup>13</sup>. » Il en tirait cette leçon que les frères ne doivent construire que des maisons petites et pauvres, comme font les pauvres, et qu'ils ne doivent pas s'y installer en propriétaires mais s'y conduire *comme des pèlerins et des étrangers*<sup>14</sup> dans la maison d'autrui. Être pèlerin, disait-il, c'est être reçu chez les autres, avoir la nostalgie de la patrie et rayonner la paix sur son passage. Il lui arriva de faire abattre des maisons déjà construites ou d'en faire sortir les frères si, contrairement à la pauvreté évangélique, on en avait accepté la propriété ou exagéré le confort. La pauvreté, pour lui, était la première pierre de l'Ordre, le fondement de tout cet édifice qui restera solide tant qu'elle sera solide et qui, si jamais elle disparaît, sera complètement détruit.

3. « Pour entrer en religion, enseignait-il d'après une révélation, il faut commencer par mettre en pratique cette parole. de l'Évangile : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres*<sup>15</sup>. » C'est pourquoi il n'admettait dans l'Ordre que ceux qui avaient tout abandonné sans retenir pour eux quoi que ce fût ; il se conformait ainsi à l'Évangile et empêchait le scandale qu'eût provoqué l'habitude de se réserver de l'argent. Un homme de la Marche d'Ancône lui demanda un jour son admission dans l'Ordre. « Si tu veux partager la vie des pauvres du Christ, répondit celui qu'à bon droit on nomme patriarche des pauvres, va distribuer tes biens aux pauvres de ce monde. » Sur cette injonction, l'homme s'éloigna, distribua ses biens à sa famille et les pauvres n'eurent rien : c'était un amour tout charnel qui le faisait agir. Il revint et raconta l'affaire au saint qui le semonça vigoureusement

« Passe ton chemin, frère mouche, car tu n'as pas encore *quitté ta maison ni ta parenté*<sup>16</sup>. Tu as donné tes biens à ta famille et tu as volé les pauvres : tu n'es pas digne de devenir l'un des saints de la pauvreté. Tu as commencé par le charnel : pour un édifice spirituel c'est un fondement qui ne vaut rien ! » Et cet homme charnel<sup>17</sup> de rentrer chez lui, de récupérer les biens qu'il n'avait pas voulu donner aux pauvres et d'oublier aussi vite ses désirs de perfection.

4. La misère régnait à Sainte-Marie de la Portioncule au point qu'on ne pouvait même plus donner aux frères de passage ce que réclamait leur état ; le vicaire s'en fut un jour trouver l'homme de Dieu et lui demanda la permission, vu la détresse des frères, de conserver une part des biens des novices qui entraient dans l'Ordre, afin de les vendre et d'avoir ainsi un recours en cas de nécessité<sup>18</sup>. Mais le saint, qui connaissait bien les volontés du ciel, lui répondit : « Jamais de la vie, mon bien cher frère ! Ne va pas, en faveur de qui que ce soit, agir et pécher contre la règle. Si la situation le réclame, je préfère encore la suppression de toutes les garnitures de l'autel de la glorieuse Vierge au moindre attentat contre le vœu de pauvreté et l'observance de l'Évangile. Car la bienheureuse Vierge sera bien plus contente si, tout en dépouillant son autel, nous suivons parfaitement les conseils du saint Évangile que si, tout en garnissant son autel, nous transgressons les conseils que nous a donnés son Fils et que nous avons promis de suivre. »

5. Cheminant un jour avec un compagnon à travers la Pouille, l'homme de Dieu voit sur la route, près de Bari<sup>19</sup>, une de ces grosses bourses communément appelées fontes, bien rebondie et vraisemblablement pleine de deniers. Le pauvre du Christ est alors vivement sollicité par son compagnon de ramasser la bourse et d'en distribuer l'argent aux pauvres. « Non, dit l'homme de Dieu ; il y a dans cette bourse un piège du démon et ce que tu proposes n'est pas méritoire, mais

---

<sup>13</sup> Mt 8 20

<sup>14</sup> 1 P 2 11

<sup>15</sup> Mt 19 21

<sup>16</sup> Gn 12 1

<sup>17</sup> 1 Co 2 14

<sup>18</sup> La règle de 1221 permettait de *recevoir*, sans les *réserver*, les biens des novices entrant dans l'Ordre ; la règle de 1223 supprimera même cette permission. - On lit dans 2 C 67 que le vicaire en question serait Pierre de Catane.

<sup>19</sup> François a passé dans un nombre étonnant de villes d'Italie, même très éloignées d'Assise. C'est le cas ici, puisque Bari est la capitale des Pouilles, c'est-à-dire de la côte adriatique méridionale de la péninsule.

coupable, puisque ce serait détourner, pour faire l'aumône, de l'argent qui ne nous appartient pas. » Là-dessus ils repartent, pressés de terminer leur voyage. Mais le frère s'obstinait, abusé par une sentimentalité stérile, et accusait l'homme de Dieu de rester indifférent à la misère des pauvres. A la fin, doux comme toujours, François consentit à rebrousser chemin, non pour donner satisfaction au frère, mais pour mettre en pleine lumière la ruse du démon. Il revient à la bourse, avec le frère et un jeune homme qui passait par là ; il se met en prière et ordonne à son compagnon de ramasser l'argent. Le frère tremblait déjà de peur, car il commençait à pressentir une apparition diabolique ; mais du moment que la sainte obéissance entraînait en jeu, il expulse de son cœur toute hésitation et avance la main vers la bourse. Au même instant, un serpent de belle taille s'élançait hors de la bourse qu'il entraîne, et disparaît. Le frère avait la preuve de la fourberie du diable ; la ruse de l'ennemi était découverte ; le saint dit à son compagnon : « Pour les serviteurs de Dieu, frère, l'argent, ce n'est ni plus ni moins que le diable et un serpent venimeux ! »

6. Une aventure merveilleuse advint à François peu après sur la route de Sienne où l'appelait une affaire<sup>20</sup>. Il rencontra dans la grande plaine qui s'étend entre Campiglia et Saint-Quirice trois pauvres femmes, toutes semblables de taille, d'âge et de visage, qui le saluèrent avec grande courtoisie de ce salut vraiment inédit : « Soyez la bienvenue, madame la Pauvreté. » À ces mots, une indicible joie emplit l'amoureux éperdu de la Pauvreté, car s'il y avait eu vertu à saluer en lui, aucun autre choix que le leur ne pouvait lui être plus agréable. Elles disparurent aussitôt, et les frères qui l'accompagnaient, considérant ce qu'avaient d'admirable et d'étrange cette ressemblance, cette rencontre, cette salutation et cette disparition, virent là, non sans raison, un symbole mystérieux concernant le saint. De fait, ces trois pauvres femmes aux traits si ressemblants, au salut si étrange, à la disparition si soudaine, peuvent très bien symboliser la perfection évangélique dont la triple beauté : pauvreté, chasteté, obéissance, resplendissait également en l'homme de Dieu, qui avait cependant choisi de placer sa fierté dans la pauvreté ; il la tenait pour un privilège et l'appelait tantôt sa mère, tantôt son épouse, tantôt sa Dame<sup>21</sup>. Il aurait voulu surclasser les autres en pauvreté, lui qui avait appris par elle à se juger inférieur à tous. Aussi, quand il rencontrait un homme extérieurement plus pauvre que lui, il se gourmandait lui-même pour s'exciter à l'imiter comme si, dans cette lutte à qui serait le plus pauvre, il craignait d'être vaincu. Un jour il rencontra sur la route un pauvre dont l'aspect lamentable lui serra le cœur et, tout ému, il dit à son compagnon : « La détresse de cet homme est un grand affront pour nous : nous avons choisi la pauvreté parce que c'était pour nous la plus grande richesse, et regarde : elle est chez lui plus éclatante que chez nous ! »

7. Par amour pour la sainte pauvreté, le serviteur du Dieu tout-puissant préférait de beaucoup aux offres spontanées les aumônes qu'il avait quêtées de porte en porte. S'il était invité par de hauts personnages qui faisaient servir en son honneur un repas plus copieux, il commençait par mendier aux maisons voisines quelques rogatons de pain, puis, riche de toute sa pauvreté, venait se mettre à table. Il se conduisit de la sorte un jour qu'il avait été invité par le seigneur évêque d'Ostie qui avait pour le pauvre du Christ une affection toute spéciale, mais qui lui reprocha comme un manque d'égards cette quête précédant un repas chez un hôte. Le serviteur de Dieu lui répondit : « Au contraire, mon Seigneur, c'est un grand honneur que je vous ai témoigné puisque j'ai honoré un Seigneur plus grand que vous. Car le Seigneur aime la pauvreté et par-dessus tout la mendicité volontaire pour l'amour du Christ. Et ce n'est pas en échange d'un fief concédé pour une heure sur des richesses décevantes, que j'abandonnerais la royauté dont le

---

<sup>20</sup> Le soin de ses yeux nous apprend Celano (1 C 105 ; 2 C 93 et 137).

Cet épisode étrange est rapporté et très bien localisé par 2 C 93. Il s'agit de la région au sud de Sienne, à proximité du Monte Amiata, ancien volcan éteint aux formes très bien conservées. Un tableau du peintre siennois Sassetta († 1450), aujourd'hui conservé au Musée de Chantilly, représente cette scène de façon délicieuse.

<sup>21</sup> Dans la Salutation des Vertus, par exemple.

Seigneur Jésus a pris possession en se faisant *pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté*<sup>22</sup> et pour établir rois et *héritiers du royaume des cieux*<sup>23</sup>, ceux qui ont vraiment une âme de pauvre. »

8. Pour encourager les frères à partir pour la quête, il leur disait parfois : « Allez : si les Frères Mineurs ont été envoyés au monde à notre époque, c'est pour permettre aux élus de faire pour vous ce qui leur vaudra les félicitations du Juge le jour où ils entendront cette douce parole : *Toutes les fois que vous avez fait du bien au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait*<sup>24</sup>. Nous devons donc être joyeux de mendier en nous appelant Frères Mineurs, puisque cette appellation, le Maître de la Vérité l'a employée lui-même dans l'Évangile de façon si explicite à propos de la récompense des justes. » Il profitait ordinairement des grandes fêtes pour quêter, - c'était le bon moment<sup>25</sup>. Il voyait dans les saints pauvres se réaliser la prophétie : *l'homme a mangé le pain des anges*<sup>26</sup>, car pour lui c'était vraiment le pain des anges, quémagné de porte en porte par la sainte Pauvreté pour l'amour de Dieu, et accordé par les bienfaiteurs pour l'amour de Dieu sous l'inspiration des anges bienheureux<sup>27</sup>.

9. Se trouvant, un jour de Pâques, dans un ermitage trop éloigné de toute habitation pour que la quête y fût aisément pratiquée<sup>28</sup>, c'est aux frères eux-mêmes qu'il demanda l'aumône, comme un pauvre et un étranger, en souvenir de Celui qui, ce jour-là, voulut apparaître sous les traits d'un voyageur aux disciples qui retournaient en Emmaüs. Il reçut leurs aumônes avec humilité puis leur montra, d'après les saintes Écritures, qu'ils étaient, eux, les vrais Hébreux<sup>29</sup> traversant le désert de ce monde *comme des pèlerins et des étrangers*<sup>30</sup>, et qu'ils devaient sans cesse, avec une âme de pauvre, célébrer la *Pâque du Seigneur, c'est-à-dire le passage de ce monde à celui du Père*<sup>31</sup>.

Ce n'était pas le désir du gain qui le poussait à demander ainsi l'aumône mais l'envahissement de l'Esprit, et c'est pourquoi Dieu, *le Père des pauvres*<sup>32</sup>, prit toujours de lui un soin particulier.

10. Voici par exemple ce qui arriva un jour : il était tombé gravement malade au petit couvent de Nocera, et le peuple d'Assise, dans sa vénération pour le saint, lui envoya une escorte d'apparat<sup>33</sup> pour le ramener à Assise. Toujours accompagnant le serviteur du Christ, ils arrivèrent à Satriano, un pauvre petit hameau ; c'était l'heure du repas ; ils avaient faim ; ils parcoururent la ville en tous sens : pas moyen d'acheter quoi que ce fût, ils revinrent bredouilles. Le saint leur dit alors : « Si vous n'avez rien trouvé, c'est que vous avez eu

---

<sup>22</sup> 2 Co 8 9

<sup>23</sup> Mt 5 3

<sup>24</sup> Mt 25 40

<sup>25</sup> *Ubi opportunitas aderat*. On pourrait aussi comprendre : s'il le pouvait commodément, si l'occasion lui en était offerte.

<sup>26</sup> Ps 77 25

<sup>27</sup> Saint François de Sales signale cette exégèse pour montrer « qu'on peut se servir de l'Écriture, par application, avec beaucoup d'heur, encore que bien souvent ce qu'on en tire ne soit pas le vrai sens. » (Lettre à M. Frémont, archevêque de Bourges ; *Œuvres* t. XII, p. 315).

<sup>28</sup> Greccio. En fait, si François quêtait son repas, ce fut pour donner une leçon aux frères qui, en ce jour de Pâques, avaient davantage soigné le menu.

<sup>29</sup> Hébreu, c'est-à-dire passant, passager, pèlerin ; selon les Étymologies de saint Jérôme et d'Isidore de Séville, dont saint Bonaventure était nourri. (Cf. Gilson, *Quelques raisonnements scripturaires au moyen âge*, dans *Les Idées et les Lettres*, Paris, 1932, pp. 165 ss). Cassien disait aussi : « Le peuple des moines est le véritable Israël » (*Collat.* 21, 28). Et cf. saint Augustin *In Ioan.* 28, 9 saint Grégoire, *Moral.* 15, 57, 68 ; 18, 30, 48 ; saint Bède, *In I Petri*, 2, 11.

<sup>30</sup> 1 P 2 11

<sup>31</sup> Jn 13 1

<sup>32</sup> Jb 22 16

<sup>33</sup> L'escorte envoyée par les autorités d'Assise avait pour but de s'opposer à toute tentative d'enlèvement : Assise entendait ne se laisser ravir par aucune autre ville les reliques de François. On évita, venant de Cortone, Pérouse par le nord et la montagne, ce qui fit passer par Nocera.

confiance en vos mouches plus qu'en Dieu (il appelait mouches les deniers<sup>34</sup>). Retournez aux maisons où vous avez déjà frappé et demandez-y l'aumône humblement, offrant en échange l'amour de Dieu. Et ne croyez surtout pas, car c'est une erreur, que c'est là une démarche déshonorante ou avilissante, puisque toutes choses, depuis le péché, nous sont données à titre d'aumône, aux dignes et aux indignes, par la magnanime bonté de notre Grand Aumônier. » Sans rougir, les soldats s'en allèrent à la quête de bon cœur et reçurent pour l'amour de Dieu bien plus que ce qu'ils auraient pu acheter de leurs deniers ; car la grâce de Dieu fit tant et si bien que les pauvres habitants, touchés jusqu'au fond du cœur et non contents de donner ce qu'ils avaient, se mirent eux-mêmes généreusement à leur service. C'est ainsi que la pauvreté, trésor de François, put soulager une détresse dont l'or n'avait pu venir à bout.

11. Au temps où la maladie le retenait couché dans l'ermitage des environs de Rieti, un médecin venait souvent le voir<sup>35</sup> et le soignait avec beaucoup de dévouement. Comme le pauvre du Christ n'avait pas de quoi payer de retour toute la peine qu'il se donnait, notre Dieu au grand cœur ne voulut pas lui laisser quitter ce monde sans avoir reçu dès ici-bas sa récompense, et il se chargea lui-même, à la place du pauvre, de rendre bienfait pour bienfait. Le médecin, en effet, avec l'argent qu'il avait gagné, venait de se construire une maison, mais une large fissure s'était fait jour *du haut en bas*<sup>36</sup> de l'un des murs et la maison menaçait ruine sans qu'on pût humainement envisager un moyen d'y remédier. Mais lui, plein de confiance dans les mérites du saint, demanda à ses compagnons, avec beaucoup de foi, de lui donner un objet que l'homme de Dieu eût touché de ses mains. Après être souvent revenu à la charge, il obtint une mèche de cheveux qu'il plaça le soir dans la fissure ; quand il se leva, le lendemain matin, il trouva la lézarde si bien refermée qu'il ne put ni retirer les reliques qu'il y avait déposées ni même *retrouver aucun vestige*<sup>37</sup> de la fissure auparavant béante. Et voilà comment celui qui avait avec tant de zèle donné ses soins au pauvre corps en ruine du serviteur de Dieu préserva de la ruine sa propre maison.

12. Une autre fois, l'homme de Dieu voulant se retirer dans un ermitage pour s'adonner plus librement à la contemplation, dut, - car il était à bout de forces, - se faire conduire à dos d'âne. On était alors en été, et son guide, qui gravissait à pied la montagne à la suite du serviteur du Christ, n'en pouvant plus de fatigue et de soif en ce chemin long et accidenté, se mit à crier avec véhémence à l'adresse du saint : « Je vais mourir de soif si je n'ai pas tout de suite de quoi boire ! » Sans perdre un instant, l'homme de Dieu descend de son âne, se met à genoux, lève les mains vers le ciel et ne s'arrête de prier que lorsqu'il se sent exaucé ; il s'adresse alors à l'homme : « Cours à ce rocher : tu y trouveras une source que le Christ, dans sa bonté, vient de faire jaillir de la pierre pour que tu puisses boire. » Admirable condescendance de Dieu<sup>38</sup> qui se laisse si volontiers fléchir par ses serviteurs : un homme assoiffé a pu boire d'une eau jaillie du roc<sup>39</sup> par la vertu d'un saint en prière et c'est un rocher très dur<sup>40</sup> qui lui fournit de quoi se

---

<sup>34</sup> Soit parce que les deniers, pas plus que les mouches, ne sont à ses yeux de quelque utilité (nous avons déjà entendu les oisifs se faire appeler frère mouches) ; - soit parce que, calembour à la manière de François, *musca* signifie aussi *émouchet*, petit oiseau de proie, terme péjoratif pour désigner l'aigle impérial frappé sur les monnaies ; - soit enfin par allusion au vocabulaire militaire familier à ces chevaliers : on appelait *mouchettes* les petits projectiles, flèches et pierres, lancés comme des essaims sur la ville et contre les remparts (du Cange, *Glossaire, Muschetta*. De là vient d'ailleurs notre terme de *mousquet*.)

<sup>35</sup> Il venait tous les jours, dit Celano (2 C 44). D'après le *Miroir de la Perfection* 110, l'épisode se passe à Fonte Colombo. Le médecin pourrait être Tabald le Sarrazin (LP 24).

<sup>36</sup> Mt 27 51

<sup>37</sup> Sg 5 10

<sup>38</sup> C'est littéralement l'exclamation de saint François lui-même dans sa *lettre à tout l'Ordre*, verset 27.

<sup>39</sup> Ps 77 16

<sup>40</sup> Dt 32 13

rafraîchir. Il n'y avait pas un filet d'eau en cet endroit auparavant, et on eut beau chercher, on n'en trouva plus trace dans la suite<sup>41</sup>.

13. Nous raconterons plus loin, au moment venu, comment le Christ, par les mérites de son pauvre, multiplia les vivres en pleine mer ; qu'il nous suffise d'évoquer ici cette aventure : avec un peu de nourriture reçue en aumône, il put sauver pendant plusieurs jours tout l'équipage de la mort par la faim, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer que le serviteur du Dieu tout-puissant, semblable à Moïse quand il fait jaillir l'eau de la pierre, ressemble encore à Elisée lorsqu'il multiplie les vivres.

Que les pauvres du Christ repoussent donc loin d'eux tout manque de confiance ; car si la pauvreté de François a été assez riche pour fournir à ses bienfaiteurs ce qui leur manquait : nourriture, boisson, logement, alors que l'argent, la technique et la nature s'avéraient impuissants, à plus forte raison nous méritera-t-elle les biens qui ne sortent pas de l'ordre habituel de la divine Providence. Si l'aridité de la pierre a pu fournir, à la voix d'un pauvre, une abondante boisson à un malheureux qui mourait de soif, aucune créature assurément ne refusera de venir se mettre au service de ceux qui, pour l'amour de Celui qui a tout créé, ont tout abandonné.

---

<sup>41</sup> Cette scène se passe entre Borgo San Sepolcro et l'Alverne, selon la Première Considération sur les stigmates faisant suite aux Fioretti. Elle fait l'objet d'une des plus impressionnantes fresques de la série attribuée à Giotto à la basilique supérieure d'Assise.

## CHAPITRE 8

### LES ÉLANS<sup>1</sup> DE SA PIÉTÉ. COMMENT LES CRÉATURES SANS RAISON SEMBLAIENT S'INGÉNIER À LUI FAIRE PLAISIR.

1. La vraie piété qui, selon l'Apôtre, est utile à tout<sup>2</sup>, avait tellement rempli et tellement imprégné le cœur de François qu'elle semblait avoir pris possession de l'homme de Dieu tout entier. D'où la dévotion qui le faisait remonter jusqu'à Dieu, la compassion qui faisait de lui un autre Christ, la prévenance qui l'inclinait vers le prochain, et avec chacune des créatures une amitié rappelant notre primitif état d'innocence. Mais bien qu'il fût spontanément attiré par toutes les créatures, son cœur le portait spécialement vers les âmes rachetées par le sang précieux du Christ Jésus, et lorsqu'il y remarquait la souillure de quelque péché, il pleurait leur malheur avec une tendresse si pathétique qu'il les enfantait chaque jour, comme une mère<sup>3</sup>, dans le Christ. S'il avait une telle vénération pour les prédicateurs, ministres de la parole de Dieu, c'est surtout parce *qu'ils suscitent à leur frère mort*<sup>4</sup>, à Jésus-Christ crucifié pour les pécheurs, *des enfants*<sup>5</sup> que leur zèle et leur activité convertissent et dirigent ; et il disait que ce ministère de *miséricorde est bien plus agréable*<sup>6</sup> *au Père de toutes les miséricordes que n'importe quel sacrifice*<sup>7</sup>, surtout si l'on s'en acquitte en esprit de parfaite charité, en y travaillant par l'exemple plus que par la parole, par la prière et les larmes plus que par d'abondants discours.

2. « Il faut donc plaindre comme dénués de piété authentique, disait-il, ce prédicateur qui dans ses sermons cherche non point le salut des âmes mais sa propre gloire, ou cet autre qui détruit par une conduite scandaleuse ce qu'avait construit son enseignement de la vérité. Un frère simple et sans éloquence est bien préférable si, par son exemple, il porte les autres au bien. » Voici comment il interprétait le verset : « *Celle qui était stérile a eu beaucoup d'enfants, et celle qui avait de nombreux fils s'est vue abandonnée*<sup>8</sup> » : « La femme stérile, c'est le pauvre petit frère qui n'a pas la mission d'engendrer des enfants à l'Église ; mais on verra, au jour du Jugement, qu'il est devenu la mère de nombreux fils, car le Juge alors lui attribuera pour sa gloire tous ceux qu'il convertit au Christ par ses prières que personne ne voit. Et celle qui avait de nombreux fils se verra sans appui, car le prédicateur vain et bavard qui croit avoir engendré de nombreux enfants par sa vertu constatera alors que rien chez eux ne vient de lui. »

3. Quand on sait avec quelle ardeur il désirait le salut des âmes et avec quel zèle il y travaillait, on comprend qu'il ait pu se dire *envahi de délicieux parfums*<sup>9</sup> et *oint de baume précieux*<sup>10</sup> lorsque la renommée de ses saints frères dispersés de par le monde venait lui apporter, telle une suave odeur, la nouvelle que beaucoup d'âmes prenaient le chemin de la vérité. Il exultait alors et comblait de ses bénédictions si précieuses ces frères dont l'exemple et la parole amenaient les pécheurs à l'amour du Christ. Par contre il avait cette terrible malédiction à l'adresse de ceux dont la conduite dépravée portait atteinte à la sainteté de l'Ordre : « De toi, très saint Seigneur, et de toute la cour céleste, et de moi ton petit pauvre, qu'ils soient maudits ceux qui par leur

<sup>1</sup> Affectus : saint Bonaventure appelle ainsi (Triple Voie) les effets ou les actes d'une tendance, particulièrement les *élans du cœur* devant l'âme vers Dieu, la prière ou oraison nommée pour cela « affective ».

<sup>2</sup> 1 Tm 4 8

<sup>3</sup> L'influence de Dame Pica sur son fils dut être profonde, à en juger par la notion très riche du rôle de « mère » que François s'attribue : voyez 2 C 137 et les *Opuscules* (L. Leo ; Erm ; 1 Reg, 9, 11 ; 2 Reg 6, 8). Pour la formulation l'ensemble est inspiré des comparaisons bibliques, en particulier 2 S 1 26 (Vg : comme une mère peut aimer son fils unique, c'est ainsi que moi je t'aime).

<sup>4</sup> Allusion à la loi du lévirat (*levir* = beau-frère) ainsi résumée par les Saducéens venus interroger le Christ : « Si quelqu'un meurt sans enfants, que son frère prenne sa femme et suscite une postérité à son frère défunt. » (Mt 22 24.)

<sup>5</sup> Dt 25 5

<sup>6</sup> Os 6 6

<sup>7</sup> 2 Co 1 3

<sup>8</sup> 1 S 2 5

<sup>9</sup> Ex 29 18

<sup>10</sup> Jn 12 3

mauvais exemple renversent et détruisent ce que tu as édifié et ne cesses d'édifier par les saints frères de cet Ordre<sup>11</sup> ! » Le scandale donné aux faibles lui portait un tel coup que seul le soutien de la consolation divine lui évitait la défaillance. Un jour, la vue de mauvais exemples l'avait bouleversé et, tout anxieux, il pria pour ses fils le Père miséricordieux ; il reçut du Seigneur cette réponse : « Pourquoi, pauvre petit homme, être ainsi troublé ? Est-ce que le pouvoir que je t'ai donné sur mon Ordre t'aurait fait oublier que j'en suis le principal protecteur ? Si je t'ai choisi, toi un homme simple, c'est pour que tout ce que j'accomplirai en toi ne soit pas attribué au travail de l'homme mais à la grâce d'En-Haut. C'est moi qui ai appelé, c'est moi qui soutiendrai et qui ferai grandir ; pour remplacer ceux qui tombent j'en appellerai d'autres ; au besoin j'en ferai naître ; et que n'importe quel assaut vienne secouer mon Ordre de petits pauvres : ma faveur lui est acquise, il subsistera toujours<sup>12</sup>.

4. Il fuyait à l'égal d'une morsure de serpent ou d'une redoutable épidémie la médisance, mortelle pour la piété et la grâce, objet d'abomination pour le Dieu très bon, disait-il, car le médisant se repaît du sang des âmes qu'il a tuées *de sa langue comme d'une épée*<sup>13</sup>. Il entendit un jour un frère noircir la réputation d'un autre<sup>14</sup> ; il se tourna vers son vicaire et lui dit : « Vite, vite ! Va-t-en faire une enquête soigneuse. Et si tu constates que le frère accusé est innocent, impose à son accusateur un châtement exemplaire ! » A son avis, celui qui avait dépouillé un frère de sa réputation devait être lui-même dépouillé de l'habit avec interdiction de lever les yeux vers le ciel<sup>15</sup> tant qu'il n'aurait pas essayé, selon son pouvoir, de restituer ce qu'il avait volé<sup>16</sup>. « Et la médisance est un péché encore plus grand que le vol, disait-il, car la loi du Christ qu'on accomplit par amour nous oblige à désirer le salut des âmes plus que celui des corps. »

5. Ce qui ne l'empêchait pas de témoigner une compassion et une tendresse admirables à ceux qu'il voyait affligés de quelque souffrance corporelle, et de mettre toute sa délicatesse et sa douceur à décharger dans le Christ les fardeaux de misère et de détresse qu'il rencontrait dans une âme. La charité du Christ, infuse en son âme, y avait multiplié la bonté innée ; son cœur se fondait de pitié à la vue des pauvres et des malades, et quand il ne pouvait matériellement venir à leur secours il tâchait au moins de leur témoigner son amour. Il entendit un jour un frère malmener un mendiant importun ; frère aimant de tous les pauvres, il ordonna au frère : « Quitte ton habit, jette-toi aux pieds de ce pauvre, reconnais publiquement ta faute, demande-lui pardon, et dis-lui de prier pour toi ! » L'autre obéit avec humilité, et le Père lui dit alors avec bonté : « Quand tu vois un pauvre, frère, c'est l'image du Seigneur et de sa pauvre Mère que tu as devant les yeux. Et chez les malades contemple aussi toutes les misères dont il s'est voulu charger. » Et parce qu'en vrai chrétien il voyait en tous les pauvres la ressemblance du Christ, non seulement il donnait de grand cœur au premier venu les aumônes qu'il avait reçues, quitte à se passer même du nécessaire, mais il appelait cela faire une restitution, comme s'ils en avaient été les propriétaires.

Ainsi, revenant un jour de Sienne, il rencontra un pauvre ; lui-même, à cause de sa maladie, portait en plus de l'habit un petit manteau. Il vit la misère du pauvre et n'y put tenir : « Il faut, dit-il à son compagnon, que nous rendions à ce pauvre son manteau, car il lui appartient. On nous l'a prêté jusqu'à rencontre d'un plus pauvre que nous. » Mais son compagnon savait ce qu'exigeait l'état du Père et s'opposait obstinément à ce qu'il secourût autrui à ses dépens. Mais lui : « Ma conviction est que le Grand Aumônier me reprocherait comme un vol de ne pas donner ce que je porte, à quelqu'un qui en a plus besoin que moi. » D'ailleurs, lorsqu'on lui

---

<sup>11</sup> La malédiction de saint François a été lue traditionnellement durant des siècles dans les couvents le vendredi après la règle et le testament. Elle invite chacun à un regard sur son comportement communautaire.

<sup>12</sup> LP 21 localise cette « réponse » du Seigneur à la Portioncule. Lire aussi LP 86 qui développe bien des idées contenues dans ce paragraphe.

<sup>13</sup> Ps 56 5

<sup>14</sup> *Denigrare famam* : l'expression est ici prise en son sens étymologique.

<sup>15</sup> Parce qu'il s'est rendu aussi coupable envers Dieu qu'envers ce sacrement de Dieu : le prochain.

<sup>16</sup> 2 C 182 ajoute que le frère médisant sera remis entre les mains du « pugiliste florentin » ; il s'agit du frère Jean de Florence, qui était haut de taille et d'une force herculéenne.

offrait quelque chose pour sa santé, il demandait habituellement au donateur la permission d'en faire cadeau à son tour s'il rencontrait plus indigent que lui. Tout y passait : manteaux, tuniques, livres, nappes d'autel ou tapis, tant qu'il y avait une aumône à faire aux pauvres, afin de remplir le devoir de la charité. Il lui arriva aussi plus d'une fois de charger sur ses pauvres épaules les fardeaux portés par des pauvres rencontrés sur le chemin<sup>17</sup>

6. À force de remonter à l'Origine première de toutes choses, il avait conçu pour elles toutes, une amitié débordante et appelait frères et sœurs les créatures même les plus petites, car il savait qu'elles et lui procédaient du même et unique principe<sup>18</sup>. Il était enclin cependant à plus de tendresse et de douceur pour celles qui par leur nature ou par l'enseignement symbolique de l'Écriture nous rappellent l'amour et la douceur du Christ. Il racheta souvent des agneaux *que l'on menait abattre*<sup>19</sup>, en souvenir de l'Agneau très doux qui voulut être mené à la mort pour racheter les pécheurs. Il advint, une nuit qu'il était hébergé au monastère de Saint-Vergoin, dans le diocèse de Gubbio, qu'une brebis eut un agneau. Mais une truie méchante se trouvait dans l'étable ; sans pitié pour l'innocent, elle le tua sauvagement et le dévora. Quand il l'apprit, le pieux Père, très ému et se souvenant de l'Agneau sans tache, pleura devant tous la mort du petit agneau : « Hélas ! frère agnelet, créature innocente qui rappelles le Christ aux hommes, maudite soit l'impie qui t'a tué ! Que personne, homme ni bête, ne mange jamais de sa chair ! » Merveille : aussitôt la truie malfaisante commença d'être malade ; après avoir purgé pour ainsi dire sa peine durant trois jours elle reçut enfin son dernier châtement et creva. On la bascula dans un fossé du monastère où elle demeura longtemps, sèche comme une planche, et personne n'y trouva de quoi apaiser sa faim. Que les hommes sans cœur prennent donc bien garde au châtement qui les attend, puisque la cruauté d'une bête fut déjà punie d'une mort si affreuse ; et que les chrétiens pieux considèrent la puissance admirable et la délicatesse infinie d'une bonté, que les bêtes elles-mêmes reconnaissent à leur manière<sup>20</sup>.

7. Un jour qu'il voyageait dans les environs de Sienne, il rencontra dans les prés un important troupeau de moutons. Il les avait à peine salués avec sa bonté coutumière, que tous s'arrêtèrent de brouter et coururent vers lui, levant la tête et le fixant des yeux. Ils lui firent une telle fête que les bergers et les frères restèrent ébahis de les voir si joyeux, des agneaux jusqu'aux béliers. - A Sainte-Marie de la Portioncule, on offrit un jour à l'homme de Dieu une brebis qu'il accepta volontiers, tant il aimait l'innocence et la simplicité que ces animaux manifestent spontanément. Le saint lui faisait ses recommandations : être attentive aux louanges divines, se garder de nuire aux frères si peu que ce fût... Et elle, sensible à l'affection de l'homme de Dieu, mettait toute sa bonne volonté à s'y conformer. Quand elle entendait le chant des frères au chœur, elle entrait elle aussi dans l'église, fléchissait les genoux sans que personne l'y eût initiée et, en guise de salutation, poussait quelques bêlements devant l'autel de la Vierge, la Mère de l'Agneau. Bien mieux : quand au cours de la messe on élevait le très saint Corps du Christ, elle se prosternait, comme pour stigmatiser par l'exemple de son respect la négligence des distraits et pousser les attentifs à plus de vénération pour ce sacrement. - Il avait un moment gardé avec lui à Rome un petit agneau, en souvenir du très doux Agneau ; à son départ, il en confia la garde à une noble dame nommée Jacqueline de Settesoli. L'agneau, comme instruit par le saint des choses spirituelles, restait inséparablement attaché à cette dame, la suivait à l'église, y restait avec elle, revenait avec elle. Si elle était un peu paresseuse à sortir du lit le matin, il venait la relancer en la frappant de ses petites cornes et la réveillait de ses bêlements, la pressant par ses mouvements

---

<sup>17</sup> LP 22 nous montre François mangeant avec un lépreux à la Portioncule. Le fait a été merveilleusement repris et amplifié dans *Fioretti* 25. LP 89 raconte comment François imposa une pénitence à un frère qui avait méprisé un pauvre. LP 52 montre François donnant à une pauvre femme malade un manteau et douze pains.

<sup>18</sup> La première partie de ce paragraphe résume « l'exemplarisme » bonaventurien, c'est-à-dire l'art de trouver Dieu à travers toutes les créatures ; ou plus exactement Dieu ou Jésus, selon le cas. Le premier paragraphe du chapitre suivant reprend le même thème avec des nuances nouvelles.

<sup>19</sup> Is 53 7

<sup>20</sup> Un texte, de très peu postérieur à l'événement, nous en a gardé le souvenir ; c'est la *Passion de saint Vergoin soldat et martyr*. Voir plus bas p. 1346.

et ses gestes de partir promptement pour l'église. C'est pourquoi cette dame prenait soin de son agneau aimable et merveilleux, disciple de François, qui était alors passé maître en dévotion.

8. Une autre fois, à Greccio, on offrit à l'homme de Dieu un levraut vivant qui, placé à terre et libre de s'enfuir où il voulait, se précipita à l'appel du doux Père et vint se blottir dans son sein. François le caressa tendrement et affectueusement, lui témoigna une affection quasi maternelle, puis le sermonna gentiment pour lui recommander de ne plus se laisser prendre, et lui permit de repartir en liberté. Mais on avait beau le mettre à terre pour qu'il s'enfuît, toujours il revenait au Père comme si un secret instinct l'eût averti de la bonté de son cœur ; enfin, sur ordre du Père, les frères l'emmenèrent en des endroits plus éloignés et plus sûrs. Même scène un jour dans une île du lac de Pérouse : un lièvre avait été capturé et offert à l'homme de Dieu, dans les bras duquel il se réfugiait avec autant de confiance qu'un animal apprivoisé, et pourtant il fuyait à l'approche de tout autre. - Un pêcheur qui lui faisait traverser le lac de Rieti pour aller à Greccio<sup>21</sup> lui fit présent d'une poule d'eau, en témoignage d'affection. Il l'accepta volontiers puis, ouvrant les mains, l'invita à reprendre sa liberté ; mais elle n'entendait point partir. Le Père, les yeux au ciel, resta longtemps en prière et au bout d'une heure, comme s'il revenait de loin, redonna doucement à l'oiseau l'ordre de s'en aller et de louer le Seigneur. Ayant obtenu son congé avec une bénédiction, elle prit son essor, exprimant bien sa joie par ses ébats. Sur le même lac on lui offrit un magnifique poisson encore vivant ; il l'appela « frère », comme il faisait d'habitude, et le remit dans l'eau près de la barque. Mais le poisson continua de frétiler joyeusement dans l'eau à la vue de l'homme de Dieu, comme s'il était sous le charme de son amour, et ne s'éloigna du bateau qu'il n'eût reçu la permission et la bénédiction du saint.

9. Traversant, un autre jour, les marais de Venise<sup>22</sup> en compagnie d'un frère, il avisa toute une bande d'oiseaux logés dans les saules et chantant à tue-tête. A ce spectacle, il dit à son compagnon : « Nos frères les oiseaux louent leur créateur ; allons parmi eux pour chanter nous aussi nos heures canoniales et les laudes du Seigneur ! » Ils s'avancèrent au milieu des oiseaux : pas un ne s'effaroucha. Mais leur ramage devint assourdissant, au point que les frères ne s'entendaient plus l'un l'autre réciter les psaumes. Alors le saint se tourna vers eux et leur dit : « Mes frères les oiseaux, veuillez cesser vos chants jusqu'à ce que nous ayons rendu à Dieu les louanges qui lui sont dues. » Ils se turent aussitôt et se tinrent en silence tant qu'il fallut, jusqu'à la fin de l'office et des laudes qui prennent bien du temps<sup>23</sup> ; ils obtinrent ensuite du saint la permission de chanter et reprirent aussitôt leur babil accoutumé.

Une cigale, à Sainte-Marie de Portioncule, avait élu domicile sur un figuier près de la cellule de l'homme de Dieu ; son chant portait souvent à louer Dieu, le saint qui avait appris à admirer dans les plus petites choses la grandeur du Créateur. Il l'appela un jour, et elle, comme stylée par Dieu, vint atterrir sur sa main ; il lui dit : « Chante, ma sœur cigale, et loue par tes stridulations joyeuses le Seigneur qui te créa ! » Obéissant aussitôt elle se mit à chanter et ne s'arrêta que pour s'en retourner à son arbre, sur l'ordre du Père. Elle y demeura huit jours, venant, chantant et repartant au gré du saint qui dit enfin à ses compagnons : « Donnons congé à notre sœur cigale : elle nous a suffisamment réjouis de son chant et provoqués huit jours durant à louer Dieu. » Congédiée aussitôt, elle partit et ne revint jamais, comme si elle eût craint de désobéir, si légèrement que ce fût.

---

<sup>21</sup> Au temps des Romains, la vallée de Rieti était un vaste lac drainé par le Velino. Le creusement de la fissure des Marmore, au-dessus de Terni, engendrant une magnifique cascade aujourd'hui, hélas, captée pour la houille blanche, a permis l'assèchement de la plus grande partie de la haute plaine de Rieti. Il reste aujourd'hui seulement les trois lacs de Piediluco, de Ripa Sottile et Lungo. Il se peut qu'au temps du Poverello l'étendue d'eau ait été plus importante que de nos jours.

<sup>22</sup> François a traversé la lagune de Venise au moins une fois, à son retour d'Orient.

<sup>23</sup> *Dictis horis spatiose*. Ce qui pourrait aussi vouloir dire qu'ils prirent tout leur temps pour dire l'office bien à l'aise, sans se presser. Les *Laudes* sont une prière dont « le bienheureux Père François accompagnait chaque heure de l'office de jour et de nuit » et qui se compose d'une paraphrase du *Notre Père*, d'une hymne de louange au Seigneur (d'où son nom) et d'une très belle oraison finale.

10. Le saint était malade à Sienne<sup>24</sup>, un gentilhomme lui fit porter un faisan vivant qu'il venait de prendre, et l'oiseau, dès qu'il l'eut vu et entendu, s'attacha à lui avec tant d'affection qu'il ne voulait plus en être séparé. Plusieurs fois transporté loin du couvent, dans une vigne, pour qu'il s'en allât s'il en avait envie, il revenait toujours à tire d'aile vers le Père comme s'il avait depuis toujours été nourri de sa main. Confié plus tard à un homme<sup>25</sup> qui venait souvent visiter par dévotion le serviteur de Dieu, mais comme attristé d'être ainsi séparé du Père au cœur aimant, il refusa obstinément toute nourriture. Rapporté au serviteur de Dieu, il se livra, en le voyant, à de remuantes démonstrations de joie et mangea avec avidité. Le saint venait d'arriver un jour à l'ermitage de l'Alverne pour y jeûner un carême en l'honneur de saint Michel Archange, et voici que les oiseaux de toute espèce s'en vinrent voltiger autour de sa cellule, comme pour manifester par leurs cris et leurs virevoltes leur joie de sa venue, le séduire et l'engager à rester. A cette vue, il dit à son compagnon : « Je me rends compte, frère, que la volonté de Dieu est que nous séjournions ici un moment, tant nos frères les oiseaux semblent charmés de notre arrivée. »

Au cours de ce séjour, un faucon nichant là conclut avec lui un pacte d'amitié : la nuit, quand venait l'heure où le saint avait coutume de se lever pour réciter l'office divin, il le prévenait en chantant et en criant. Le serviteur de Dieu lui en était très reconnaissant, car cette sollicitude l'arrachait à l'engourdissement du sommeil. Mais quand le serviteur du Christ souffrait davantage, le faucon plein de ménagements se gardait bien de lui sonner si tôt le réveil et, vers l'aurore seulement, comme s'il avait reçu les instructions de Dieu, tintait à coups sourds la cloche de sa voix. L'allégresse de tout ce petit peuple volant aussi bien que le chant du faucon étaient assurément le présage divin de l'élévation qu'en ce lieu même, peu après, l'apparition du séraphin<sup>26</sup> devait conférer au chantre et à l'adorateur de Dieu déjà emporté sur les ailes de la contemplation.

11. Pendant un séjour qu'il fit à l'ermitage de Greccio, les habitants de la contrée subissaient désastre sur désastre des bandes de loups féroces, qui s'en prenaient non seulement au bétail mais encore aux hommes ; la grêle qui ravageait tous les ans les moissons et les vignes. Les voyant si affligés, le héraut du saint Évangile leur dit un jour dans un sermon : « Pour l'honneur et la louange du Dieu tout-puissant, je vous promets que le fléau s'éloignera et que Dieu, vous regardant avec amour, vous enrichira de biens temporels si, me faisant confiance, vous vous repentez, si vous avouez vos fautes et si *vous faites de dignes fruits de pénitence*<sup>27</sup>. Je dois vous annoncer cependant que si, oublieux de ce bienfait, *vous retournez à votre vomissement*<sup>28</sup>, le fléau reparaitra, le châtement doublera et la *colère déferlera plus terrible sur vous*<sup>29</sup>. » Ils firent pénitence, conformément aux exhortations de François, et à partir de ce moment les fléaux disparurent, les périls périrent<sup>30</sup>, les loups et la grêle cessèrent leurs ravages. Bien mieux quand la grêle visitait les campagnes des alentours et s'approchait de leur région, elle s'arrêtait sur leurs confins ou prenait une autre direction. Les loups et la grêle respectèrent le traité du serviteur de Dieu ; ils n'osèrent plus sévir sans pitié au détriment de fidèles revenus à la piété, tant que, aux termes de l'accord, ceux-ci ne conduisirent point et impies contre les très saintes lois du Seigneur.

Nous devons donc prendre pieusement en considération la piété du bienheureux qui fut d'une douceur et d'une puissance si admirables qu'il domptait les bêtes féroces, apprivoisait les animaux des forêts, instruisait ceux qui sont doux par nature et arrivait à se faire obéir des bêtes

<sup>24</sup> Le fait se serait passé à l'Alberino, hors des remparts de Sienne, où François gisait malade. A l'Alverne, on montre au-dessous du couvent, sur le vieux pavé que gravissent les pèlerins, la chapelle commémorative de ce salut des oiseaux à François.

<sup>25</sup> Un médecin, dit Celano, (2 C 170).

<sup>26</sup> Au cours de la stigmatisation ; récit au ch. 13.

<sup>27</sup> Mt 3 8

<sup>28</sup> Pr 26 11

<sup>29</sup> Jos 22 18

<sup>30</sup> *Periere pericula*. On goûte moins en français qu'en latin cette fleur de rhétorique pourtant bien dans le genre de notre Docteur pour qui l'étymologie et l'assonance jointes « font admirablement ». Ce jeu de mots est peut-être une réminiscence du « répons miraculeux » des Matines de saint Antoine de Padoue : le *Si quaeris*.

pourtant rebelles à l'homme depuis le péché. C'est vraiment là cette piété<sup>31</sup> qui, rendant amies toutes les créatures, *est utile à tout et tient les promesses de la vie présente et de la vie future*<sup>32</sup>.

---

<sup>31</sup> Remarquer le procédé de composition : l'*inclusion* qui ouvre et ferme le chapitre sur la même idée et les mêmes mots (ici sur la même citation de saint Paul).

<sup>32</sup> 1 Tm 4 8

## CHAPITRE 9

### LA FERVEUR DE SA CHARITÉ. SON DÉsir DU MARTYRE.

1. Qui pourra jamais dire l'ardent amour dont brûlait François, cet ami de l'époux ? Il paraissait entièrement dévoué, tel un *charbon ardent*<sup>1</sup>, par la flamme de l'amour de Dieu. Sitôt qu'il entendait parler de l'amour du Seigneur, il était saisi, ému, enflammé, comme si la voix qui résonnait au dehors eût été un archet faisant vibrer au dedans la chanterelle de son cœur. C'était selon lui une prodigalité princière<sup>2</sup> que d'offrir une telle contrepartie en échange des aumônes reçues, et il fallait être bien fou pour lui préférer ses deniers, car l'inappréciable monnaie de l'amour divin est la seule admise pour l'achat du royaume des cieux<sup>3</sup> ; voilà pourquoi il nous faut beaucoup aimer l'amour de Celui qui nous a beaucoup aimés.

Ainsi sollicité par toutes choses à l'amour de Dieu, *il se réjouissait en tous les ouvrages sortis de la main de Dieu*<sup>4</sup>, et grâce à ce spectacle qui faisait sa joie il remontait jusqu'à Celui qui est la cause et raison vivifiante de l'univers. Il savait, dans une belle chose, contempler le Très-Beau<sup>5</sup> et *poursuivait à la trace son Bien-Aimé*<sup>6</sup> en tout lieu de sa création, se servant de tout l'univers comme d'une échelle pour se hausser à atteindre Celui *qui est tout désirable*<sup>7</sup>. En chacune des créatures, comme en autant de dérivations, il percevait avec une extraordinaire piété le jaillissement unique de la bonté de Dieu, et comme si l'harmonie préétablie par Dieu entre les propriétés naturelles des corps et leurs interactions lui eût semblé une musique céleste, il exhortait toutes les créatures, à la façon du prophète David, à la louange du Seigneur<sup>8</sup>.

2. Le souvenir de Jésus crucifié demeurait constamment en son âme, comme le *sachet de myrrhe entre les seins de l'Épouse*<sup>9</sup> du Cantique et dans la véhémence de son amour extatique<sup>10</sup> il désirait être entièrement transformé en ce Christ crucifié. L'une de ses dévotions particulières était, durant les quarante jours qui suivent l'Épiphanie, c'est-à-dire le temps de la retraite du Christ au désert, de rechercher la solitude et, caché dans sa cellule, de s'appliquer sans

---

<sup>1</sup> Ps 17 13-14

<sup>2</sup> De la part des frères allant mendier « pour l'amour de Dieu ».

<sup>3</sup> Encore une de ces comparaisons si chères à François, empruntées au monde du commerce et des affaires. Voyez aussi, dans les *Opuscules*, l'admonition 28 : « Bienheureux le serviteur qui thésaurise dans le ciel les biens que le Seigneur lui montre... »

<sup>4</sup> Ps 91 5

<sup>5</sup> Contempler : *contueri* dans le texte latin, mot typiquement bonaventurien, indiquant une connaissance à la fois intellectuellement synthétique et affectivement dilatante, à l'exclusion de tout raisonnement. La déduction seule ne peut déboucher dans la contuition de Dieu en ses créatures. Cette doctrine a été systématisée dans l'ouvrage qui est en dépendance de celui-ci, *l'Itinéraire de l'âme à Dieu* : le chapitre 1<sup>er</sup> a pour titre : « De l'élévation à Dieu PAR son vestige qui est le monde sensible » ; et le chapitre II : « De la contemplation de Dieu DANS son vestige qui est le monde sensible. »

<sup>6</sup> Jb 23 11 ; Ct 5 17

<sup>7</sup> Ct 5 16

<sup>8</sup> L'allusion au *Cantique des Créatures* est ici assez claire, quoi qu'en dise Sabatier : « Les tentatives poétiques de François ont assez gêné Bonaventure pour qu'il n'y ait pas fait *la plus petite allusion* ; » (*Colt. Doc. Hist. Litt. Rel. du Moyen Âge*, t. 1<sup>er</sup>, p. XXXVI.)

<sup>9</sup> Ct 1 12

<sup>10</sup> *Excessivi amoris incendium. Incendium amoris*, qui revient plusieurs fois au cours de ce chapitre, est un autre titre de la *Triple Voie*. Quant à *excessivi*, il suppose connue toute la théorie bonaventurienne de la hiérarchie ecclésiastique : l'Ordre des « contemplatifs », qui en occupe le Sommet, se subdivise en trois sous-ordres : celui des suppliants, voués à la prière et à la louange divine (Cisterciens, Prémontrés, Chartreux, Augustins) ; celui des *spéculatifs*, qui s'adonnent à l'étude de l'Écriture (Frères Prêcheurs, qui ont pour but principal, la spéculation et pour objet secondaire l'onction ; Frères Mineurs, qui ont pour but principal l'onction ou jouissance du bien divin par l'amour, et pour but secondaire la spéculation) ; - et enfin celui des *extatiques*, celui des êtres exceptionnels pour qui l'extase est une sorte de grâce habituelle et naturelle, ce qui est le cas pour saint François. (Cf. E. Gilson, *La Philosophie de saint Bonaventure*, p. 86).

interruption, tout en menant le jeûne le plus rigoureux possible, à prier et louer Dieu<sup>11</sup>. Il vouait au Christ un amour si fervent, et son Bien-Aimé lui portait en échange une tendresse si familière, que le serviteur de Dieu pensait avoir devant les yeux la présence quasi continue du Sauveur ; lui-même en fit plusieurs fois confidence à ses compagnons. Le sacrement du Corps du Seigneur l'enflammait d'amour jusqu'au fond du cœur : il admirait, étonné, une miséricorde si aimante et un amour si miséricordieux. Il communiait souvent et avec tant de dévotion qu'il communiquait aux autres sa dévotion lorsque, tout enivré par l'Esprit et tout occupé à savourer l'Agneau immaculé, il était ravi en fréquentes extases.

3. Il aimait d'un amour indicible la Mère du Seigneur Jésus, car c'est elle qui nous a donné pour frère le Seigneur de majesté, et par elle nous avons obtenu miséricorde. Plaçant en elle, après le Christ, sa confiance, il la choisit comme patronne pour lui et les siens, et en son honneur il jeûnait avec grande ferveur de la fête des apôtres Pierre et Paul jusqu'à l'Assomption. Un lien d'amour indissoluble l'attachait aux anges dont l'ardeur merveilleuse les jette en extase devant Dieu et enflamme les âmes des élus ; par dévotion pour eux, il menait un carême de jeûne et de prière durant les quarante jours qui suivent l'Assomption de la glorieuse Vierge. Saint Michel surtout, dont le rôle est d'introduire les âmes en Paradis<sup>12</sup> était l'objet d'une dévotion spéciale, à cause du grand désir qu'avait le saint de sauver tous les hommes.

Le souvenir des saints, *ces pierres de feu*<sup>13</sup>, intensifiait encore l'incendie d'amour dont il brûlait pour Dieu ; il aimait surtout les Apôtres, en particulier Pierre et Paul, à cause de leur fervent amour du Christ ; en leur honneur il offrait au Seigneur un carême spécial<sup>14</sup>. Ce pauvre du Christ ne possédait que son corps et son âme, *les seules oboles qu'il pût donner*<sup>15</sup>, dans son amour : mais il les offrait à chaque instant, par amour du Christ ; il immolait continuellement son corps en jeûnes rigoureux, et son âme en désirs passionnés, *offrant ainsi l'holocauste*<sup>16</sup> dans les parvis extérieurs et faisant brûler l'encens à l'intérieur du temple<sup>17</sup>.

4. Mais l'ardeur de cet amour sans limite qui le portait vers Dieu eut pour résultat d'augmenter aussi sa tendresse affectueuse pour tous ceux qui *participaient avec lui de la nature et de la grâce*<sup>18</sup>. Les sentiments tout naturels de son cœur suffisaient déjà à le rendre fraternel pour toute créature ; il ne faut pas s'étonner que son amour du Christ l'ait rendu davantage encore le frère de ceux qui portent l'image du Créateur et *sont rachetés de son sang*<sup>19</sup>. Il ne se considérait comme ami du Christ que s'il prenait soin des âmes rachetées par Lui. Rien, disait-il, ne devait passer avant le salut des âmes, et il en donnait pour preuve que le Fils unique de Dieu est allé jusqu'à vouloir être, pour les âmes, suspendu à la croix. C'est là ce qui nous explique la véhémence qu'il mettait à prier, l'activité débordante de ses tournées de prédication, et ses excès quand il s'agissait de donner l'exemple. Quand on lui reprochait ses austérités exagérées, il répondait qu'il avait été donné aux autres en exemple. Bien que sa chair innocente, soumise de plein gré à l'esprit, cependant, afin de donner l'exemple, il lui imposait toujours de nouvelles peines et de nouveaux travaux, *cheminant pour autrui en de rudes sentiers*<sup>20</sup>. « Car *si je parlais,*

---

<sup>11</sup> La pratique en est passée dans la règle franciscaine qui prévoit, sans pourtant la prescrire, l'observation de ce carême « durant les quarante jours que Notre-Seigneur a consacrés par son saint jeûne » (Mt 4 11). Le dernier jour, les frères reçoivent la bénédiction promise par saint François, d'où l'appellation coutumière : carême de la benédicta.

<sup>12</sup> Cf. Dn 12 1.

<sup>13</sup> Ez 28 14-16

<sup>14</sup> Durant les quarante jours qui précèdent la Saint-Pierre-Saint-Paul. Saint François jeûnait donc :

- Du 7 janvier au 15 février (*benedicta*) ; - des Cendres à Pâques ; - du 20 mai au 29 juin ; - du 29 juin au 15 août ; - du 15 août au 25 septembre ; - de la Toussaint à Noël. En tout, 231 jours sur 360, plus des deux tiers de l'année. La leçon à en retirer est peut-être moins de mortification que d'attachement aux mystères pour la célébration desquels on n'est jamais assez préparé.

<sup>15</sup> Mc 12 42

<sup>16</sup> Ex 30 1-27

<sup>17</sup> Lc 1 9 ; 11 51

<sup>18</sup> 2 P 1 4

<sup>19</sup> Ap 5 9

<sup>20</sup> Ps 16 4

disait-il, *les langues des anges et des hommes sans posséder en moi la charité* ni donner à ceux qui m'entourent l'exemple de la vertu, *cela ne me servirait de rien*<sup>21</sup>, et aux autres guère plus. »

5. L'incendie d'amour qui le dévorait le rendit jaloux du triomphe glorieux des saints martyrs dont personne ne put éteindre la flamme d'amour ni abattre le courage. Il aurait voulu, lui aussi, embrasé du même *parfait amour qui bannit la crainte*<sup>22</sup>, s'offrir au Seigneur *comme une hostie vivante*<sup>23</sup> immolée par le martyre afin de revaloir au Christ la mort qu'il subit pour nous et de provoquer les hommes à l'amour de Dieu.

La sixième année qui suivit sa conversion, brûlant du désir du martyre, il résolut de passer en Syrie pour prêcher la foi chrétienne et la pénitence aux sarrazins et autres infidèles. Mais le bateau sur lequel il s'embarqua fut poussé par les vents contraires sur les côtes d'Esclavonie<sup>24</sup> y. Il y demeura quelque temps sans pouvoir trouver de navire à destination de l'Orient ; il comprit que ce qu'il désirait lui était refusé, et comme des matelots allaient appareiller pour Ancône, il les pria de le prendre à bord pour l'amour de Dieu. Mais il n'avait pas de quoi payer ; les matelots ne voulurent rien entendre et l'homme de Dieu, s'en remettant complètement à la bonté de Dieu, se glissa subrepticement dans le navire avec son compagnon. Sur les entrefaites, un homme sans doute envoyé par Dieu au secours de son pauvre arriva portant des vivres, appela l'un des matelots, homme craignant Dieu, et lui dit : « Conserve soigneusement toutes ces provisions pour les pauvres frères qui sont cachés dans le bateau ; aie l'amabilité de les leur distribuer de ma part quand ils en auront besoin. » Les vents soufflèrent avec tant de violence que les jours passaient sans qu'on pût aborder nulle part ; les matelots étaient à bout de provisions : il ne restait plus que les aumônes gracieusement accordées par le ciel au pauvre François. Elles étaient très modestes, mais la puissance de Dieu les multiplia tant et si bien que malgré le retard occasionné par la tempête qui continuait de sévir, elles suffirent largement aux besoins de tous jusqu'à Ancône. Et les marins, voyant le danger de mort écarté grâce au serviteur de Dieu, imitèrent ceux du psaume qui, après avoir frôlé les terribles dangers de l'Océan, avaient été au sein des abîmes témoins des œuvres merveilleuses du Seigneur<sup>25</sup> : ils rendirent grâce au Dieu tout-puissant qui se montre toujours aimable et admirable pour ses amis et serviteurs.

6. François, tournant le dos à la mer, s'en fut parcourir le pays, semant le bon grain du salut et récoltant à pleines gerbes. Mais ce que son cœur voulait cueillir, c'était toujours la palme du martyre ; il désirait la mort pour le Christ plus que les mérites d'une vie vertueuse, et il prit la direction du Maroc<sup>26</sup> pour annoncer l'Évangile du Christ au Miramolín et à son peuple : peut-être obtiendrait-il ainsi la palme convoitée. Le désir qui l'y portait était si puissant que, malgré sa santé fragile, il était toujours en avance sur son compagnon de route<sup>27</sup> et, dans sa hâte de

---

<sup>21</sup> 1 Co 13 1-3

<sup>22</sup> 1 Jn 4 18

<sup>23</sup> Rm 12 1

<sup>24</sup> L'Esclavonie n'est autre que le pays des Slaves, c'est-à-dire la côte dalmate, par-delà l'étroite Adriatique.

<sup>25</sup> Ps 105 24

<sup>26</sup> Second départ manqué. François paraît bien être allé en Espagne par terre et non en bateau. L'année probable de ce voyage (1213) obligea sans doute François à se joindre à quelque groupe de pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle, solidement encadré de Templiers ou d'Hospitaliers ; car la croisade des Albigeois faisait rage, et il ne pouvait être question de voyager seul à son gré en ces malheureuses régions. On peut donc en conclure que le maximum de vraisemblance pour l'itinéraire de François passe par l'itinéraire classique des pèlerins, à savoir : Arles, Saint-Gilles-du-Gard, Notre-Dame des Tables de Montpellier, Saint-Guilhem-du-Désert, Toulouse. Les traditions locales de Perpignan peuvent se référer au retour. Les mêmes considérations rendent hautement probables les traditions locales du passage de François à Santiago même.

<sup>27</sup> Les premiers frères avaient l'habitude de marcher l'un derrière l'autre et non de front. Dante suit ainsi Virgile « comme font les frères mineurs en chemin » (*Enfer* 23, 1-3).

réaliser son projet, semblait voler, ivre de l'Esprit-Saint. Il était déjà rendu en Espagne<sup>28</sup>, mais Dieu qui le réservait à d'autres tâches en avait disposé autrement : une maladie très grave l'atteignit, l'arrêta et l'empêcha d'accomplir ce qu'il désirait. Malgré la certitude du profit que représentait pour lui la mort, l'homme de Dieu comprit alors qu'il lui était nécessaire de vivre encore pour la famille qu'il avait engendrée, et il s'en retourna *prendre la garde des brebis confiées à ses soins*<sup>29</sup>.

7. Mais la ferveur de son amour ne put laisser son âme en repos<sup>30 31</sup> ; une troisième fois il tenta de passer chez les infidèles pour favoriser, en y répandant son sang, l'expansion de la foi en la sainte Trinité, et, la treizième année qui suivit sa conversion, partit pour la Syrie<sup>32</sup>, s'exposant avec courage aux dangers de tous les instants, pour arriver chez le sultan de Babylone en personne. La guerre sévissait alors, implacable<sup>33</sup> entre chrétiens et sarrazins, et les deux armées ayant pris position face à face dans la plaine, on ne pouvait sans risquer sa vie passer de l'une à l'autre. Le sultan d'ailleurs avait publié un édit cruel promettant un besant d'or<sup>34</sup> en récompense à quiconque apporterait la tête d'un chrétien. Mais dans l'espoir d'obtenir sans tarder ce qu'il désirait, François, le vaillant chevalier du Christ, résolu de s'y rendre<sup>35</sup> : loin de craindre la mort, il se sentait attiré par elle. Après avoir prié, *il obtint la force du Seigneur*<sup>36</sup> et, plein de confiance, chanta ce verset du Prophète : *Si j'ai à marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi*<sup>37</sup>.

8. S'étant adjoint pour compagnon frère Illuminé, homme d'intelligence et de courage<sup>38</sup>, il s'était à peine mis en route qu'il rencontrait deux brebis ; à leur vue il se sentit tout réjoui et dit à son compagnon : « *Aie confiance dans le Seigneur*<sup>39</sup>, frère, car voici accompli pour nous cet avertissement de l'Évangile : *Je vous envoie comme des brebis parmi les loups*<sup>40</sup>... » Quelques pas plus loin ils tombaient dans les avant-postes des sarrazins, et ceux-ci, plus rapides que les loups se jetant sur les brebis, se précipitèrent brutalement sur eux et s'en saisirent avec haine et cruauté, les accablant d'injures, les chargeant de chaînes et les rouant de coups. A la fin, après les avoir maltraités et meurtris de toutes manières, ils les amenèrent, conformément aux décrets de la divine Providence, en présence du sultan : c'était ce qu'avait désiré l'homme de Dieu.

Le prince leur demanda qui les envoyait, pourquoi et à quel titre, et comment ils avaient fait pour venir ; avec sa belle assurance, le serviteur du Christ François répondit qu'il avait été

---

<sup>28</sup> D'après les *Acta Sanctorum*, t. 50, p. 699 d, saint François aurait construit à Vittoria un sanctuaire dédié à sainte Marie-Madeleine. Tradition locale vivace. Les restes du sanctuaire disparurent totalement en 1945.

<sup>29</sup> Jn 21 17

<sup>30</sup> 2 Co 5 14

<sup>31</sup> Saint Bonaventure, qui compare volontiers les débuts de l'Ordre à ceux de l'Église (cf. en particulier *Epist. de 3 Quaest*, §11) ne manque pas l'occasion de rapprocher les voyages apostoliques de Paul et de François en empruntant aux épîtres l'énoncé même du motif qui les détermina *Caritas Christi urget nos*.

<sup>32</sup> Le troisième départ missionnaire fut le bon. Non pas qu'il ait converti personne en Islam. Mais il a rappelé aux chrétiens que la charité vaut mieux que la croisade. - Le mot « Syrie » désigne tout le « Levant », y compris l'Égypte.

<sup>33</sup> C'était durant le siège de Damiette. « Babylone » est donc à situer en Égypte.

<sup>34</sup> Joinville nous rapporte lui aussi cet édit. - le *besant*, talent d'or ou d'argent frappé à Byzance (d'où son nom), fut assez répandu et coté pour passer dans le langage populaire : valoir son besant d'or. L'expression subit à partir du XVI<sup>e</sup> siècle l'altération que nous lui connaissons valoir son pesant d'or.

<sup>35</sup> Divers récits du Moyen Âge mentionnent des rencontres (antérieures à celle-ci) entre Saladin (1137-93) et des chrétiens qui auraient essayé de le convertir à la chevalerie : Boutière-Schutz, *Biographies des Troubadours*, Paris 1964, p. 590, n. 1.

<sup>36</sup> 1 S 30 6

<sup>37</sup> Ps 22 4

<sup>38</sup> Dans son *Paradis* (12, 126-32) Dante a placé frère Illuminé auprès de saint Bonaventure. Nous avons la chance de posséder les *Souvenirs* du frère Illuminé, que recueillit saint Bonaventure ; ce dernier avait plaisir à les raconter en fraternité. Voir plus bas, p. 1331.

<sup>39</sup> Si 11 22

<sup>40</sup> Mt 10 16

envoyé d'au-delà des mers non par un homme mais par le Dieu très-haut pour lui indiquer, à lui et à son peuple, la voie du salut et leur annoncer l'Évangile qui est la vérité. Puis il prêcha au sultan Dieu Trinité et Jésus sauveur du monde, avec une telle vigueur de pensée, une telle force d'âme et une telle ferveur d'esprit qu'en lui vraiment se réalisait de façon éclatante ce verset de l'Évangile : *Je mettrai dans votre bouche une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront ni résister ni contredire*<sup>41</sup>.

Témoin en effet de cette ardeur et de ce courage, le sultan l'écoutait avec plaisir et le pressait de prolonger son séjour près de lui<sup>42</sup> ; mais le serviteur du Christ, instruit par une indication du ciel, lui dit : « Si tu veux te convertir au Christ, et ton peuple avec toi, c'est très volontiers que, pour son amour, je resterai parmi vous. Si tu hésites à quitter pour la foi du Christ la loi de Mahomet, ordonne qu'on allume un immense brasier où j'entrerai avec tes prêtres, et tu sauras alors quelle est la plus certaine et la plus sainte des deux croyances, celle que tu dois tenir. » - « Je doute, remarqua le sultan, qu'un de mes prêtres veuille pour sa foi s'exposer au feu ou subir quelque tourment. » Il venait en effet d'apercevoir l'un de ses prêtres, pontife éminent et avancé en âge pourtant, s'éclipser en entendant la proposition de François.

Le saint lui dit alors : « Si tu veux me promettre, en ton nom et au nom de ton peuple, que vous passez tous au culte du Christ pourvu que je sorte des flammes sans mal, j'affronterai seul le feu. Si je suis brûlé, ne l'attribuez qu'à mes péchés ; mais si la puissance de Dieu me protège, reconnaissez pour vrai Dieu, seigneur et sauveur de tous les hommes, *le Christ, puissance et sagesse de Dieu*<sup>43</sup> ! » Le sultan n'osa point accepter ce contrat aléatoire par crainte d'un soulèvement populaire ; mais il lui offrit de nombreux et riches cadeaux que l'homme de Dieu méprisa comme de la boue : ce n'était pas des richesses du monde qu'il était avide, mais du salut des âmes. Le sultan n'en conçut que plus de dévotion encore pour lui, à constater chez le saint un si parfait mépris des biens d'ici-bas ; malgré son refus ou peut-être sa peur de passer à la foi chrétienne, il pria cependant le serviteur de Dieu, afin d'être plus certainement sauvé, d'emmener tous ces présents et de les distribuer aux chrétiens pauvres ou aux églises. Mais le saint qui avait horreur de porter de l'argent, et qui ne découvrait pas dans l'âme du sultan les racines profondes de la foi vraie, s'y refusa inexorablement.

9. Observant que, sans voir exaucé pour autant son désir du martyre, il n'avancait à rien pour la conversion de ce peuple, averti d'ailleurs par Dieu en une révélation, il revint en pays chrétien<sup>44</sup>. Voilà donc ce que Dieu, dans sa bonté, avait décrété, et ce que le saint avait mérité par sa générosité : en ami du Christ, il poursuivit pour Lui, de toutes ses forces, sa recherche de la mort sans jamais cependant la trouver ; il avait acquis cependant le mérite du martyre de désir, et s'il restait en vie, c'est que, par un privilège unique, il devait recevoir plus tard, de ce martyre, le sceau et le symbole<sup>45</sup> : un feu divin si dévorant brûla son cœur qu'il finit par marquer visiblement sa chair.

O vraiment heureux toi dont la chair, sans passer par le fer d'un tyran, n'en fut pas pour autant privée de la ressemblance avec l'Agneau immolé<sup>46</sup> ! O vraiment et pleinement heureux,

---

<sup>41</sup> Lc 21 15

<sup>42</sup> Ce séjour en Égypte a beau ressembler à de la légende, il n'en est pas moins attesté par bon nombre de documents historiques de première valeur, et ne saurait prudemment être mis en doute. Voir en particulier les témoignages de Jacques de Vitry. Voir plus bas p. 1326.  
Magnifique fresque dans la série des Giotto d'Assise, représentant François devant le Sultan.

<sup>43</sup> 1 Co 1 24

<sup>44</sup> On retrouve chez Dante l'écho de cette aventure et de son échec : « Il était allé, par soif du martyre, prêcher le Christ et ses Apôtres en présence du Sultan orgueilleux ; « Mais, trouvant ce peuple trop dur à convertir et ne voulant pas rester inactif, il vint en Italie récolter d'autres fruits. » (*Paradis*, XI, 100-105).

<sup>45</sup> Les stigmates.

<sup>46</sup> François, par son passage chez les Infidèles, sa *peregrinatio*, parachève sa crucifixion volontaire : « La croix sur laquelle le monde est crucifié, c'est l'esprit de pauvreté ; et cette croix a quatre branches : le mépris de la gloire, des richesses, de la famille, *de la patrie* » (Saint Bonaventure, Sup. Luc. c. 23).

« toi dont le glaive du persécuteur n'a pas ôté la vie, mais qui n'as pas été frustré pourtant de la palme du martyr<sup>47</sup> ! »

---

<sup>47</sup> Tiré de l'Office de saint Martin (antienne des deuxièmes Vêpres).

Le séjour de François en Terre Sainte après ses aventures d'Égypte est passé sous silence par saint Bonaventure. Il est cependant plus que probable, en raison de l'itinéraire Italie - Égypte à cette époque, qui passait par Saint-Jean-d'Acre, encore aux mains des chrétiens.

## CHAPITRE 10

### SON ZÈLE POUR L'ORAISON. PUISSANCE DE SA PRIÈRE.

1. François, le serviteur du Christ, avait douloureusement conscience que son corps, (pourtant rendu par son amour du Christ inaccessible à toute passion terrestre) le contraignait à *cheminer en étranger loin du Seigneur*<sup>1</sup> ; il s'efforçait donc de maintenir toujours au moins son esprit en présence du Seigneur *par une prière ininterrompue*<sup>2</sup>, pour n'être point sans réconfort du Bien-Aimé<sup>3</sup>. Car c'était pour lui un réconfort dans la méditation que de prier et de parcourir les demeures du ciel, déjà concitoyen des Anges<sup>4</sup>, pour y chercher, de toute l'ardeur de son désir, son Bien-Aimé<sup>5</sup> dont le séparait la seule cloison de la chair ; et c'était un appui dans l'action, car en tout ce qu'il entreprenait il mettait sa confiance dans la bonté de Dieu, non dans ses propres forces, et sa prière de tous les instants lui permettait de se *débarrasser dans le Seigneur de tout souci*<sup>6</sup>. Il affirmait avec conviction que la grâce de la prière est ce qu'un religieux doit demander avant tout autre chose et, persuadé que sans elle on ne peut rien faire de bon au service du Seigneur, il encourageait les frères par tous les moyens à s'y appliquer de tout cœur. Qu'il marchât ou s'arrêtât, en voyage ou au couvent, au travail comme au repos, il s'adonnait à la prière au point qu'il paraissait lui avoir voué tout son cœur et tout son corps, toute son activité et tout son temps.

2. Il n'aurait jamais manqué par négligence une visite de l'Esprit : quand l'occasion s'en présentait, il l'accueillait fidèlement et, tant que durait la faveur du Seigneur, savourait la douceur qui lui était offerte. Si c'était sur la route qu'il sentait venir le souffle de l'Esprit de Dieu, il se laissait distancer par ses compagnons, et *ne recevait pas la grâce en vain*<sup>7</sup>. Sa contemplation l'entraînait souvent si haut que, ravi hors de lui-même, il ressentait alors ce qu'un homme ne peut ressentir et restait étranger à ce qui se passait autour de lui. Un jour par exemple qu'il traversait (à dos d'âne à cause de sa faiblesse) Borgo San Sepolcro, bourg populeux s'il en est, on se rua en foule à sa rencontre, par dévotion<sup>8</sup>. On le tirait, on s'accrochait à lui, on le pressait, on le touchait tant et plus : comme un corps sans vie il semblait ne rien sentir ni remarquer de tout ce qui se passait autour de lui. Bien plus tard, une fois passés le bourg et les attroupements, on fit halte dans une maladrerie, et, comme s'il revenait d'ailleurs, détournant les yeux de ses visions célestes, il demanda si Borgo était encore loin. Son âme,

---

<sup>1</sup> 2 Co 5 6

<sup>2</sup> 1 Th 5 17

<sup>3</sup> Ce chapitre contient le ressort intérieur des deux précédents : car c'est l'amour de François pour son Seigneur qui rend seul compte de son amour du prochain et aussi des créatures sans raison.

Malgré tout l'art de saint Bonaventure, un exposé sur la prière de François ne peut que décevoir : car on voudrait pénétrer dans le cœur-à-cœur d'un saint avec son Dieu, et on est réduit à une galerie de faits extérieurs manifestant plus ou moins cet amour.

Giotto lui-même, quand il a voulu mettre en fresque ce difficile sujet, a dû nous montrer un François en extase, suspendu au-dessus de terre, et à qui Jésus vient parler à l'oreille, tandis que les frères sont stupéfaits du spectacle ; la scène se passe devant la porte d'une ville. Si beau, si suggestif que soit ce chef-d'œuvre, il reste artificiel.

<sup>4</sup> La hiérarchie ecclésiastique (Cf. *supra*, 9, 2) n'est qu'une réplique sur terre de celle des Anges du ciel. Suppliants, Spéculatifs et Extatiques correspondent aux trois derniers chœurs des Anges: Thrônes, Chérubins et Séraphins. Tel est le point d'insertion dans la théologie bonaventurienne de la tradition qui a donné à saint François son nom de Séraphique. (Saint Bonaventure : *Collationes in Hexaëm*, XXII, 22-23).

<sup>5</sup> Ct 3 1

<sup>6</sup> Ps 54 23

<sup>7</sup> 2 Co 6 1

<sup>8</sup> « La légende s'est emparée définitivement de François ; bon gré mal gré les miracles éclatent sous ses pas ; on sort processionnellement des villages pour aller à sa rencontre ; et chez le biographe on entend l'écho de ces fêtes religieuses d'Italie, gaies, populaires, bruyantes, ensoleillées, qui ressemblent si peu aux fêtes méticuleusement organisées des peuples septentrionaux. » (Sabatier, *Vie de saint François*, p. 233). La scène de la traversée de Borgo San Sepolcro nous est narrée tout au long dans la quatrième Considération sur les stigmates.

inébranlablement ancrée dans les splendeurs du ciel, n'avait pu se rendre compte du défilé mouvant des lieux, des temps et des personnes, ce qui lui arrivait assez souvent, d'après les témoignages nombreux de ses compagnons qui en furent témoins.

3. Au cours de ses oraisons il avait expérimenté que la présence souhaitée de l'Esprit-Saint est d'autant plus volontiers accordée aux âmes de prière qu'elles sont plus éloignées du tumulte de ce monde : c'est pourquoi, en quête de solitude, il fréquentait, pour y prier, des lieux déserts ou des églises abandonnées. Il eut à y subir fréquemment les horribles assauts des démons qui, luttant contre lui corps à corps dans sa chair<sup>9</sup>, tâchaient de le détourner de son application à la prière. Mais plus l'ennemi attaquait violemment, plus son courage était grand et sa prière fervente, et, fort des armes qu'il empruntait au ciel, il disait au Christ avec confiance : *Je me mets à couvert sous tes ailes ; défends-moi des impies qui me persécutent*<sup>10</sup>. Puis, s'adressant aux démons : Faites-moi subir tout ce qui est en votre pouvoir, esprits mauvais et trompeurs ! Vous n'avez de puissance que celle qui vous est octroyée par la main du Seigneur, et tout ce qu'il aura décidé de m'infliger, je suis prêt à l'endurer allègrement. - C'était trop de courage pour ces orgueilleux démons : ils s'enfuyaient, couverts de confusion.

4. Une fois seul et apaisé, l'homme de Dieu faisait retentir les bois de ses gémissements, arrosait la terre de ses larmes, se frappait la poitrine et, comme s'il se sentait caché bien à l'abri dans la chambre la plus secrète du Palais, il se mettait à parler à son Seigneur, répondant au Juge, suppliant le Père, s'entretenant avec l'Ami<sup>11</sup>. C'est là que des frères qui l'épiaient filialement le surprirent parfois implorant avec des cris passionnés la clémence divine pour les pécheurs et gémissant à haute voix sur la Passion du Seigneur comme si elle s'était déroulée sous ses yeux. C'est là qu'une nuit on l'aperçut en prière, les bras en croix, soulevé de terre et environné d'une nuée lumineuse, clarté rayonnant de son corps et témoignant bien de l'admirable lumière qui habitait son âme. C'est là enfin - des indices certains le prouvent - que lui furent dévoilés certains *secrets et mystères de la divine sagesse*<sup>12</sup> ; mais il ne les divulguait pas à moins d'y être *poussé par son amour du Christ*<sup>13</sup> ou par le bien qu'ils pouvaient faire à autrui. Il disait à ce propos : « On perd quelquefois pour un médiocre avantage un trésor inestimable, et c'est notre faute si Celui qui nous l'avait donné ne se montre plus aussi généreux. »

Au sortir de ces oraisons privées qui faisaient de lui un tout autre homme, il mettait tous ses soins à se comporter comme les autres, de peur que la louange des hommes ne ravît à son âme les faveurs divines qu'il aurait laissé paraître au dehors. Surpris en public par une visite du Seigneur, il se cachait toujours d'une manière ou d'une autres<sup>14</sup> aux yeux des personnes présentes pour ne rien dévoiler des faveurs de l'Époux. Quand il priait en compagnie des frères, il évitait de cracher bruyamment<sup>15</sup>, de gémir, de soupirer tout fort, de se livrer à toutes sortes de

---

<sup>9</sup> Cf. 2 C 119.

<sup>10</sup> Ps 16 8

<sup>11</sup> Il faut déplorer que le récit de saint Bonaventure fasse parfois figure de « sinistré », comparé à celui de Celano. Cette phrase est typique empruntée textuellement à 2 C 95, elle a été pourtant délestée de ses deux derniers mots : *colludebat Sponso*, jouant avec l'Époux, qui auraient dû être doublement chers à notre Docteur : - d'abord parce qu'ils enrichissent d'une nuance supplémentaire et charmante (abondance de biens ne nuit pas) le portrait de l'âme de saint François ; - ensuite à titre d'allusion biblique dont il est si friand : Abimélech, regardant par la fenêtre, surprit un jour les jeux amoureux d'Isaac et de Rébecca qu'il croyait frère et sœur (Gn 26 8). - Mais peut-être est-ce justement pour éviter cette réminiscence du *jocantem cum uxore* que saint Bonaventure a biffé le *colludebat Sponso* devant lequel son auteur de base, Celano, n'avait pourtant pas reculé. On ne comprend pas pourquoi le même saint Bonaventure a réintégré plus tard ces deux mots dans la *Legenda minor* 4 2. La première *Considération sur les stigmates* (p. 1209) n'aura aucun scrupule à utiliser intégralement la phrase.

<sup>12</sup> Ps 50 8

<sup>13</sup> 2 Co 5 14

<sup>14</sup> En se faisant un écran de sa manche ou d'un pan de son manteau (2 C 94).

<sup>15</sup> Cf. cependant 2 C 190. Cassien déjà demandait aux moines de son temps qu'au moins pendant l'oraison du célébrant l'on s'abstienne de cracher. Recommandation reprise sur le *Speculum Disciplinas*, 15,7 (dans saint Bonaventure, *Opera*, VIII, p. 596).

manifestations extérieures<sup>16</sup>, soit parce qu'il préférerait passer inaperçu, soit parce que tout entier recueilli il était tout entier transporté en Dieu. Il disait souvent à ses intimes : « Quand un serviteur de Dieu, au cours de sa prière, est visité par Dieu, il doit dire : Cette consolation, Seigneur, tu l'as envoyée du ciel à un pécheur et un indigne ; je t'en confie la garde car j'ai l'impression de t'avoir dérobé ton trésor. Et, sa prière finie, il doit se conduire en petit pauvre et en pécheur, comme s'il n'avait reçu aucune grâce nouvelle<sup>17</sup>. »

5. L'homme de Dieu était un jour à la Portioncule en train de prier quand l'évêque d'Assise arriva pour lui faire sa visite habituelle. Sitôt entré dans le couvent il se dirigea, sans prendre garde, vers la cellule de François, poussa la petite porte et se ramassa pour entrer ; mais quand il eut passé la tête et aperçu le saint en prière il fut pris d'une terreur subite paralysant ses membres et lui ôtant la parole, cependant qu'une force divine le repoussait dehors et le ramenait arrière. Abasourdi, l'évêque rejoignit les frères comme il put et, Dieu lui ayant rendu la parole, ses premiers mots furent pour avouer sa faute.

L'Abbé du monastère Saint-Justin, dans le diocèse de Pérouse, rencontra un jour le serviteur du Christ et, sitôt qu'il l'eut vu, sauta de cheval pour saluer l'homme de Dieu qu'il vénérât et s'entretenir un moment avec lui du salut de son âme. A la fin d'un entretien qui lui fut très doux, l'Abbé le quitta en lui demandant humblement de prier pour lui. - « Très volontiers ! » répondit-il. L'Abbé n'était pas encore bien loin lorsque François, le fidèle, dit à son compagnon : « Attends un peu, frère, car je veux m'acquitter tout de suite de ce que j'ai promis. » Il se mit à prier, et, au même moment, l'Abbé ressentit en son âme une ardeur et une douceur inconnues jusque-là, et tombant en extase s'évanouit à lui-même pour se retrouver tout en Dieu. Il resta un moment dans cet état puis, revenu à lui, reconnut la puissance de la prière de saint François. Dès lors son amour pour l'Ordre grandit toujours davantage, et nombreux sont ceux qui l'entendirent raconter comme un miracle ce qui s'était passé.

6. Il s'acquittait des heures canoniales avec autant de respect que de piété. Il avait beau souffrir des yeux, de l'estomac, de la rate et du foie, il ne se permettait jamais, lorsqu'il récitait ses psaumes, de s'appuyer à un mur ou à la cloison, mais il psalmodiait toujours debout, capuce rabattu, sans avaler une syllabe ni promener ses regards alentour. En voyage, à l'heure prévue, il s'arrêtait, et il n'était averse si torrentielle qui contrariât cette respectueuse habitude. « Si l'on octroie au corps du repos, disait-il, pour qu'il puisse prendre une nourriture qui deviendra la proie des vers avec lui, avec quelle paix et quelle tranquillité l'âme ne doit-elle pas prendre sa nourriture de vie ? »

Il croyait pécher gravement si, au cours de sa prière, il se laissait aller à de vaines imaginations, et quand cela lui était arrivé, il ne se contentait pas de l'avouer en confession ; il voulait aussi l'expier au plus tôt. Cette résolution était devenue chez lui un réflexe habituel, au point que ce genre de mouches ne venait plus l'agacer que très rarement. Au cours d'un carême, il s'était employé à confectionner un coffret<sup>18</sup>, afin d'occuper toutes les miettes de son temps sans en laisser échapper aucune. Or il y repensa en disant Tierce et son esprit en fut un peu distrait ; mais poussé par la ferveur de l'Esprit, il jeta au feu son coffret en disant : « J'en fais le sacrifice au Seigneur dont il a interrompu le sacrifice ! » Il psalmodiait, aussi attentif de cœur et d'esprit que s'il eût vu Dieu là présent, et quand se présentait le nom du Seigneur, il semblait s'en lécher les lèvres, tant il le trouvait doux.

Voulant qu'on entourât toujours des plus grands égards le nom du Seigneur, qu'il fût pensé, parlé ou écrit, il conseilla un jour aux frères de ramasser tous les feuillets écrits rencontrés, où qu'ils fussent, et de les déposer en lieu convenable pour éviter que le nom sacré vînt à être foulé aux pieds. Quant au nom de Jésus, s'il le prononçait ou l'entendait, il était rempli d'une

---

<sup>16</sup> Génuflexions, prostrations, signes de croix, baisements du sol, etc. Nous serions tentés de qualifier tout cela de piété ostentatoire ; c'était alors courant et spontané. Salimbene nous conte comment au couvent de Sens le roi saint Louis attendit patiemment son frère Charles d'Anjou qui n'en finissait plus de prier et de faire devant l'autel du couvent des frères à Vézelay force génuflexions. MGH, SS, XXXII, 225.

<sup>17</sup> Cf. *Adm.* 28.

<sup>18</sup> Ou une corbeille en vannerie.

allégresse intérieure qui le transformait extérieurement, comme si la saveur du miel avait empli sa bouche et un son harmonieux occupé son oreille<sup>19</sup>.

7. Trois ans avant sa mort, il décida de célébrer avec le plus de solennité possible, près de Greccio, le souvenir de la Nativité de l'Enfant Jésus, afin d'augmenter la dévotion des habitants. Mais pour que ce projet ne pût être appelé révolutionnaire, il en demanda au Souverain Pontife et en obtint la permission<sup>20</sup>. Il fit préparer une mangeoire, apporter du foin, amener un bœuf et un âne<sup>21</sup>. On convoqua les frères, la foule accourut, la forêt retentit de leurs chants, et cette nuit vénérable revêtit splendeur et solennité, à la clarté des torches étincelantes et au son des cantiques résonnant haut et clair. L'homme de Dieu, debout près de la crèche et rempli de piété, ruisselait de larmes et débordait de joie. La messe fut célébrée sur la mangeoire comme autel et François qui était diacre chanta le saint Évangile, puis prêcha au peuple rassemblé la naissance du pauvre Roi qu'il nommait avec tendresse et amour l'Enfant de Bethléem<sup>22</sup>. Le seigneur Jean de Greccio, chevalier vertueux et loyal qui avait quitté les armées des princes de la terre par amour pour le Christ, et qu'une étroite amitié liait à l'homme de Dieu, affirma qu'il avait vu un enfant très beau qui reposait dans la crèche et qui parut s'éveiller lorsque le bienheureux Père François le prit entre ses bras. Cette vision est suffisamment accréditée par la sainteté du pieux chevalier, mais elle est confirmée aussi par la vérité qu'elle exprime et par les miracles qui suivirent. L'exemple de François offert au monde réveilla en effet les âmes qui s'endormaient dans leur foi au Christ, et le foin de la crèche, conservé par le peuple, servit de remède pour les animaux malades et de préservatif contre toutes sortes de pestes : Dieu glorifiait en tout son serviteur et prouvait par des miracles évidents la puissance de ses prières et de sa sainteté<sup>23</sup>.

---

<sup>19</sup> Ce sentiment et son expression s'inscrivent dans la ligne d'une tradition spirituelle très vivace et d'une production littéraire abondante et ancienne. On trouve déjà dans une antienne du VIII<sup>e</sup> siècle : « *Jesus mel in ore, auri mélos* » ; une hymne de l'époque et de l'école de saint Bernard chante :

- *Jesu, decus angelicum - In aure dulce canticum*

- *In ore mel mirificum - In corde nectar caelicum.*

Et 1 C 86 : « Lorsqu'il parlait de Jésus, il passait sa langue sur ses lèvres comme pour savourer la douceur de ce mot. »

<sup>20</sup> Précaution ignorée par les autres biographes. Ce recours au Saint-Siège veut-il être donné comme exemple aux Spirituels qui dépassaient de loin l'originalité de François sans avoir pour autant sa soumission à l'Église ? Peut-être le saint connaissait-il l'interdiction des *ludi théâtrales* par une décrétale d'Innocent III, datant de 1207. (Cf. AFH 19 (1926), p. 135).

<sup>21</sup> Ces animaux sont conventionnellement ajoutés à la crèche : ou bien à cause d'Isaïe 1 3 (entre autres Pères, saint Ambroise l'explique dans *In Luc.* 2, 42 ; PL 15, 1568) ; ou bien à cause d'un passage d'Habacuc 3 2 qui, traduit par les Septante « au milieu de deux animaux », signifie tout autre chose, mais qui est passé avec ce sens dans la Liturgie (Trait après la première lecture du Vendredi-Saint).

<sup>22</sup> Pourquoi souligner une appellation qui nous paraît toute normale ? N'oublions pas que la dévotion aux différents aspects ou mystères humains du Christ date de cette époque. *Enfant de Bethléem, Enfant Jésus* auront leur place désormais à côté de *Seigneur Jésus* et ont été sans doute prononcés pour la première fois dans cette première crèche. Cf. Dom Gougoud : *La crèche de Noël avant saint François*, dans *Rev. Sc. Rel.* 2 (1922), p. 26-34.

<sup>23</sup> Bien mieux que la fresque de la série des Giotto d'Assise, il faut voir, pour évoquer la crèche de Greccio, la fresque primitive (14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup>) qui orne encore le mur du lieu de la crèche à Greccio même.

## CHAPITRE 11

### SA CONNAISSANCE DES ÉCRITURES. SON ESPRIT PROPHÉTIQUE.

1. Par son application constante à la prière et par sa pratique des vertus, l'homme de Dieu était parvenu à une telle limpidité d'âme que, sans avoir acquis par l'étude la connaissance des saints Livres, mais éclairé par les rayons de la Lumière éternelle<sup>1</sup>, *il pénétrait* pourtant avec une étonnante acuité *jusqu'au plus profond des Écritures*<sup>2</sup>. Son esprit, pur de toute souillure, trouvait l'accès des mystères cachés et son amour impétueux ouvrait les portes devant lesquelles piétine la science des Maîtres. Il lisait parfois les Livres saints, et ce que son intelligence avait saisi, sa mémoire le retenait indélébilement gravé, car ce n'était pas en vain que l'oreille attentive de son âme percevait ce que son cœur aimant repassait ensuite sans répit.

Des frères lui demandèrent un jour, pour ceux qui avaient fait des études, la permission de s'adonner à l'étude de l'Écriture sainte ; il répondit : « Je permets, à condition qu'ils n'en oublient pas de s'appliquer aussi à la prière, comme le Christ qui a prié, lit-on, plus qu'il n'a étudié<sup>3</sup>, et à condition qu'ils n'étudient pas uniquement pour savoir comment on doit parler, mais pour mettre d'abord en pratique ce qu'ils auront appris et, après l'avoir mis en pratique, pour enseigner aux autres ce qu'ils doivent faire. Je veux, ajouta-t-il, que mes frères soient les disciples de l'Évangile et que leurs progrès dans la connaissance de la vérité ne fassent que suivre leurs progrès en pureté et simplicité, de sorte qu'ils ne séparent pas ce que le Maître a uni, d'une parole de sa bouche bénie ; *la simplicité de la colombe et la prudence du serpent*<sup>4 5</sup>. »

2. Un religieux, docteur en théologie, qui l'entreprit un jour à Sienne sur certaines questions ardues, fut stupéfait, lui qui pourtant s'y connaissait, de l'entendre éclaircir par des explications limpides les mystères de la sagesse divine<sup>6</sup> ; et il en exprimait ainsi son admiration : « Vraiment, la théologie de votre saint Père possède l'essor de l'aigle, grâce aux deux ailes de la pureté et de la contemplation qui l'entraînent bien haut dans les cieux, tandis que notre science collée au sol se traîne sur le ventre. » Et en effet, bien *qu'étranger à l'art de la parole*<sup>7</sup>, il résolvait avec beaucoup de science les doutes qu'on lui soumettait et *projetait de la clarté sur les points ténébreux*<sup>8</sup>. Pourquoi s'étonner d'ailleurs que le saint ait reçu de Dieu l'intelligence des Écritures : toute son activité, imitation parfaite de celle du Christ, n'était qu'une mise en pratique de la vérité contenue dans les Écritures ; - et toute sa vie intérieure, hospitalité plénière accordée à l'Esprit, interprète des Écritures, n'était que docilité à ses enseignements.

3. On peut admirer aussi en lui l'esprit de prophétie : il prévoyait l'avenir, percevait à jour les secrets des cœurs, voyait comme accompli sous ses yeux ce qui se déroulait au loin, et faisait

---

<sup>1</sup> Ici, comme au chapitre 8, procédé de l'*inclusion* qui consiste à employer au début et à la fin d'un développement homogène, une expression ou une idée caractéristique. L'expression choisie ici et retrouvée au §14 est « Lumière éternelle » pour insister sur cette notion que la vision prophétique est une participation à la science universelle de Dieu qui est la Lumière.

Noter dans le texte latin : *aeternae lucis tamen irradiatus fulgoribus*, une réminiscence de l'*Exultet* du Samedi-Saint.

<sup>2</sup> Jb 28 11

<sup>3</sup> Il a prié : Mt 14 23 ; 19 13 ; Mc 1 35 ; Lc 5 12.

Il a étudié : Lc 4 16 ; 2 46.

La substance de cette réponse est reprise dans la Lettre de saint François à saint Antoine de Padoue.

<sup>4</sup> Mt 10 16

<sup>5</sup> Contre les Spirituels qui prétendaient que saint François était l'ennemi déclaré de toute science. La position de saint Bonaventure est ici très forte : - d'abord parce qu'il prête à saint François des paroles dont on retrouve parfois la lettre, parfois l'esprit dans les Opuscules (Cf. *Salutation des Vertus*, où la simplicité est la sœur de la sagesse) ; - ensuite parce qu'il réfère ces principes à l'Évangile que François entendait bien appliquer à la lettre.

<sup>6</sup> Celano nous dit (2 C 103) que ce religieux était un dominicain, et qu'ils discutèrent ensemble sur le texte d'Ézéchiel 3 18.

<sup>7</sup> 2 Co 11 6

<sup>8</sup> Jb 28 11

sentir sa présence aux absents d'une façon merveilleuse. Au temps où l'armée des chrétiens assiégeait Damiette, l'homme de Dieu s'y trouvait présent, sans autre arme que sa foi. Un jour que les chrétiens se préparaient au combat, il l'apprit, s'en montra fort contrarié et dit à son compagnon : « Le Seigneur me montre que si l'on engage le combat aujourd'hui, ce ne sera pas à l'avantage des chrétiens ; mais si je le dis, je passerai pour un fou, et si je me tais j'en garderai toujours le remords. A ton avis ? » Son compagnon lui répondit : « Frère, n'attache aucune importance au jugement des hommes ; ce n'est pas d'aujourd'hui que tu passes pour un fou ; décharge ta conscience, et crains Dieu plus que les hommes<sup>9</sup> ! » Sitôt dit, sitôt fait : le héraut du Christ bondit pour aller avertir les chrétiens, dans leur intérêt ; il les prend à partie, leur défend d'aller se battre, leur annonce le danger... Ils prirent pour sornettes ce qui n'était que trop vrai, endurcirent leurs cœurs et ne voulurent pas rebrousser chemin<sup>10</sup>. L'armée des chrétiens prit l'offensive, livra bataille et tout entière fut mise en déroute ; le combat tourna au désastre au lieu du triomphe escompté ; dans la débâcle les chrétiens perdirent 6 000 hommes environ, tués ou prisonniers. Une leçon se dégagait, évidente et impérative : on ne traite pas la sagesse d'un pauvre par le mépris, *car l'âme d'un juste annonce parfois plus de vérité que sept guetteurs en observation*<sup>11</sup>.

4. Une autre fois, après son retour des pays d'outre-mer, il était venu à Celano pour y prêcher, et un chevalier qui lui témoignait beaucoup de dévotion l'invita à sa table, en insistant beaucoup ; il s'y rendit, et toute la famille fut comblée de joie à l'arrivée de ses hôtes, les pauvres. Avant de se mettre à table, le saint, comme d'habitude, pria et loua Dieu, debout, les yeux au ciel, mais quand il eut terminé, il tira à part son hôte généreux et lui dit : « Frère hôte, je me suis laissé vaincre tout à l'heure par tes prières et je suis descendu chez toi ; à ton tour maintenant d'obéir : fais vite ce que je vais te dire, car ce n'est pas ici, c'est ailleurs que tu vas dîner : confesse tes péchés avec la contrition et la douleur d'un authentique pénitent, et garde-toi bien de laisser en toi quelque faute inavouée en confession, car aujourd'hui même le Seigneur va te récompenser d'avoir accueilli ses pauvres avec tant de dévotion ! » L'homme obéit aussitôt à ces paroles du saint, confessa tous ses péchés au frère qui l'accompagnait, et après avoir « *mis de l'ordre dans sa maison*<sup>12</sup> », il fut au mieux préparé à recevoir la mort. Enfin, on passa à table et les convives commençaient à manger quand, tout à coup, le chevalier rendit l'âme, emporté par une mort soudaine comme l'avait prédit l'homme de Dieu. Sa généreuse hospitalité lui avait mérité la récompense promise par le Verbe qui est la Vérité : « *Celui qui reçoit un prophète recevra une récompense de prophète*<sup>13</sup>. » La prédiction du saint lui valut en effet de se préparer à une mort subite<sup>14</sup>, et c'est ainsi, équipé des armes de la pénitence, qu'il évita la damnation sans fin et entra *dans les tabernacles éternels*<sup>15</sup>.

5. A Rieti, où le saint avait été hospitalisé et soigné, on lui amena, couché aussi sur un lit et atteint d'une grave maladie, un chanoine nommé Gédéon, homme sensuel et mondain, qui lui demanda en pleurant - et tous les assistants avec lui - de tracer sur lui le signe de la croix. « Mais, lui dit le saint, comment te marquer de la croix alors que tu as toujours suivi les désirs de ta chair, sans crainte des jugements de Dieu ? A cause des prières ferventes de ceux qui intercèdent pour toi, je vais te marquer du signe de la croix au nom du Seigneur ; mais sache

---

<sup>9</sup> C'est frère Illuminé (Cf. ch. 9, §8) qui trancha le cas de conscience avec une pareille rondeur. Pour le traiter de butor, il faudrait n'avoir rien compris aux principes évangéliques de la vie fraternelle et de la simplicité franciscaine.

<sup>10</sup> *Noluerunt reverti*. On pourrait aussi comprendre : ne voulurent pas revenir sur leur décision. Ces événements se déroulèrent les 4 et 5 février 1219.

<sup>11</sup> Si 37 14

<sup>12</sup> Is 38 1

<sup>13</sup> Mt 10 41

<sup>14</sup> Toujours la mort subite a été un objet d'épouvante, mais surtout au Moyen Âge. Nos Litanies des saints ont inséré la demande : *A subitanea et improvisa morte, libera nos Domine*. - Cet épisode a été l'objet d'une très belle fresque dans la série des Giotto. On voit le couvert mis, et le chevalier qui s'effondre aux pieds des convives.

<sup>15</sup> Lc 16 9

qu'il t'arrivera bien pis si tu *retournes à ton vomissement*<sup>16</sup> après avoir été guéri, car les ingrats retombent toujours dans un état pire que le premier ! » Il traça donc sur lui le signe de la croix, et notre homme qui gisait perclus se releva gaillard, éclatant en louanges pour Dieu. « Je suis guéri ! » s'écriait-il. Beaucoup entendirent craquer ses vertèbres, avec le bruit du bois sec que l'on casse entre ses mains. Mais au bout de quelque temps, oubliant Dieu, *il livra de nouveau son corps à l'impudicité*<sup>17</sup>... et, un soir qu'il avait dîné chez un autre chanoine et qu'il y était resté pour la nuit, la toiture s'écroula. Tous les autres échappèrent à la mort, le misérable fut pris par elle et périt. Par un juste jugement de Dieu, *le dernier châtiment de cet homme fut pire que le premier*<sup>18</sup>, à cause de son double péché d'ingratitude et de mépris envers Dieu. Il faut toujours se montrer reconnaissant des bienfaits reçus ; une rechute dans le vice est une double offense.

6. Une autre fois, une dame noble et pieuse s'en vint le trouver pour lui exposer sa peine et lui en demander soulagement : elle avait un mari très dur qui l'empêchait de servir le Christ, et elle demandait au saint de prier pour que Dieu, dans sa bonté, veuille bien l'amener à des sentiments plus doux. François l'écouta et lui dit : « Retourne en paix, attends encore un peu, et tu peux être certaine que ton mari fera bientôt ta consolation. Tu lui diras de la part de Dieu et de la mienne que c'est maintenant le temps de la clémence, mais que viendra bientôt celui de la justice. » Puis elle reçut sa bénédiction, prit le chemin du retour, et quand elle revit son mari lui transmit le message. *L'Esprit-Saint alors s'empara de lui*<sup>19</sup> et transforma si bien le vieil homme en homme nouveau, qu'il répondit, tout aimable : « Eh bien, madame, servons le Seigneur et sauvons nos âmes ! » Sur la proposition de sa sainte épouse, ils pratiquèrent tous deux la chasteté durant plusieurs années, et s'en furent, tous deux le même jour, rejoindre le Seigneur. Quelle merveille chez l'homme de Dieu que cet esprit prophétique : sa puissance rendait la vie aux membres desséchés et arrivait à faire pénétrer la piété dans les cœurs les plus durs ; tandis que sa pénétration s'étendait jusqu'aux événements du futur et scrutait le mystère des consciences, tel un second *Elisée qui aurait hérité deux fois l'esprit d'Elie*<sup>20</sup> !

7. A Sienne, il avait ainsi annoncé à l'un de ses amis certaines choses concernant la fin de sa vie ; or cela vint à la connaissance du théologien qui venait de temps en temps, comme nous l'avons vu plus haut, discuter avec lui de textes d'Écriture et qui, sceptique, vint demander au Père s'il avait bien dit telle et telle chose qu'on lui avait rapportées. François ne se contenta pas de reconnaître qu'il les avait dites en effet : il renchérit et prédit sa propre mort à celui qui venait s'inquiéter de celle des autres ; enfin, pour être sûr de toucher son âme, il lui révéla, par un autre miracle, une inquiétude qui lui mordait en secret la conscience, mais qu'il n'avait jamais avouée à personne ; il lui en donna la solution et réussit, par d'utiles conseils, à l'extirper de son âme<sup>21</sup>. Toutes ces prédictions se virent confirmées, puisque le religieux termina sa vie exactement comme le serviteur du Christ le lui avait annoncé.

8. Rentrant de sa mission outre-mer avec frère Léonard d'Assise pour compagnon<sup>22</sup>, il lui arriva un jour d'emprunter un âne comme monture<sup>23</sup> à cause de son épuisement. Le compagnon marchait derrière, bien fatigué lui aussi, et se laissant aller à un sentiment bien humain, il se mit à ruminer : « Mes parents ne se seraient jamais commis avec les siens, et maintenant c'est lui qui est en selle tandis que moi, à pied, je conduis l'âne ! » Il roulait cette idée dans sa tête, mais tout à coup le saint mit pied à terre et lui dit : « Non, frère, il n'est pas normal que je chevauche

---

<sup>16</sup> Pr 26 11

<sup>17</sup> Ep 4 19

<sup>18</sup> Mt 12 45

<sup>19</sup> Ac 10 44

<sup>20</sup> 2 R 2 9

<sup>21</sup> Un passage de Barthélemy de Pise nous laisse à entendre que ce religieux dut quitter son Ordre ; c'est probablement ce départ qui fit l'objet et de son inquiétude et de la prédiction (*Conformités*, 18 ; AF, t. 5, p. 176).

<sup>22</sup> Selon Fortini, le frère Léonard serait de la famille des seigneurs de Gislerio d'Alberico, comtes de Sassorosso, le plus puissant château des environs d'Assise au temps de François (entre Assise et Spello). Évidemment le fils de Bernardone le parvenu pouvait être (humainement) regardé de haut par ce grand feudataire.

<sup>23</sup> La règle interdisait l'usage du cheval, monture utilisée alors par les seuls gens fortunés.

alors que tu vas à pied, puisque dans le monde tu as été plus noble et plus riche que moi. » Le frère, tombant des nues, étouffait de confusion à se voir ainsi découvert ; il se jeta en larmes aux pieds du saint, lui avoua tout et lui demanda pardon.

9. Un frère<sup>24</sup> pieusement fidèle à Dieu et à son serviteur François ressassait constamment en son cœur cette pensée : « Celui qui est entouré d'affection par le saint est digne de la grâce de Dieu, mais celui qui est par lui traité en étranger ne doit pas être compté au nombre des élus de Dieu<sup>25</sup>. » De plus en plus tourmenté par cette pensée lancinante, il guettait anxieusement une manifestation d'amitié venant du saint, mais n'osait pour autant révéler à quiconque le secret de son cœur ; or le Père si délicat le fit appeler et lui dit : « Ne te laisse pas troubler par ces imaginations, mon fils, car tu m'es très cher parmi ceux qui me sont les plus chers, et je veux te donner une preuve de mon affection et de mon amitié... » Le frère, émerveillé, ressentit pour le saint plus de vénération encore et plus d'amour, et fut comblé par l'Esprit-Saint de grâces plus précieuses que par le passé.

Pendant une période de réclusion que s'était imposée le saint au sommet de l'Alverne, l'un de ses compagnons<sup>26</sup> soupirait de regret et de désir à la fois : « Ah ! si j'avais seulement quelques-unes des paroles du Seigneur écrites de sa main ! » car il était alors en proie à une tentation non de la chair mais de l'esprit, et il croyait en être délivré par ce moyen, ou du moins la supporter plus aisément. Morose, abattu, angoissé mais tenu par la honte, il n'osait pas s'en ouvrir au Père, qu'il tenait en vénération. Mais ce que l'homme n'osa dire, l'Esprit de Dieu le révéla : le saint lui demanda d'apporter de l'encre et du parchemin, écrivit de sa propre main des Louanges pour le Seigneur comme le frère l'avait désiré, et termina par une bénédiction à son adresse ; puis : « Tiens, prends ce parchemin et conserve-le soigneusement jusqu'au jour de ta mort. » Sitôt reçu le cadeau tant désiré, la tentation disparut entièrement<sup>27</sup>. On conserve encore le document<sup>28</sup> et les miracles qu'il a opérés témoignent en faveur des vertus de saint François.

10. Il y avait dans un couvent un frère qui, - autant qu'on pouvait en juger de l'extérieur, - était d'une sainteté remarquable et menait une vie exemplaire mais tout à fait singulière. Il était toujours occupé à faire oraison et gardait un silence tellement rigoureux qu'il allait jusqu'à se confesser non par paroles mais par signes. Or le saint Père s'en vint un jour au couvent et vit ce frère, sur lequel porta ensuite la conversation : tous n'avaient pour lui qu'éloges et admiration ; mais l'homme de Dieu leur dit : « Je vous en prie, mes frères, ne me faites pas l'éloge de ce qui n'est en cet homme que fourberie de Satan ! Sachez que ce n'est en réalité que tentation et tromperie diaboliques. » Les frères n'en voulaient point démordre, tant il leur semblait impossible que la tromperie se maquillât ainsi et empruntât les allures de la perfection. Mais le frère ayant quitté l'Ordre peu après, on dut reconnaître la pénétration du regard intérieur qui avait ainsi discerné ce qui se cachait au fond de ce cœur.

Il y eut ainsi beaucoup de prétendus consommés en vertu dont il prédit la chute, et plus encore de pécheurs dont il prédit la conversion au Christ : immanquablement la prédiction se vérifiait ; c'est à croire qu'il contemplait déjà *le miroir de l'éternelle Lumière*<sup>29</sup> dont l'éclat permettait au regard de son âme de voir comme sous ses yeux des événements très éloignés de lui dans l'espace ou dans le temps.

---

<sup>24</sup> Frère Richer.

<sup>25</sup> Les réflexions se poursuivaient ainsi, sous forme de syllogisme : « Or je ne suis l'objet d'aucune marque d'amitié ; donc je suis damné... »

<sup>26</sup> Frère Léon. Cf. 2 C 49.

<sup>27</sup> Le sens de la présence efficace de Dieu dans ses Écrits n'est pas propre à l'Ancien Testament : très puissant alors (Cf. : 2 S 6 11 : Yahweh bénit Obédédom et tous ses biens à cause de l'arche contenant la Loi qu'il héberge sous son toit), il n'a pourtant pas été supplanté par la foi en la présence eucharistique du Christ. L'Évangile, surtout celui de saint Jean, continue d'être considéré comme un sacramental et un exorcisme.

<sup>28</sup> Au « Sacro Convento » d'Assise. La bénédiction se trouve au verso des *Laudes*.

<sup>29</sup> Sg 7 26

11. Son vicaire<sup>30</sup> était un jour en train de tenir chapitre ; François, qui priait dans sa cellule, *intercesseur et médiateur*<sup>31</sup> entre ses frères et Dieu, vit en esprit l'un d'eux qui, se couvrant d'une excuse comme d'un manteau, se rebellait contre l'obéissance. Il appela un de ses compagnons et lui dit : « Frère, j'ai vu le diable juché sur les épaules de ce frère désobéissant et lui tenant le cou étroitement serré ; monté par un tel cavalier, il secoue le mors de l'obéissance et ne suit plus que les rênes de son instinct. Mais j'ai prié Dieu pour lui et le démon s'est enfui tout honteux : va donc lui dire de soumettre à nouveau ses épaules au joug de la sainte obéissance. » Aux paroles du messenger, le frère se repentait aussitôt et courut se jeter aux pieds du vicaire avec humilité.

12. Deux frères arrivèrent un jour à l'ermitage de Greccio : ils étaient venus de très loin pour voir l'homme de Dieu et recevoir sa bénédiction qu'ils désiraient depuis longtemps. Ils ne le trouvèrent pas, car il avait quitté la communauté et réoccupé sa cellule dans sa solitude... Les deux frères reprenaient tout désolés le chemin du retour ; mais voilà que, pendant qu'ils s'éloignaient, le saint, qui n'avait pourtant rien pu savoir de leur arrivée ni de leur départ, sortit de sa retraite, - ce qui ne lui arrivait jamais à cette heure, - les appela et les bénit d'un signe de croix au nom du Christ, comme ils l'avaient souhaité.

13. Un jour arrivèrent de la Terre de Labour<sup>32</sup> deux frères, dont l'aîné avait, en cours de route, plusieurs fois scandalisé son compagnon<sup>33</sup>. A leur arrivée, le Père demanda au plus jeune comment l'autre s'était conduit à son égard durant le voyage. - « Certainement trop bien<sup>34</sup> », répondit-il. Mais le saint : « Prends garde, frère, de mentir même sous prétexte d'humilité. Car je sais, je sais... Mais attends un peu, et tu verras ! » Cette vision en esprit d'événements si éloignés laissa le frère dans une profonde admiration. Et peu de temps après, on vit partir et quitter l'Ordre celui qui avait été un scandale pour son frère et n'avait voulu ni demander au Père son pardon ni accepter la pénitence qu'il avait méritée. Sa chute fut une preuve éclatante et de la justice divine et de la perspicacité de l'esprit prophétique du saint.

14. On n'a pas oublié enfin comment il put manifester sa présence à des absents : comment il apparut aux frères, transfiguré, sur un char de feu ; comment il apparut, les bras en croix, au chapitre d'Arles. Si Dieu voulut l'accomplissement de ces merveilles, c'est assurément pour signaler avec éclat par ces apparitions miraculeuses de son corps combien son esprit était présent aux siens et tout pénétré de la Lumière de *la Sagesse éternelle qui est, de tout ce qui se meut, ce qu'il y a de plus rapide, qui pénètre partout à cause de sa pureté, qui parcourt les nations et se répand dans les âmes des saints dont elle fait des amis de Dieu et des prophètes*<sup>35</sup>. Dieu, Docteur suprême, *révèle* habituellement ses mystères *aux simples et aux petits*<sup>36</sup>, comme ce fut le cas pour David, le plus glorieux des prophètes, puis pour Pierre, le prince des Apôtres, et enfin pour François le petit pauvre du Christ. Ils étaient simples et sans instruction, mais devinrent illustres grâce aux enseignements de l'Esprit-Saint ; le premier, ancien berger, *prit la garde du troupeau*<sup>37</sup> de la Synagogue, après la sortie d'Égypte ; le deuxième, ancien pêcheur, *remplit d'une multitude de croyants les filets de l'Église*<sup>38</sup> ; le troisième, ancien marchand, *acheta la perle de la vie évangélique après avoir vendu et distribué tous ses biens*<sup>39</sup> pour l'amour du Christ.

---

<sup>30</sup> Frère Elie.

<sup>31</sup> Dt 5 5

<sup>32</sup> La Terre de Labour était alors la région de Naples.

<sup>33</sup> « C'était un tyran et non un compagnon ; le plus jeune supportait tout en silence à cause de Dieu... » (2 C 39).

<sup>34</sup> *Utique satis bene*. Si l'on veut comprendre l'allusion de François à l'humilité du petit frère, il faut donner au mot *satis* non pas le sens classique, mais un sens dérivé (Cf. Du Cange. *Glossarium*, aux mots *Satis* 3 et *Solium* 6).

<sup>35</sup> Sg 7 24-27

<sup>36</sup> Mt 11 25

<sup>37</sup> Jn 21 15

<sup>38</sup> Mt 13 47-48

<sup>39</sup> Mt 13 44-45

## CHAPITRE 12

### L'EFFICACITÉ DE SES SERMONS. SON POUVOIR DE GUÉRISON.

1. Un mot résume tout François : fidèle serviteur du Christ<sup>1</sup>. Et c'est pour agir en tout avec une fidélité parfaite qu'il s'étudiait à pratiquer surtout les vertus que l'Esprit lui signalait comme les plus agréables à Dieu. Mais cela lui valut d'être plongé un jour dans un doute angoissant qui le tint fort longtemps ; après avoir prié, il finit par le soumettre à ses compagnons habituels afin d'en obtenir la solution :

« Mes frères, que me conseillez-vous, quel est votre avis ? Dois-je me consacrer à la prière ou bien cheminer de ville en ville pour prêcher ? Car enfin je suis un pauvre petit homme simple, sans éloquence, plus doué pour la prière que pour la prédication. Dans la prière on obtient et on accumule les grâces, tandis que la prédication est pour ainsi dire une distribution des biens reçus du ciel. Dans la prière on purifie tous les élans de son âme pour les centrer avec plus de fermeté sur Celui qui est l'unique, le vrai et le souverain Bien, tandis que dans la prédication notre esprit lui aussi finit par avoir comme le corps « les pieds couverts de poussière », les distractions nous viennent de partout et la discipline se relâche. Dans la prière enfin nous parlons à Dieu et nous l'écoutons, menant ainsi à peu de choses près la vie des Anges, tandis que la prédication nous force à nous mettre toujours au niveau des hommes et à vivre comme eux, penser, voir, parler et écouter comme eux... Mais contre tous ces avantages de la prière, il y a un argument qui, si l'on se place du point de vue de Dieu, semble péremptoire : c'est que le Fils unique de Dieu, Sagesse suprême, a quitté le sein du Père pour le salut des âmes, afin de se donner au monde en exemple, d'adresser aux hommes la Parole qui sauve, de leur donner son sang comme rançon libératrice, *comme bain purificateur*<sup>2</sup> et comme breuvage fortifiant : il n'a rien gardé pour lui<sup>3</sup> mais nous a tout donné afin de nous sauver. Et puisque nous devons imiter ses actions, - comme Moïse *façonna le chandelier d'or selon le modèle que Dieu lui montra sur la montagne*<sup>4</sup>, - il me semble que ce qui est le plus agréable à Dieu, c'est que j'abandonne le calme de ma retraite pour m'en aller travailler et prêcher. »

Pendant plusieurs jours il poursuivit avec ses frères la discussion sans arriver à se forger une conviction certaine sur le choix qui serait le plus agréable au Christ. Lui qui recevait des révélations merveilleuses grâce à son esprit de prophétie n'arrivait pas à s'éclairer lui-même pour trancher la question : Dieu le permettait ainsi pour mettre en évidence par un miracle le mérite de son serviteur au moment de repartir pour la prédication, et sauvegarder son humilité<sup>5</sup>.

2. En vrai Mineur, il n'hésitait pas à demander à des simples de minimes conseils, lui qui avait reçu du Maître suprême de grandioses révélations. Chercher par quelle voie, par quel moyen il pourrait plus parfaitement servir Dieu comme Dieu lui-même voulait être servi, telle était sa préoccupation constante : c'était pour lui le sommet de la philosophie, ce fut toujours son plus grand désir tant qu'il vécut, et il demandait à tous, savants et illettrés, parfaits ou novices, jeunes et vieux, le moyen d'arriver à toujours plus de perfection. Il désigna deux frères et les envoya à frère Sylvestre, - celui qui avait vu jadis une croix sortant de la bouche de François, et qui demeurait pour lors sur la montagne qui domine Assise, passant ses jours et ses nuits en prière, - pour lui demander de la part du Seigneur de rechercher la solution conforme à la volonté de

---

<sup>1</sup> Saint Bonaventure attachait certainement beaucoup d'importance à l'idée et à son expression ; témoins d'abord l'apparition insolite chez lui de *revera* en tête de phrase (équivalent à notre *essentiellement, par essence*), et aussi la répétition rigoureusement textuelle de la phrase dans sa *Legenda minor*, au début du récit de la stigmatisation.

<sup>2</sup> Ep 5 26

<sup>3</sup> Développement parallèle dans la *Lettre au Chapitre général* de saint François, avec la conclusion : « Ne gardez pour vous rien de vous afin que vous recevie tout entiers Celui qui se donne à vous tout entier ».

<sup>4</sup> Ex 25 40

<sup>5</sup> Par tout cet exposé des raisons « pour et contre », saint Bonaventure prouve aux Spirituels son esprit compréhensif : pas plus que François il ne méconnaît la valeur de la vie érémitique. Il n'en sera que plus fort lorsque deux Spirituels authentiques auront tranché le débat : Claire et Sylvestre.

Dieu. Il demanda aussi à Claire, la vierge sainte, d'en conférer avec la plus pure et la plus simple de ses sœurs et de prier avec toutes les autres, afin de connaître la volonté du Seigneur<sup>6</sup>. L'unanimité fut merveilleuse : le prêtre et la moniale, sous l'inspiration du Saint-Esprit, interprétèrent ainsi le bon plaisir de Dieu : le héraut du Christ doit aller prêcher par le monde. Quand les frères, de retour, lui eurent transmis la volonté de Dieu telle qu'on leur en avait confié le message, François se leva aussitôt et, retroussant sa bure<sup>7</sup>, se mit en route sur-le-champ, sans un moment de répit. Il avançait avec allégresse pour obéir aux ordres de Dieu et marchait à grands pas, comme *s'il avait acquis, sous l'emprise du Seigneur*<sup>8</sup>, un regain de force.

3. Il arriva en vue de Bevagna ; il aperçut un bosquet où des oiseaux de toute espèce s'étaient rassemblés par bandes entières. Il y courut aussitôt et les salua comme s'ils avaient été doués de raison. Ils s'arrêtèrent tous pour le regarder ; ceux qui étaient perchés sur les arbres se penchaient et avançaient la tête à son approche, le regardant de façon tout à fait extraordinaire. Il s'avança jusqu'au milieu d'eux, leur enjoignit doucement d'écouter la parole de Dieu et leur dit : « Mes frères les oiseaux, vous avez bien sujet de louer votre Créateur qui vous a revêtus de plumes, vous a donné des ailes pour voler, vous a dévolu pour champ l'espace et sa limpidité, et qui prend soin de vous sans que vous ayez à vous inquiéter de rien<sup>9</sup>. » Ce discours provoquait chez les oiseaux de joyeuses manifestations : ils allongeaient le cou, déployaient leurs ailes, ouvraient le bec et regardaient attentivement François. Lui allait et venait parmi eux, l'âme délirante de ferveur ; il les frôlait de sa tunique, mais aucun ne s'éloigna. Enfin il traça sur eux le signe de la croix, et les oiseaux munis de sa permission avec sa bénédiction, tous ensemble s'envolèrent<sup>10</sup>. Ses compagnons, de la route, contemplaient le spectacle. Quand il les eut rejoints, cet homme simple et pur s'accusa de négligence pour n'avoir pas encore, jusque-là, prêché aux oiseaux.

4. Poursuivant dans les villages des alentours sa tournée de prédication, il arriva dans un bourg nommé Alviano, où il rassembla le peuple et demanda le silence pour commencer à parler ; mais il arrivait à peine à se faire entendre, car des hirondelles qui nichaient là trissaient et gazouillaient : c'était un vacarme assourdissant. L'homme de Dieu, alors, devant tout son auditoire, les prit à partie : « Mes sœurs hirondelles, vous avez bien assez parlé jusqu'ici ; à mon tour maintenant. Écoutez la parole de Dieu et gardez le silence jusqu'à ce que j'aie fini de parler du Seigneur ! » Elles se turent aussitôt, comme si elles avaient été capables de comprendre, et restèrent en place sans bouger jusqu'à la fin du sermon. Tous les témoins, stupéfaits, rendirent gloire à Dieu, et la nouvelle de ce miracle, répandue dans tous les alentours, augmenta la vénération des gens pour le saint et leur foi en Dieu<sup>11</sup>.

---

<sup>6</sup> Il est à souligner que François demande à deux contemplatifs s'il doit mener la vie active. - Cf. *supra* 4 2.

<sup>7</sup> Geste familier aux voyageurs et tâcherons du temps, pour plus de liberté de manœuvre. Textuellement : il se ceignit (expression employée aussi en Jn 21 7 à propos du Christ avant le lavement des pieds) ; le sens exact est : assurer la ceinture pour mieux y assujettir la robe retroussée.  
<sup>8</sup> 2 R 3 15

<sup>9</sup> On attendrait pour terminer : « ... qui vous a gratifiés d'un si joli ramage ». Ni Celano, ni les *Fioretti*, ni Julien de Spire (pourtant maître de chapelle de saint Louis) n'y font la moindre allusion. Et pourtant François, qui aimait chanter, qui aimait tant la musique qu'un ange se dérangea pour lui en donner un concert, ne devait pas être insensible aux charmes du chant des oiseaux... Les *Actus* en parlent : « Vous êtes redevables à Dieu de votre liberté, de votre plumage, de la nourriture qui vous est fournie sans travail, et du chant qui vous a été enseigné par le Créateur ». (Ch. 16).

<sup>10</sup> On peut relever un parallèle curieux dans un roman de l'époque : l'épisode de l'arbre aux oiseaux dans : CHRÉTIEN DE TROYES, *Le Chevalier au Lion* (Yvain) aux vers 455-482. (Cf. Suzanne Méjean, dans *Romania*, 91 (1970) pages 392-99).

<sup>11</sup> Alors que saint Antoine, si l'on en croit *Fioretti* 40, n'aurait prêché aux poissons que pour faire honte aux Cathares qui ne voulaient pas l'écouter, François n'a absolument pas parlé aux oiseaux pour donner une leçon aux hommes, mais par fraternité spirituelle avec eux, et peut-être aussi à cause du texte évangélique : « Considérez les oiseaux du ciel » (Mt 6 26-30).

5. Un étudiant de Parme<sup>12</sup>, excellent garçon, était en train d'étudier avec quelques compagnons, quand une hirondelle s'en vint les troubler et les importuner en jasant à plein gosier. Il dit à ses compagnons : « C'en est une qui a troublé aussi la prédication de l'homme de Dieu François jusqu'à ce qu'il eût imposé silence. » Il se tourna vers l'hirondelle et lui dit avec assurance : « Je t'ordonne, au nom du serviteur de Dieu François, de venir ici et de garder le silence ! » Au nom de François, elle se tut aussitôt, comme docile aux consignes du saint, et vint se blottir en toute sécurité entre les mains de l'étudiant, qui, stupéfait, lui rendit la liberté sans être ensuite importuné par ses cris.

6. Une autre fois, le serviteur de Dieu prêchait à Gaète sur la plage, et les foules, par dévotion, se ruaient sur lui pour le toucher ; mais lui qui avait horreur de ce genre de succès tumultueux, sauta seul dans une barque amarrée là. Et voilà que la barque, aux yeux étonnés de tous les assistants, s'éloigna du rivage comme si elle avait deviné et avança de quelques brasses sans l'intervention d'aucun rameur, mais comme propulsée par sa force propre ; puis elle se tint immobile sur les flots tant que le saint prêcha aux foules assemblées sur la plage. Après le sermon, le peuple témoin du miracle reçut la bénédiction et fut congédié pour ne pas importuner davantage le saint, et ensuite la barque, de son propre mouvement, revint à terre. Qui serait donc assez obstiné dans son impiété pour faire fi de la prédication de François au pouvoir si merveilleux que non seulement les animaux sans raison lui obéissaient, mais les objets inanimés eux-mêmes se mettaient, comme s'ils avaient une âme, au service de sa prédication ?

7. Dans chacune de ses démarches, en effet, François était assisté par l'*Esprit du Seigneur, dont il avait reçu l'onction et le mandat*<sup>13</sup>, et par le *Christ, vertu et sagesse de Dieu*<sup>14</sup> : ainsi pouvait-il communiquer par sa parole leur authentique enseignement, et déployer leur puissance en d'éclatants miracles. Sa parole était un feu ardent, pénétrant jusqu'au fond des cœurs, et remplissait d'admiration tous ses auditeurs, car elle ne faisait pas étalage d'ornements inventés par un cerveau d'homme, mais ne répandait que les parfums de vérités révélées par Dieu. On s'en aperçut bien un jour où, devant prêcher en présence du Pape et de ses cardinaux, à la demande du cardinal d'Ostie, il avait appris par cœur un sermon soigneusement composé ; mais une fois debout au milieu de l'assemblée pour prononcer son discours, il l'oublia entièrement sans en pouvoir retrouver un seul mot. Il avoua le fait humblement, se recueillit pour invoquer la grâce de l'Esprit-Saint et trouva aussitôt une éloquence si persuasive, si puissante sur l'âme de ses illustres auditeurs, que cette évidence éclatait à tous les yeux ce n'était plus lui qui parlait, mais l'Esprit du Seigneur.

8. Et comme il avait commencé par pratiquer lui-même ce qu'il conseillait aux autres, il prêchait avec assurance<sup>15</sup>, sans crainte de la contradiction. Il n'avait pas pour habitude de caresser les vices des grands, mais il y portait le fer ; ni de traiter avec ménagements la vie des pécheurs, mais leur assénait de sévères admonestations. Il s'en prenait aux grands et aux petits avec la même vigueur et trouvait la même joie à s'adresser à de petits groupes qu'à d'immenses auditoires. Hommes et femmes, jeunes et vieux, couraient voir et entendre cet homme nouveau envoyé du ciel ; lui, parcourait les provinces, annonçant avec ardeur la bonne nouvelle, *avec l'aide du Seigneur qui, à renfort de miracles, se portait garant de sa doctrine*<sup>16</sup>. Au nom du *Seigneur*, en effet, le héraut de la vérité *chassait les démons, guérissait les malades*<sup>17</sup> ; qui plus est, il arrivait à faire mollir les âmes obstinées et les ramenait à la pénitence, guérissant ainsi à la fois les corps et les âmes, comme le prouvent les prodiges dont voici quelques exemples.

---

<sup>12</sup> Certains manuscrits disent Paris.

<sup>13</sup> Is **61** 1 ; Lc **4** 18

<sup>14</sup> 1 Co **1** 24

<sup>15</sup> C'est la caractéristique donnée aussi par saint Luc, dans les *Actes des Apôtres*, à la prédication de Pierre, Jean et les autres (**4** 13, 30, 31) ; et quand saint Bonaventure ajoute : « sans crainte de la contradiction », c'est sans doute pour résumer la notation des Actes : « On ne pouvait résister à sa sagesse ni à l'Esprit par lequel il parlait. »

<sup>16</sup> Mc **16** 20

<sup>17</sup> Lc **11** 15

9. A Toscanella, il avait été reçu avec dévotion par un chevalier dont le fils unique était perclus de naissance. Vaincu par les prières du papa, François prit par la main l'enfant qui aussitôt, à la vue de tous, retrouva la santé, *des membres solides* et, vigoureux désormais, se mit à *marcher et gambader en louant Dieu*<sup>18</sup>.

Il y avait à Narni un paralytique entièrement privé de l'usage de ses membres. A la prière de l'évêque, François fit sur le malade un grand signe de croix, de la tête aux pieds... L'autre se leva, complètement guéri.

Dans l'évêché de Rieti, une maman toute en larmes vint lui présenter son enfant au ventre tellement gonflé par l'hydropisie que, lorsqu'on le mettait debout, il ne pouvait apercevoir ses pieds, et cela depuis quatre ans ; le saint le toucha : l'enflure disparut.

A Orte, un autre enfant était tout recroquevillé : sa tête touchait ses pieds, et il avait plusieurs os brisés ; ses pauvres parents vinrent supplier le saint qui, d'un signe de croix, le redressa aussitôt et le guérit.

10. Une femme de Gubbio avait les mains tellement noueuses et desséchées qu'elle ne pouvait plus travailler ; après avoir obtenu, elle aussi, le signe de la croix au nom du Seigneur, sa guérison fut si radicale que, telle autrefois la belle-mère de saint Pierre, elle put, de ses propres mains, préparer chez elle un repas pour François et ses frères.

A Bevagna, une petite aveugle put enfin voir la lumière tant désirée après que le saint lui eut appliqué de la salive sur les yeux par trois fois au nom de la sainte Trinité.

Une femme de Narni, également atteinte de cécité, revit la lumière grâce au signe de croix que le saint avait tracé sur elle.

A Bologne, un enfant avait sur l'un de ses deux yeux une taie qui l'empêchait de voir, et tous les remèdes avaient été impuissants. Un signe de croix, et aussitôt il recouvra si bien la vue qu'il distinguait, - affirmait-il plus tard après son entrée dans l'Ordre, - beaucoup mieux de l'œil guéri que de celui qui avait toujours été sain.

A San Gemini, le serviteur de Dieu reçut l'hospitalité chez un homme pieux dont la femme était tourmentée par le démon. Après avoir prié, il somma le démon, en vertu de l'obéissance, de quitter cette femme, et le mit si bien en fuite qu'on ne pouvait se soustraire à l'évidence<sup>19</sup> : l'obstination des démons ne résiste pas à la vertu de la sainte obéissance.

A Città di Castello, une femme était possédée par un esprit mauvais et furieux ; une sommation au nom de l'obéissance le mit en fuite, plein de rage, laissant libre de corps et d'esprit la femme jusque là enchaînée par lui.

11. Un frère souffrait d'un mal affreux qui semblait à beaucoup une possession diabolique bien plus qu'une infirmité naturelle : il se jetait fréquemment par terre et se roulait, écume aux lèvres, contracté, puis cambré, puis recroquevillé, noué, dur, raidi ; quelquefois il se lançait en l'air horizontalement, le corps raidi, pour retomber aussitôt violemment. Le serviteur du Christ eut pitié du malheureux atteint d'une maladie si triste à laquelle on ne pouvait apporter de remède ; il lui fit manger une bouchée de son propre morceau de pain, et à peine le malade en eut-il goûté qu'il recouvra ses forces, et, depuis, ne fut jamais plus tourmenté par cette maladie.

Dans le comté d'Arezzo, une femme était en couches depuis plusieurs jours et ne pouvait être délivrée : la mort semblait imminente et l'on ne pouvait plus attendre de remède que de Dieu seul. Or, le serviteur du Christ, à cheval à cause de ses maladies, était passé dans la région, et l'on ramenait la bête en passant par le village où agonisait cette femme. Les habitants, voyant le cheval qu'avait monté le saint, lui enlevèrent le mors pour l'appliquer à la parturiente : au seul contact, tout danger fut écarté, elle accoucha et fut sauvée.

---

<sup>18</sup> Ac 3 7-8

<sup>19</sup> 1 C 69 nous apprend en effet que François se demanda s'il n'avait pas été le jouet d'une illusion, tant la fuite du diable avait été rapide.

A Città della Pieve, un homme pieux et craignant Dieu possédait une corde que le saint avait portée en ceinture. Comme beaucoup d'hommes et de femmes étaient, dans cette ville, atteints de diverses maladies<sup>20</sup> cet homme allait les visiter, leur donnait à boire de l'eau dans laquelle il avait trempé la corde, et beaucoup furent ainsi guéris.

La puissance de Dieu agissait enfin chez ceux qui mangeaient du pain touché par l'homme de Dieu, et ils recouvraient rapidement la santé.

12. Ces miracles - et bien d'autres encore - donnaient un lustre merveilleux à la prédication du héraut du Christ, et l'on écoutait ses paroles avec autant d'attention que si un ange du Seigneur lui-même eût parlé. Et de fait, le rôle qu'il joua lui vaut notre vénération ; son enseignement, notre adhésion confiante ; sa sainteté, notre admiration. Il fut vraiment l'ange du Seigneur, l'annonciateur de la bonne nouvelle du Christ, dix témoignages le prouvent indubitablement à la face des siècles :

- ses vertus (Cf. ch. 5 à 10).
- son esprit prophétique (ch. 11).
- sa puissance miraculeuse (ch. 12, § 9, 10, 11).
- l'ordre de prêcher qui lui fut donné du ciel (ch. 12, § 2).
- la transformation radicale des cœurs de ceux qui écoutaient sa parole (ch. 11, § 6).
- la science qu'il reçut de l'Esprit-Saint et non de l'enseignement d'un homme (ch. 11, § 2 ; ch. 12, § 7).
- l'autorisation de prêcher accordée par le Souverain Pontife, et pour laquelle il ne fallut rien de moins qu'une révélation (ch. 3, § 8).
- la règle elle-même, confirmée par le même Vicaire du Christ, et qui enseigne la manière de prêcher (ch. 4, § 11).
- enfin, et en guise de ratification, le sceau du Grand Roi imprimé dans sa chair (ch. 13).

---

<sup>20</sup> Nous savons par Wadding (épisode du martyr des canonistes, t. VI, p. 32-34) que Città della Pieve possédait un grand hôpital.



## CHAPITRE 13

### LES STIGMATES<sup>1</sup>.

1. L'angélique François n'avait pas pour habitude de se reposer au cours de sa poursuite du bien, mais, comme les esprits angéliques, sur l'échelle de Jacob, ou bien il montait vers Dieu, ou bien il descendait vers le prochain : il en était venu à faire ainsi avec prudence<sup>2</sup> la distribution du temps que Dieu nous octroie pour acquérir dès mérites : une part aux travaux et aux fatigues pour le bien des hommes, une part au recueillement de la contemplation extatique. Et quand il avait travaillé au salut des autres, de façon variée suivant les circonstances de lieu et de temps, il s'écartait de la foule et de son tumulte, cherchait dans la solitude un endroit tranquille pour penser au Seigneur en toute liberté d'esprit et secouer la poussière qui aurait pu s'attacher à son âme au cours de son passage parmi les hommes. Après de multiples travaux enfin, François fut conduit par la divine Providence, deux ans avant sa mort, jusqu'à l'ermitage très élevé<sup>3</sup> qu'on appelle « Le Mont Alverne<sup>4</sup> ». Ayant commencé son carême habituel en l'honneur de saint Michel, il sentit plus abondamment que jamais la douceur de la contemplation céleste, l'ardeur des désirs surnaturels et la profusion des grâces divines. Il s'élevait vers le ciel, non comme un curieux avide de *pénétrer les secrets de la majesté suprême - ceux-là sont écrasés par sa gloire*<sup>5</sup> mais comme un *serviteur fidèle et prudent*<sup>6</sup> cherchant le bon plaisir de Dieu<sup>7</sup> et ne désirant qu'une seule chose : s'y conformer en tous points.

2. Or, Dieu parlant à son âme lui révéla<sup>8</sup> qu'en ouvrant le livre des Évangiles il apprendrait du Christ ce qui allait être, en lui et par lui, le plus agréable à Dieu. Après une fervente prière, il alla prendre sur l'autel le livre des saints Évangiles, et par trois fois, au nom de la sainte Trinité, le fit ouvrir par son compagnon, frère vraiment pieux et saint. Par trois fois on tomba sur le récit de la Passion du Sauveur<sup>9</sup> : l'homme de Dieu comprit qu'après avoir imité l'activité du Christ durant sa vie, il devait lui ressembler encore dans les afflictions et les souffrances de sa Passion avant de quitter ce monde. Il ne s'effraya point, mais au contraire, bien qu'épuisé par les austérités et par la croix du Seigneur déjà portée jusque-là, il se sentit animé d'une vigueur nouvelle pour subir ce martyre. L'incendie d'amour<sup>10</sup> *triumphait en belles flammes de feu : des fleuves d'eau n'auraient pu éteindre une si intense charité*<sup>11</sup>.

---

<sup>1</sup> Ce chapitre est le sommet et le point d'aboutissement de tout l'itinéraire spirituel de saint François tel que le conçoit saint Bonaventure. Il remplit, si l'on ose dire, le rôle du mystère pascal dans la vie du Christ.

Saint Bonaventure nous apprend lui-même, dans le Prologue de son *Itinéraire*, qu'en 1259 il s'est retiré sur l'Alverne pour y méditer tout à loisir sur le mystère des Stigmates.

<sup>2</sup> La *prudence* dont il s'agit ici n'est pas, dans le langage de saint Bonaventure, le calcul humain qui doserait savamment l'action et la contemplation pour éviter soit l'épuisement, soit l'obésité ; c'est la *vertu morale* qui, après s'être rendu compte des exigences de la vie chrétienne en général d'une part, et des aptitudes personnelles d'autre part, règle sa réponse à l'appel de Dieu, sa *vocation*, suivant une hiérarchie de valeurs que nul ne peut découvrir pour autrui.

<sup>3</sup> Les termes du texte latin sont une claire allusion à la montée au Thabor pour la Transfiguration (Mt 17 1).

<sup>4</sup> Du nom de la montagne sur laquelle il se trouve (1283 mètres ; l'ermitage est à 1129 mètres). Ce nom de *Verna* viendrait de *vernare*, un verbe encore employé par Dante, et qui signifie *faire froid, geler*.

<sup>5</sup> Pr 25 27

<sup>6</sup> Mt 24 45

<sup>7</sup> Réminiscence de l'esprit, sinon de la lettre du psaume 122 : les yeux des serviteurs sont fixés sur les mains du Maître pour obéir au moindre signe.

<sup>8</sup> Le début et la fin de la vie religieuse de François sont marqués par une révélation le renvoyant au saint Évangile. Son *Testament* déclare : « Personne ne me montra ce que je devais faire ; mais le Seigneur lui-même me révéla que je devais vivre selon la forme du saint Évangile... »

<sup>9</sup> « Le livre s'ouvre seul aux feuillets souvent lus » (E. Rostand, *L'Aiglon*, 1, 8).

<sup>10</sup> « Incendie d'amour » est un autre titre de l'ouvrage de saint Bonaventure intitulé *Triple Voie*. Voyez plus haut, ch. IX, § 2, p. 643

<sup>11</sup> Ct 8 6-7

3. Ainsi transporté en Dieu par son désir d'une fougue toute séraphique<sup>12</sup> et transformé, par compassion, en Celui qui dans son excès d'amour<sup>13</sup> voulut être crucifié, il pria un matin sur le versant de la montagne<sup>14</sup> (c'était aux environs de l'Exaltation de la sainte Croix<sup>15</sup>) ; et voici qu'il vit descendre du haut du ciel un séraphin aux six ailes resplendissantes comme le feu. D'un vol très rapide il arriva près de l'endroit où se tenait l'homme de Dieu, et un personnage apparut alors entre les ailes : c'était un homme crucifié, les mains et les pieds étendus et attachés à une croix. Deux ailes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux autres restaient éployées pour le vol, les deux autres lui voilaient le corps.

Cette apparition plongea François dans un profond étonnement, tandis qu'en son cœur se mêlaient la tristesse et la joie. Il se réjouissait du bienveillant regard dont il se voyait considéré par le Christ sous l'aspect d'un séraphin, mais ce crucifiement *transperçait son âme de douleur et de compassion comme d'un glaive*<sup>16</sup>. Une apparition si mystérieuse le plongeait dans la plus grande stupeur, car il savait que les souffrances de la Passion ne peuvent en aucune manière atteindre un séraphin, qui est un esprit immortel. Il comprit enfin, grâce aux lumières du ciel, pourquoi la divine Providence lui avait envoyé cette vision : ce n'était pas le martyr de son corps, mais l'amour incendiant son âme qui devrait le transformer à la ressemblance du Christ crucifié. Puis la vision disparut, lui laissant au cœur une ardeur merveilleuse, mais non sans lui avoir imprimé en pleine chair des marques tout aussi merveilleuses : c'est à ce moment en effet qu'apparurent dans ses mains et ses pieds les traces des clous telles qu'il venait de les voir chez cet homme crucifié. Ses mains et ses pieds semblaient avoir été transpercés par des clous dont la tête était visible dans la paume des mains et sur le dessus des pieds, tandis que la pointe ressortait de l'autre côté. La tête des clous était ronde et noire ; la pointe, assez allongée, comme rebattue et recourbée, faisait saillie au milieu d'un bourrelet de chairs au-dessus de la peau. Au côté droit, comme entrouvert par une lance, s'étendait une plaie rouge d'où coulait fréquemment son sang précieux qui mouillait caleçons et tuniques.

4. Il était impossible de cacher longtemps aux frères de son entourage des stigmates imprimés de façon si apparente ; le serviteur du Christ le comprenait, mais il craignait de divulguer par là le secret du Seigneur<sup>17</sup>, et son âme fut la proie du doute et de cet anxieux débat : devait-il publier ou taire sa vision ? Il finit par appeler quelques frères, leur exposa le cas en termes intentionnellement vagues et demanda ce qu'ils en pensaient. L'un d'eux, qui s'appelait Illuminé et que la grâce illumina, se douta bien qu'il avait eu quelque vision merveilleuse pour être aussi troublé, et il lui dit : « Ce n'est pas seulement pour toi, frère, mais aussi pour les autres, que les secrets de Dieu te sont parfois révélés. Et tu aurais bien lieu de craindre le blâme, au jour du Jugement, pour avoir *enfoui ce talent*<sup>18</sup>, si tu gardes secret ce que tu as reçu pour le profit de tous<sup>19</sup>. » Ses paroles ébranlèrent le saint qui affirmait pourtant d'ordinaire : « *Mon secret est à moi !*<sup>20</sup> », mais qui leur raconta pour lors avec grande crainte tout le déroulement de sa vision. Celui qui lui était apparu, ajouta-t-il pourtant, lui avait révélé certains secrets qu'il ne devait confier à personne tant qu'il vivrait. Il nous faut donc croire que ces paroles du séraphin

<sup>12</sup> Transporté en Dieu par le désir. Se rappeler le paradoxe bonaventurien.

Dieu est inaccessible, sauf par le désir ; l'accès n'est ouvert qu'à ceux qui sont en marche ; la possession est dans l'insatisfaction, la connaissance, dans la recherche. Dans la Triple Voie, p. 85 : « Dieu ne tombe pas sous les sens... Dieu n'est pas objet d'imagination... Dieu n'entre pas dans l'ordre rationnel... mais il est tout désirable. »

<sup>13</sup> Ep 2 4

<sup>14</sup> Le « versant de la montagne » est un abrupt vertical, parfois en surplomb, avec des rochers presque entièrement séparés de la terre ferme, sur lesquels on ne peut se rendre que par un tronc d'arbre jeté par-dessus une faille profonde. C'est un site de ce genre que François avait choisi pour passer le carême de dévotion qu'il faisait en l'honneur de saint Michel Archange.

<sup>15</sup> Fêtée le 14 septembre.

<sup>16</sup> Lc 2 35

<sup>17</sup> Tb 12 7

<sup>18</sup> Mt 25 25

<sup>19</sup> Une fois de plus (Cf. ch. 11, §3) frère Illuminé se signale par ses qualités de perspicacité, de décision et de franchise.

<sup>20</sup> Is 24 16

en croix sont tellement profondes et mystérieuses qu'elles font partie de celles dont l'Apôtre affirme : « *il n'est pas permis aux hommes de les redire*<sup>21</sup>. »

5. Quand le véritable amour eut transformé l'ami du Christ à la ressemblance exacte de Celui qu'il aimait, et quand les quarante jours prévus se furent écoulés dans la solitude, la Saint-Michel arriva<sup>22</sup> et François, l'homme évangélique, *descendit de la montagne*<sup>23</sup> portant l'image du Crucifié, *non point sculptée sur des tables de pierre*<sup>24</sup> ou de bois par la main d'un artisan, mais reproduite en sa propre chair par *le doigt du Dieu vivant*<sup>25</sup>. Sachant *qu'il est bon de tenir caché le secret du Roi*<sup>26</sup>, le saint qui en avait reçu confiance cachait autant qu'il le pouvait ses stigmates sacrés ; mais comme Dieu est maître des merveilles qu'il opère en vue de sa gloire, le Seigneur lui-même qui avait en secret imprimé ces marques accomplit par elles au grand jour plusieurs miracles afin de rendre publique par des prodiges incontestés leur puissance merveilleuse mais cachée.

6. En voici des exemples. Une peste dangereuse sévissait dans la province de Rieti, et sans pitié frappait de langueur bœufs et moutons sans espoir de guérison. Or un homme craignant Dieu eut une vision durant la nuit : il fut averti d'avoir à se rendre vite à l'ermitage des frères, d'y prendre l'eau dans laquelle François, alors de passage, s'était lavé les mains et les pieds, et d'en asperger tous les animaux. Le matin, notre homme bondit, court jusqu'à l'ermitage, obtient l'eau que les compagnons du saint lui passent en cachette, et en asperge les bœufs et les brebis malades. Merveille<sup>27</sup> ! Sitôt que la moindre goutte avait touché ces bêtes gisant à terre et pantelantes, elles retrouvaient leurs forces, se levaient aussitôt et, comme si elles n'avaient jamais rien eu, partaient au pâturage d'un bon pas. Ainsi la puissance miraculeuse de cette eau qui avait coulé sur les plaies sacrées protégea les troupeaux de l'épizootie, et purgea complètement la contrée de ce fléau.

7. Avant que le saint vînt séjourner à l'Alverne, périodiquement des nuages se formaient sur la montagne, s'accumulaient et retombaient en violentes tempêtes de grêle anéantissant les récoltes. Mais après la grandiose et bienheureuse apparition, la grêle prit fin, au grand étonnement des habitants : le ciel lui-même prenait un visage calme inhabituel pour proclamer à la fois l'excellence de la vision et la puissance des stigmates reçus en cet endroit.

A cause de sa faiblesse et de l'âpreté des chemins, le saint utilisait l'âne d'un pauvre homme. Une nuit d'hiver, force leur fut de se réfugier sous un rocher à cause de la neige et de l'obscurité qui leur barraient la route de l'ermitage où ils devaient passer la nuit. Le saint entendait cet homme qui geignait, gémissait, se tournait d'un côté puis de l'autre, n'arrivant pas à dormir à cause du froid, car il n'était vêtu que de pauvres habits. François, dans le feu de l'amour divin, étendit la main et la posa sur lui. Merveille ! Au contact de cette main sacrée porteuse de feu, à l'image du séraphin qui portait le *charbon ardent*<sup>28</sup>, le froid aussitôt disparut, et le paysan se sentit envahir intérieurement et extérieurement d'une chaleur aussi intense qu'au soupirail d'un four à pain. Le corps et l'âme réconfortés, il dormait là, d'après son propre témoignage, plus confortablement parmi la rocaille et la neige que dans son propre lit.

---

<sup>21</sup> 2 Co 12 4

<sup>22</sup> Le 29 septembre.

<sup>23</sup> Mt 8 1

<sup>24</sup> Ex 31 18

<sup>25</sup> Jn 11 27

<sup>26</sup> Tb 12 7

<sup>27</sup> *Mirabile dictu !* Au paragraphe suivant : *mirabile certe !* Ces exclamations et toutes celles, très nombreuses, qui émaillent le récit, nous dépeignent un saint Bonaventure très proche des bonnes gens d'Italie qui, aujourd'hui encore, sont si prompts à l'admiration, à l'émotion et à l'exclamation. Les biographies de saints ne sont pas épargnées : on entend retentir en plus d'une page le fameux *Miracolo ! Miracolo !* Saint Bonaventure raconte le même miracle dans son quatrième *Sermon sur saint François*, en ajoutant la notation suivante : « Celui qui m'a raconté ce miracle en avait été le témoin oculaire ! » (*Opera*, IX, 589).

<sup>28</sup> Is 6 6-7

Tous ces témoignages authentiques prouvent que les stigmates eurent bien pour origine la puissance de Celui qui, par l'intermédiaire des séraphins, purifie, illumine et enflamme<sup>29</sup>, puisqu'ils ont pu donner au saint le pouvoir de guérir en purifiant de la peste, de rendre au ciel la clarté et aux corps de la chaleur ; d'autres prodiges opérés après sa mort et rapportés plus loin viennent encore renforcer cette conviction jusqu'à l'évidence.

8. Les stigmates étaient pour lui le « *trésor découvert dans un champ*<sup>30</sup> » et qu'il prenait bien soin de cacher, mais il ne put, malgré ses mitaines aux mains et ses chaussures aux pieds, les soustraire à la vue de certains. Plusieurs frères, en effet, les virent de son vivant, et bien que leur sainteté fût garante de leur entière sincérité, néanmoins, pour prévenir tous les doutes, ils confirmèrent par serment, la main sur les Évangiles, que telle était bien la réalité et qu'ils les avaient vus. En furent également témoins quelques cardinaux intimement liés d'amitié avec le saint, et *ils rendirent ensuite témoignage à la vérité*<sup>31</sup> par la parole et par la plume, incorporant des louanges aux sacrés stigmates dans les hymnes, proses et antiennes qu'ils composèrent en l'honneur du saint<sup>32</sup>. Le seigneur Alexandre enfin, souverain pontife, dans un sermon donné au peuple en présence de nombreux frères et de moi-même, affirma qu'il avait de ses yeux vu les sacrés stigmates au temps où le saint vivait encore<sup>33</sup>. Après sa mort, plus de cinquante frères purent les contempler, ainsi que Claire, la vierge très pieuse, ses sœurs et d'innombrables fidèles dont beaucoup - nous le verrons plus loin - les baisèrent par dévotion et les touchèrent de leurs mains, afin de pouvoir en témoigner à coup sûr.

Quant à la blessure du côté, il la cachait si soigneusement que, durant sa vie, ceux qui la virent ne purent que l'apercevoir à la dérobée. Un frère qui le servait habituellement et avec beaucoup de prévenance, usant d'un pieux stratagème, obtint de lui faire ôter sa tunique sous prétexte de la secouer<sup>34</sup>, ce qui lui permit de regarder la blessure avec attention<sup>35</sup> et, prestement, d'y appliquer trois doigts, prenant ainsi la mesure de la plaie tant par la vue que par le toucher. Grâce à une ruse semblable, le frère qui était alors son vicaire put aussi l'apercevoir<sup>36</sup>. Un frère d'une simplicité admirable<sup>37</sup> lui frictionnait un jour ses pauvres épaules malades ; sa main glissa malencontreusement et s'en vint heurter la blessure sacrée, causant une vive douleur. Dans la suite, pour protéger cette blessure du côté, il porta des caleçons lui montant jusqu'aux aisselles.

---

<sup>29</sup> Le Prologue déjà (p. 2, note 4) nous présentait François comme l'homme *hiérarchique*, c'est-à-dire « purifié, illuminé et achevé » (*Itin.* IV, 4). Il est étrange de retrouver cette théorie, dérivée du Pseudo-Denys (*De caelesti hierarchia*, c. 3, § 2, P.G. III, 166) dans les Écrits de saint François : l'oraison *Omnipotens* : « O Dieu tout-puissant... accorde-nous... de faire ce que nous savons que tu veux et, de vouloir toujours ce qui te plaît, en sorte que, intérieurement *purifiés, éclairés et embrasés* du feu de l'Esprit Saint, nous puissions suivre les traces de ton Fils. » (3 Let 51). Nous voyons jusqu'où cette requête a mené François.

<sup>30</sup> Mt 13 44

<sup>31</sup> Jn 5 33

<sup>32</sup> Grégoire IX (cardinal Hugolin) composa l'hymne *Proles de caelo*, le répons *De paupertatis horreo*, l'antienne *Sancte Franciscę propera* ; - le cardinal Thomas de Capoue : les hymnes *Decus morum*, et *In caelesti collegio*, le répons *Carnis spicam*, et l'antienne *Salve sancte Pater* ; - le cardinal Raynier de Viterbe, l'hymne *Plaudę turba* ; - le cardinal Etienne de Casa Nova (?) le *Caelorum candor splenduit*. Enfin Grégoire IX composa la curieuse antienne *Plange turba paupercula*, où il demande à François de se présenter stigmatisé au Christ stigmatisé afin d'en obtenir un Ministre Général pour son Ordre, un nouveau Père pour ses fils désormais orphelins.

<sup>33</sup> Alexandre IV, pape de 1254 à 1261. On trouve la même affirmation dans deux Bulles émanées de lui : *Benigna operatio* (19 oct. 1255) et *Quia longum esset* (28 juin 1259). Au temps où il n'était encore que le cardinal Raynald de Segni, il exerçait les fonctions de cardinal protecteur de l'Ordre. C'est le même Alexandre IV qui porta l'excommunication contre les peintres représentant saint François sans les stigmates.

<sup>34</sup> *Excutere* : faire sortir en secouant ; c'était alors la manière de broser les habits.

<sup>35</sup> Saint François, presque aveugle, ne pouvait s'en rendre compte.

<sup>36</sup> Frère Elie : 1 C 95 ; 2 C 138.

<sup>37</sup> Frère Rufin : 1 C 95 ; ou peut-être frère Jean des Laudes : cf. BIHL, *La Questione francescana riveduta dal sign. Barbi*, dans *Studi Fr.* 1935, n° 2, p. 133-34. Ce Jean était l'un des infirmiers de François ; de force herculéenne, il pouvait le porter comme un enfant dans ses bras. Cf. 2 C. 182, et *Catalogus Friburgensis sanctorum Fr. Min.* dans AFH 4 (1911) p. 550

Les frères chargés de les laver et de secouer sa tunique périodiquement les trouvaient tachés de sang : par ces traces leur fut révélée la blessure sacrée qu'ils purent dans la suite contempler à découvert et vénérer avec tous les autres après la mort de François.

9. Porte désormais, vaillant chevalier du Christ, les armes du Chef invincible qui te les conféra : elles te donneront la victoire sur tous tes adversaires<sup>38</sup>. Lève l'étendard du Grand Roi : sa vue tient en haleine ceux qui combattent dans les rangs de l'armée de Dieu. Exhibe le sceau du Christ, Pontife suprême : *il donne à tes paroles et à tes actes la garantie d'authenticité*<sup>39</sup> qui les fera accepter par tous. Désormais *les stigmates du Christ que tu portes dans ton corps te placent à l'abri de toute attaque*<sup>40 41</sup>. Bien plus : tout serviteur du Christ est tenu de leur témoigner sa dévotion.

Ces marques dont nous avons la preuve par des témoins non pas *en suffisance* (deux ou trois<sup>42</sup>) mais en surabondance (ils sont légion), ces marques accréditent à nos yeux tout ce que Dieu a voulu nous révéler en toi et par toi. Et, tandis qu'elles ôtent aux infidèles toute excuse pour nier, elles affermissent les croyants dans leur foi, soulèvent jusqu'au ciel leur espérance, et les enflamment du feu de la charité.

10. Elle est réalisée, ta première vision annonçant que tu serais l'un des capitaines de l'armée du Christ, équipée par le ciel aux armes de la croix (1, 3).

Elle est réalisée, ta vision de Jésus crucifié où la compassion avait transpercé ton âme d'un glaive<sup>43</sup> de douleur (1, 5).

Et celle-là aussi où tu entendis la Voix qui venait de la croix comme du trône et de l'autel où résidait le Christ, tu l'as toi-même affirmé, et nous le croyons sans douter (2, 1).

Elle est réalisée, la vision de frère Sylvestre : la croix merveilleuse sortant de ta bouche (3, 5).

Et celle de frère Pacifique : les deux glaives croisés qui transperçaient ton corps (4, 9).

Et celle de l'angélique frère Monaldo qui te vit élevé dans les airs, les bras en croix, au cours du sermon de saint Antoine sur le titre de la croix (4, 10) toutes visions qui n'étaient pas des imaginations, mais des révélations du ciel, et auxquelles nous accordons notre foi la plus entière.

Elle est réalisée, enfin, cette vision simultanée d'un sublime séraphin et d'un humble crucifié qui, embrasant ton âme d'amour et marquant ton corps de stigmates, fit de toi le *deuxième ange montant de l'Orient et portant le signe de Dieu* vivant<sup>44</sup> (13, 3). Elle confirme les précédentes et reçoit d'elles un témoignage de surcroît.

Voilà donc par sept fois la croix du Christ apparaissant à tes yeux ou montrée en ta personne aux yeux de tes compagnons : les six premières étaient comme autant de degrés pour arriver à la septième en laquelle finalement tu te reposas<sup>45</sup>.

---

<sup>38</sup> Les paragraphes 9 et 10 constituent un véritable hymne à la gloire des stigmates, en même temps qu'un retour sur tous les chapitres antérieurs pour prouver à quel point ils étaient tous ordonnés à celui-ci.

Tout cela donne à l'Alverne une place de choix parmi les pèlerinages franciscains, sans doute à l'égal d'Assise. Cependant on va beaucoup moins à l'Alverne qu'à Assise. Probablement en raison de la difficulté d'accès : éloignement des grandes routes et des voies ferrées, haute altitude, régions montagneuses à traverser... En outre, l'Alverne constitue comme une liqueur forte qui ne sera sans doute jamais pleinement goûtée que des connaisseurs de l'âme franciscaine.

<sup>39</sup> Tt 2 8

<sup>40</sup> Ga 6 17

<sup>41</sup> A l'adresse de l'Université de Paris, alors hostile à l'idéal franciscain.

<sup>42</sup> Dt 19 15

<sup>43</sup> Lc 2 35

<sup>44</sup> Ap 7 2

<sup>45</sup> Les cinq antiennes de Vêpres de la fête des Stigmates (17 septembre), qui toutes commencent par le mot *Crucis* et relatent une apparition de la croix, nous conduisent par une progression semblable jusqu'à la stigmatisation décrite par l'antienne à *Magnificat*. Mais leur auteur, Guiral Ot (Gerardus

Cette croix du Christ, en effet, qui te fut proposée au début de ta conversion et que tu acceptas, que tu portas continuellement dans la suite au cours de ta vie si parfaite, et que tu donnas en exemple à autrui, cette croix nous montre avec une telle évidence ton aboutissement final au sommet de la perfection de l'Évangile, que nul homme vraiment religieux ne peut rejeter, nul vrai fidèle attaquer, nul homme vraiment humble mépriser cette preuve de la sagesse chrétienne écrite dans ta chair : elle est digne de notre respect et de notre foi, puisqu'elle est l'œuvre même de Dieu.

---

Odonis, † 1344) est tributaire de Celano sans doute, car 1° l'apparition dans la caverne dont Bonaventure est seul témoin littéraire (1, 5) n'est pas mentionnée ; 2° la vision de frère Pacifique est celle du *Tau* et non celle des deux glaives transversaux, comme ici.

## CHAPITRE 14

### SA LONGUE PATIENCE ET SON TRÉPAS.

1. François, crucifié désormais avec le Christ tant dans sa chair que dans son âme, brûlait comme lui d'un amour séraphique pour Dieu, et comme lui avait soif du salut des hommes. C'est pourquoi il faisait transporter son corps à demi-mort (les clous qui ressortaient des pieds lui interdisaient la marche) par les villes et les bourgs pour inviter tous les hommes à porter la croix du Christ. Et il disait à ses frères : « Mes frères, commençons à servir le Seigneur, car nous n'avons pas fait grand-chose jusqu'ici ! » Il aurait bien voulu aussi revenir à ses premiers exercices d'humilité, le service des lépreux, par exemple, comme au début de sa conversion, et traiter en esclave comme auparavant son pauvre corps délabré par tant de fatigues ; il se proposait, à la suite du Christ, de nouveaux exploits, et l'épuisement de son corps n'était pas à son esprit vaillant et courageux l'espoir de vaincre l'ennemi lors d'un nouveau combat. C'est qu'il n'y a point de place pour la paresse et le laisser-aller dans une âme que l'aiguillon de l'amour excite à faire toujours plus et mieux. La chair finit par s'adapter si bien à l'esprit et à lui obéir si docilement que, dans sa poursuite de la parfaite sainteté, loin de regimber, elle semblait au contraire le devancer et l'entraîner.

2. Mais Dieu voulait accroître les mérites du saint, et les mérites ne trouvent leur perfection achevée que dans la patience : François devint la proie de toutes sortes de maladies si pénibles qu'aucun de ses membres n'échappa à l'atteinte de violentes douleurs. Saturé de souffrances longues et continuelles, il finit par *perdre toute sa chair*<sup>1</sup>, ne gardant que *la peau sur les os*<sup>2</sup>. Mais quand il était relancé par la douleur, il ne donnait pas à ses souffrances le nom d'ennemies<sup>3</sup>, mais celui de sœurs. Un jour que l'aiguillon se faisait sentir plus cruellement que de coutume, un frère lui dit, dans sa simplicité : « Frère, prie le Seigneur d'être plus doux pour toi, car il appesantit vraiment trop sa main sur toi !<sup>4</sup> » A ces mots, le saint poussa un gémissement et dit : « Si je ne connaissais la pureté de ton intention et ta simplicité, ta compagnie me deviendrait odieuse, car tu as eu l'audace de blâmer la conduite de Dieu à mon égard. » Et, bien qu'exténué par sa maladie qui traînait en longueur, il se jeta par terre pour cogner au sol son corps décharné, puis, baisant la terre : « Je te rends grâce, Seigneur Dieu, dit-il, pour toutes mes souffrances, et je te prie de m'en envoyer cent fois plus si tel est ton bon plaisir. Il me sera très agréable d'être par toi, *sans ménagement, affligé par la douleur*<sup>5</sup>, car dans l'accomplissement de ta sainte volonté je ruisselle de joie ! » Les frères croyaient voir un nouveau Job dont la force d'âme augmentait au fur et à mesure que croissaient les souffrances du corps. - Longtemps à l'avance il connut l'heure de sa mort, et lorsqu'elle fut proche, il annonça aux frères sur la foi de sa révélation, qu'il quitterait bientôt le tabernacle de son corps.

3. Deux ans après avoir reçu les stigmates sacrés, c'est-à-dire vingt ans après sa conversion, littéralement équarri sous les coups redoublés des angoisses et des maladies comme une pierre destinée à entrer dans la construction de la Jérusalem céleste<sup>6</sup>, battu par le marteau de multiples tribulations comme le fer à l'écrasement, il demanda finalement d'être transporté à Sainte-Marie de la Portioncule, afin de rendre la vie du corps au lieu même où il avait reçu la vie de la grâce. Une fois arrivé là, voulant montrer par l'exemple qu'il n'avait rien de commun avec le monde en cette maladie qui devait être la dernière, poussé toujours par la ferveur, il se prosterna nu sur la terre nue ; afin qu'en cette dernière heure, celle où peut-être l'ennemi livrerait le

---

<sup>1</sup> Jb 19 20

<sup>2</sup> Lm 4 8

<sup>3</sup> *Paenae*, avec une résonance que nous pouvons difficilement saisir : il y a ici personnification, donc attache littéraire et référence à la signification classique, mais païenne : les *Paenae* sont les déesses de la Vengeance, assimilées parfois aux Furies.

<sup>4</sup> Ps 31 4 ; 2 Co 1 8

<sup>5</sup> Jb 6 10

<sup>6</sup> Allusion à une hymne du bréviaire : *Caelestis Urbs Jerusalem*, de la fête de la dédicace d'une église.

suprême assaut, il puisse lutter nu contre un adversaire nu<sup>7</sup>. Il était là, couché sur la terre, dépouillé de son cilice la main gauche sur la plaie du côté droit pour la soustraire aux regards, fixant des yeux le ciel comme il aimait à le faire et aspirant de tout son être à la gloire éternelle... Il dit aux frères : « J'ai accompli ma tâche<sup>8</sup> : *que le Christ vous apprenne*<sup>9</sup> à accomplir la vôtre ! »

4. Les compagnons du saint, que poignait une intense émotion, étaient tout en pleurs ; celui d'entre eux que l'homme de Dieu nommait son gardien devina, par une inspiration divine, ses désirs : il courut prendre une tunique, une corde, des caleçons, et les tendit au petit pauvre avec ces mots : « Voici ce que je te prête comme à un pauvre ; accepte tout au nom de la sainte obéissance. » Le saint, tout heureux, et jubilant d'allégresse d'avoir été jusqu'au bout fidèle à sa dame la Pauvreté, leva les mains vers le ciel et glorifia le Christ pour tant de joie : s'en aller vers lui entièrement libre, débarrassé de tout. Car s'il avait agi ainsi, c'était par souci de pauvreté : il ne voulait rien posséder, pas même un habit, qui ne lui eût été prêté par autrui. Pour être parfaitement conforme au Christ crucifié, pendu en croix pauvre, souffrant et nu, il était resté nu devant l'évêque au début de sa conversion, et c'est nu également qu'il voulut sortir de ce monde, au moment de la mort. Aux frères qui l'assistaient, il ordonna au nom de l'obéissance dont la charité leur faisait un devoir<sup>10</sup> de le déposer nu sur la terre après sa mort, et de l'y laisser durant le temps nécessaire pour parcourir un mille à pas lents<sup>11</sup>. Quel homme vraiment chrétien, lui qui voulut vivre comme vivait le Christ, mourir comme il est mort, rester, comme Lui, cadavre délaissé après la mort, et qui mérita les honneurs de l'impression en son corps de cette parfaite ressemblance !

5. L'heure approchait ; il fit venir tous les frères alors présents dans ce petit poste et, avec quelques paroles de consolation pour adoucir leur chagrin, les exhorta de tout son cœur de père à aimer Dieu ; il ajouta quelques mots sur la patience, la pauvreté, la fidélité à l'Église Romaine, leur recommandant le saint Évangile avant toute autre Constitution<sup>12</sup>. Enfin, sur tous les frères qui l'entouraient il étendit les mains, les deux bras entrecroisés (il a toujours aimé ce signe), et il bénit tous ses frères, les absents comme les présents, au nom du Crucifié et par sa puissance. Il ajouta : « Adieu, mes fils ! Restez toujours dans la crainte du Seigneur. La tentation viendra et la tribulation est proche, mais bienheureux ceux qui iront jusqu'au bout de ce qu'ils auront commencé. Pour moi, je m'en vais vers Dieu à la grâce duquel je vous confie. »

Il se fit apporter le livre des Évangiles et demanda la lecture du texte de saint Jean qui commence ainsi : « *Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde auprès du Père, après avoir aimé les siens qui étaient dans ce monde, il les aima jusqu'à la fin*<sup>13</sup>... »

---

<sup>7</sup> Nu, c'est-à-dire débarrassé de tous ces *impedimenta* que constituent pour l'âme les divers attachements au monde, symbolisés par les vêtements. L'idée est empruntée à saint Grégoire le Grand, *Homélie* 32, N° 2, PL 76, 1233 (2° hom. du commun d'un martyr) et aux *Vitae Patrum* (Oliger, *Expositio Regulae, auct. A. Clarenio*, Quaracchi 1912, p. 69, n. 2). Cf, aussi PL. 184, 951 : *Expedit esse nudos, cum diabolo qui nudus est luctaturus.*

<sup>8</sup> 1 R 19 20

<sup>9</sup> Ep 4 21

<sup>10</sup> *In obedientia caritatis*. Serait-ce la « véritable obéissance d'amour », *caritativa obedientia*, dont il est question dans l'admonition III ? - Ou plutôt François, qui n'est plus supérieur, qui a même demandé un gardien et qui ne veut plus commander au nom de l'obéissance, veut-il commander uniquement au nom des devoirs fraternels que chaque religieux s'impose en acceptant la vie en commun et que François résumait lui-même par la formule évangélique et pittoresque à la fois : « Nous devons nous laver les pieds les uns aux autres » ?

<sup>11</sup> François est mort à quelques mètres de sa chère chapelle de Sainte-Marie des Anges, dans une mesure qui servait d'infirmerie, et dont l'emplacement se voit à l'intérieur de la grande basilique qui enclôt, telle une halle, l'ensemble des sanctuaires de ce lieu.

<sup>12</sup> Saint Bonaventure, pourtant rédacteur des fameuses *Constitutions de Narbonne*, premier monument juridique de l'Ordre, se montre ici en parfait accord de pensée avec les « Spirituels », et tout à fait dans la ligne du *Testament* de saint François.

<sup>13</sup> Jn 13 1

Il récita ensuite comme il put le psaume

*Ma voix crie vers Yahweh,  
de ma voix j'implore le Seigneur ;  
je répands ma plainte en sa présence,  
j'expose devant lui ma détresse.*

Et il poursuivit jusqu'au bout

*Lorsqu'en moi mon esprit défaille,  
toi tu connais mon sentier ;  
tu sais que, sur la route où je marche,  
on a caché un piège pour moi.*

*Jette les yeux à ma droite et vois ;  
personne ne me reconnaît ;  
tout refuge me fait défaut,  
nul n'a souci de mon âme.*

*Je crie vers toi, Yahweh,  
je dis : Tu es mon refuge ;  
c'est toi qui es mon partage  
sur la terre des vivants.*

*Prête l'oreille à ma supplication,  
car je suis au fond du malheur ;  
délivre-moi de ceux qui me poursuivent,  
car ils sont plus forts que moi.*

*Tire mon âme de sa prison,  
afin que je célèbre ton Nom ;  
les justes m'attendent  
donne-moi ma récompense<sup>14</sup>.*

6. Enfin, tous les desseins de Dieu s'étant réalisés en lui, son âme très sainte se dégagait de la chair pour être absorbée dans l'abîme de la clarté de Dieu, et le bienheureux s'endormit dans le Seigneur<sup>15</sup>. Un de ses frères et disciples<sup>16</sup> vit son âme montant tout droit vers le ciel sous la forme d'une étoile splendide portée par une blanche nuée au-dessus d'une immense étendue d'eau, âme rayonnante des splendeurs de sa sublime sainteté et débordante des richesses de la grâce et de la sagesse du ciel, qui valurent au saint le séjour de lumière et de paix où il jouit maintenant avec le Christ d'un repos sans fin.

Dans la Terre de Labour, frère Augustin, homme saint et juste qui était alors ministre des frères, touchait à sa fin lui aussi et avait même déjà perdu la parole depuis assez longtemps ; à la stupeur de ceux qui l'entouraient, il se mit à crier soudain : « Attends-moi, Père, attends-moi ! J'arrive, je viens avec toi ! » Abasourdis, les frères lui demandent à qui il ose ainsi parler ; et lui de répondre : « Eh ! vous ne voyez donc pas notre Père François qui part au ciel ? » Et à l'instant son âme sainte, quittant la chair, s'en fut à la suite du Père très saint.

L'évêque d'Assise se rendait alors en pèlerinage au sanctuaire de saint Michel au Mont Gargan ; le bienheureux François lui apparut durant la nuit qui suivit son trépas et lui dit : « *Je quitte le monde et je m'en vais<sup>17</sup> au ciel.* » Le lendemain, au réveil, l'évêque raconta sa vision

---

<sup>14</sup> Ps 141.

<sup>15</sup> Ac 7 60

<sup>16</sup> Frère Jacques d'Assise. (Cf. Bernard de Besse, *Liber de Laudibus*, c. 1 ; AF III, 668).

<sup>17</sup> Jn 16 28

aux gens de sa suite, revint à Assise, s'informa et acquit la certitude que le bienheureux avait quitté le monde au moment où il était venu lui en annoncer la nouvelle<sup>18</sup>.

Les alouettes, qui sont pourtant amies de la lumière et ont en horreur l'obscurité du crépuscule, arrivèrent par bandes entières au-dessus de la maison où trépassait le saint, alors que la nuit tombait déjà ; elles tournoyèrent longtemps et, grisollant à tue-tête, rendaient ainsi un éclatant et joyeux témoignage à la gloire du saint qui les avait si souvent conviées à louer Dieu.

---

<sup>18</sup> Les deux épisodes ici rapportés sont l'objet d'une fresque de la série des Giotto. La Chronique des XXIV généraux nous rapporte pareillement que le bienheureux Christophe de Cahors, qui introduisit les frères mineurs en Aquitaine, eut pareille vision de l'âme de François montant au ciel tandis que lui-même se trouvait à Martel en Quercy.

## CHAPITRE 15

### SA CANONISATION. TRANSLATION DE SON CORPS.

1. Par une ascension continue et avec l'aide de la grâce du ciel, François, ami et serviteur du Très-Haut, était parvenu aux plus hauts sommets : fondateur et chef de l'Ordre des Frères Mineurs, propagandiste de la pauvreté, modèle de pénitence, prédicateur de la vérité, miroir de sainteté et type achevé de la perfection évangélique. Dieu lui avait donné une gloire merveilleuse durant sa vie : immensément riche de sa pauvreté, sublime dans son humilité, profond par sa simplicité, d'autant plus vivant qu'il était plus mortifié, d'autant plus remarquable que sa conduite était plus banale... mais il lui donna une gloire incomparablement plus merveilleuse après sa mort. Car en quittant ce monde pour *entrer dans les demeures éternelles*<sup>1</sup> et participer à la gloire totale en puisant de façon plénière enfin à la source de vie, son âme laissait ici-bas, imprimées dans son corps, des preuves évidentes de la gloire qui l'attendait : *la chair très sainte qu'il avait crucifiée avec tous ses vices*<sup>2</sup> et déjà, dès ce monde, *recréée*<sup>3</sup>, offrait à tous les yeux, par un privilège unique, une image de la Passion du Christ et présentait comme une préfiguration de sa Résurrection.

2. On put voir alors et regarder, aux mains et aux pieds du bienheureux, les clous miraculeusement ouverts dans sa chair par la puissance divine, éclos dans la chair même à telle enseigne qu'une pression d'un côté entraînait un déplacement équivalent de l'autre, comme s'ils étaient un faisceau de nerfs et de tissus d'un seul tenant. On découvrit aussi la blessure de son côté, blessure qui ne lui avait pas été portée par un homme, mais qui reproduisait la plaie du côté de notre Rédempteur, celle qui nous procura la rédemption et nous procure la régénération. Les clous avaient la couleur noirâtre du fer ; la plaie du côté, de forme arrondie maintenant par suite de la rétraction de la peau, ressemblait à une rose d'un très beau vermillon. Toute la surface de la peau, dont le teint naturel était basané et assombri encore d'un hâle par la maladie, rayonnait maintenant d'une blancheur éclatante, donnant ainsi en spectacle la beauté de cette « seconde robe » dont parle l'Apocalypse<sup>4</sup>.

3. Ses membres, restés souples et maniables au toucher, semblaient avoir retrouvé la fraîcheur de l'enfance, et plus d'un reconnut là une preuve de son innocence. Comme les clous se détachaient en noir sur cette peau d'albâtre et que la plaie du côté y fleurissait en rouge comme une rose au printemps, on comprend la joie et l'admiration qui envahissaient tous ceux qui étaient admis à ce spectacle d'une beauté si diverse et si merveilleuse. Les frères déploraient la perte d'un père si aimable mais ne laissaient pas d'être pénétrés de joie quand ils venaient baiser sur lui les armoiries du Grand Roi. Un miracle aussi inouï changeait le deuil en jubilation, et l'intelligence avait beau chercher : loin de comprendre, elle était plongée dans la stupeur<sup>5</sup>. Pour les témoins, ce spectacle étrange et remarquable était une invitation à croire et à aimer davantage, et pour ceux qui en recevaient la nouvelle, un motif d'admiration et un appel à venir le contempler.

4. En effet, quand la nouvelle du trépas et du miracle se répandit, on vit le peuple accourir en foule, car chacun voulait voir, de ses yeux de chair, afin de n'avoir plus aucune raison de douter, mais de joindre l'allégresse à l'amour. C'est ainsi que les habitants d'Assise furent admis, très nombreux, à voir de leurs yeux et à baiser de leurs lèvres les stigmates sacrés. L'un d'entre eux, un chevalier nommé Jérôme, belle intelligence, homme célèbre et apprécié<sup>6</sup>, ne pouvait croire à

---

<sup>1</sup> Qo 12 5

<sup>2</sup> Ga 5 24

<sup>3</sup> 2 Co 5 17

<sup>4</sup> Il s'agit de l'éclat des corps glorieux: Ap 7 9-17.

<sup>5</sup> Joie et stupeur : ce sont les deux exclamations arrachées aussi par le prodige à l'auteur de la grande antienne du 4 octobre : *O stupor et gaudium*.

<sup>6</sup> Avant d'être élu podestat en 1230, Jérôme avait été chef de la milice d'Assise en 1228, envoyé par Grégoire IX contre les troupes de Frédéric II infestant le duché de Spolète. (AFH 33 (1940) p. 219-220).

ces stigmates : il *doutait* comme l'apôtre *saint Thomas*<sup>7</sup>. En présence des frères et de ses concitoyens, il poussa la minutie et l'audace jusqu'à manier les clous et palper, de ses mains, les mains, les pieds et le côté du saint, afin de guérir des blessures du doute son cœur et celui de tous en touchant ces marques authentiques des blessures du Christ<sup>8</sup>. Il devint par la suite l'un des témoins les plus convaincus d'une vérité qu'il avait acquise de façon si certaine, et il en témoigna par serment, la main sur les Évangiles.

5. Les frères aussi avaient été appelés pour le trépas du Père : ils se joignirent à la foule et la nuit qui suivit la mort du bienheureux confesseur du Christ retentit de telles louanges à Dieu, qu'on pensait assister plutôt à une liturgie parmi les Anges qu'à une veillée funèbre. Au matin, la foule, pourvue de rameaux et de cierges, fit cortège au corps du saint jusqu'en Assise, au chant des hymnes et des cantiques. Passant par l'église Saint-Damien, où habitait alors, cachée avec ses sœurs, Claire, la vierge sainte, maintenant glorieuse au ciel, on fit halte un moment pour présenter à leurs regards et offrir à leurs baisers le corps vénérable orné de pierres précieuses serties par le ciel. Enfin l'on pénétra en triomphe dans la ville et, après lui avoir rendu tous les honneurs, on enfouit le trésor précieux dans l'église Saint-Georges<sup>9</sup>. C'est ainsi que l'église où il avait commencé l'étude des lettres, où il avait plus tard donné ses premiers sermons, devint aussi le premier endroit où reposa son corps.

6. Notre bienheureux Père quitta donc ce monde naufragé en l'an 1226 de l'Incarnation du Seigneur, un samedi soir, le 3 octobre, et fut enseveli le dimanche. Et sans attendre, reflétant pour nous en quelque sorte la radieuse lumière de la face de Dieu qu'il contemplait, il commença à rayonner de miracles éclatants et grandioses afin que la sainteté sublime qui avait donné au monde, pendant qu'il vivait dans sa chair, l'exemple de la perfection et de la justice pour servir de règle de conduite, fût garantie, maintenant qu'il *régnait avec le Christ*<sup>10</sup>, par un luxe de miracles avec l'aide de la puissance de Dieu, pour affermir notre foi. Or ses glorieux miracles accomplis dans les diverses parties du monde, les généreux bienfaits obtenus par son intercession rallumaient chez beaucoup la dévotion au Christ et les portaient à vénérer le saint : toutes ces merveilles que Dieu opérât par son serviteur François, volant de bouche en bouche et opérant conversion sur conversion, arrivèrent à la connaissance du Souverain Pontife, le seigneur Grégoire IX.

7. Le pasteur de l'Église, qui n'avait aucun doute sur son admirable sainteté, après tous les miracles qu'on lui relatait depuis la mort et tous ceux dont il avait pu être le témoin durant la vie, ayant vu de ses yeux et touché de ses mains ; qui, étant donné tout cela, ne doutait pas davantage de la gloire que le Seigneur lui avait conférée dans le ciel, décida, pour régler sa conduite sur celle du Christ dont il était le Vicaire, de le glorifier aussi sur terre en le proposant à la vénération de tous. Afin de donner au monde entier toute certitude sur la glorification du saint, il fit examiner par les cardinaux les moins favorables à la cause tous les miracles relatés et attestés par des témoins dignes de foi : on les examina soigneusement, on reconnut leur valeur, et l'unanimité de jugement et d'assentiment ayant été réalisée chez tous ses frères<sup>11</sup> et tous les prélats présents à la curie, le Pape décida la canonisation. Il vint en personne à Assise, l'an 1228 de l'Incarnation du Seigneur, et le 16 juillet, qui était un dimanche, au cours de solennités qui seraient trop longues à décrire ici, inscrivit le bienheureux Père au catalogue des saints.

---

<sup>7</sup> Jn 20 24

<sup>8</sup> L'une des fresques de Giotto illustre cet épisode du chevalier Jérôme. *Dubietatis vulnus amputare* est un emprunt à saint Grégoire (*Homil. in Evang. II, Homélie 29, N° 1 PL 76. 1213*).

<sup>9</sup> De la Portioncule à Assise, on n'allongeait pas bien sensiblement en passant par Saint-Damien, et cela permettrait à Claire et à ses sœurs de revoir une dernière fois leur Père en l'Évangile, et de palper les stigmates.

François fut provisoirement inhumé dans l'église Saint-Georges, où il avait jadis appris à lire, et qui est devenue l'annexe de la basilique de Sainte-Claire, le jour où, par sécurité, on dut faire rentrer les Clarisses de Saint-Damien dans les remparts.

<sup>10</sup> Ap 20 4

<sup>11</sup> Ces « frères » du Pape sont les cardinaux.

8. L'an du Seigneur 1230, le 25 mai, pendant le Chapitre Général réuni à Assise, les frères transportèrent dans la basilique construite en son honneur<sup>12</sup> le corps du saint consacré au Seigneur. Pendant le transfert de ce trésor sacré marqué du sceau du Grand Roi, Celui dont il portait l'empreinte daigna, par lui, accomplir, de nombreux miracles afin que, *sur les traces de son parfum* sauveur, les fidèles s'élancent à la poursuite<sup>13</sup> du Christ. Lui qui, tant qu'il vécut, réjouissait le regard de Dieu ; lui que le Seigneur avait aimé et transporté au Paradis, comme Hénoc, par la contemplation dont il lui avait conféré la grâce ; lui qui avait été enlevé au ciel *sur un char de feu*<sup>14</sup>, comme Elie, par l'ardeur de son amour : il était bien juste que *sa dépouille bienheureuse, du sein du tombeau, refleurisse*<sup>15</sup> et embaume en cet éternel printemps qui fleurit aux jardins du ciel.

9. Il avait brillé, vivant, par ses vertus ; depuis sa mort il rayonne de miracles, pour la gloire de Dieu, en tous points du globe. Aveugles, sourds, muets, boiteux, hydropiques, paralytiques, possédés et lépreux, naufragés et prisonniers trouvent par ses mérites un remède à leur malheur ; il n'est maladie, péril ou nécessité auxquels il ne subvienne, sans parler des défunts par lui miraculeusement ressuscités. Ainsi, la gloire accordée à un saint manifeste la grandeur et la puissance du Très-Haut, à qui appartiennent l'honneur et la gloire pour la suite infinie des siècles des siècles, Amen !

Ici finit la vie du bienheureux François.

---

<sup>12</sup> On a dit beaucoup de mal de cette basilique, la surnommant même le Tombeau de Dame Pauvreté. Il ne faut pourtant pas oublier qu'elle constitue un des chefs-d'œuvre de l'art italien, tant par son architecture qui est un des rares spécimens du gothique bien réussi en ce pays, que par ses fresques qui constituent un répertoire d'art et de théologie franciscaine incomparable. De plus, elle a été conçue pour les grandes foules, avec double église, afin de pouvoir multiplier les cérémonies simultanées ; tout comme le Sacro Convento adjacent a été conçu pour l'hébergement de la Curie Romaine, trop souvent exilée de Rome alors par le malheur des temps.

<sup>13</sup> Ct 1 3

<sup>14</sup> 2 R 2 11

<sup>15</sup> Si 46 14